

L'Arménie... une histoire - 1

Des serviteurs fidèles

Les enfants d'Arménie au service de l'État turc



المدينة التي تسمى على هذا التسمية
التي تسمى وطور مسجد جامعها من الأبنية
على الملاحة والتجارة من أرسطو حيا
بحر من عند الله عليه أفضل
الصلوات والسلام وعلى آل وصحبه
وسلمة وآله بعد فما دام استقر
عليه الحال ما حتمته اللذات صلاحه
والذي للذات العالم والجميل التالي
الاطلاق صلاحه الذي جملته

Sources d'Arménie

Firman attribué à Mahomet et adressé à Abraham, patriarche des Arméniens de Jérusalem et de Terre sainte :

« Moi, Mahomet, fils d'Abdullah, prophète et apôtre de Dieu, à Abraham, patriarche de Jérusalem, et aux évêques arméniens de Damas, et à ceux qui se trouvent dans les autres territoires musulmans, et aux peuples dépendant d'eux, c'est-à-dire aux Ethiopiens, Coptes et Syriens habitant Jérusalem, je leur ai concédé tous leurs couvents, églises, écoles, domaines et champs.

Moi apôtre de Dieu, par le témoignage de Dieu, de même que par le témoignage conscient de toutes les personnes, hommes et femmes, qui se trouvent ici, j'ai promis et donné les églises situées à Jérusalem, le sanctuaire de la Sainte-Résurrection et la grande église Saint-Jacques sise en face de la partie méridionale de la Ville sainte, à côté du monastère de Sion ; j'ai donné aussi le couvent des Oliviers et le couvent de la Prison du Seigneur, l'église de Bethléem et les chapelles Saint-Jean et de Samarie (Naplouse) et les oratoires situés à l'arrière du sanctuaire de la Sainte-Résurrection et la totalité des étages supérieurs et intérieurs du Golgotha et le tombeau du Christ où brûle la Lumière et tous les lieux de pèlerinage religieux, les montagnes, les vallées, les domaines et les acquisitions ; je les leur ai donnés au témoignage de Dieu, de l'apôtre de Dieu et de tous les croyants musulmans.



L'Arménie... une histoire - 1

Des serviteurs fidèles

Les enfants de l'Arménie au service de l'État turc

Sources d'Arménie
BP 2566 - 69217 Lyon Cedex 02
Tél. : 06 11 93 95 38
www.sourcesdarmenie.com

© Sources d'Arménie

Tous droits réservés, pour tous pays

ISBN : 978-2-9527318-3-6
ISSN : en cours

Infographie :
Compographie
38, avenue Jean-Jaurès
26200 Montélimar
Tél. : 04 75 91 83 00
Fax : 04 75 01 83 48

Impression :
Imprimerie Darantiere
8, boulevard de l'Europe - 21800 Quetigny
Dépôt légal : février 2010
N° d'imprimeur : 100221

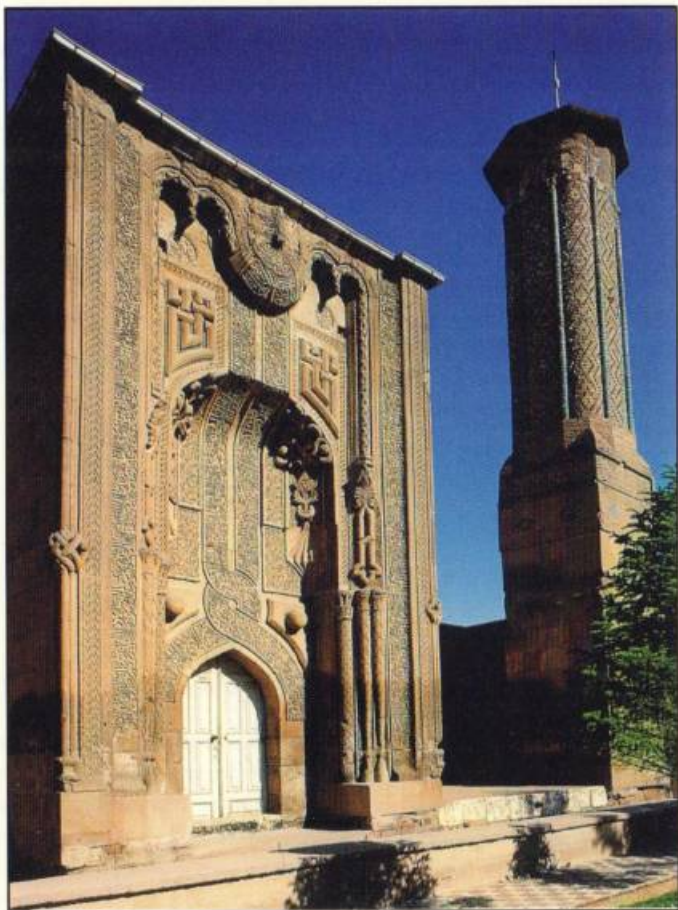
Imprimé en France

Porte de la madrasa appelée Indjè-minareli Medressé à Konia.

La porte de cette madrasa, œuvre de l'architecte arménien Kalous (Galouste) « possède le portail où le travail de la pierre exprime la plus vaste gamme de solutions esthétiques [de toute l'architecture seldjoukide], depuis le haut-relief aux limites de la ronde-bosse jusqu'au bas-relief à peine marqué, du signe mollement sensuel au signe géométrique sec, et de l'échelle monumentale à la miniature, le tout sans heurt, dans un continuum stylistique d'une exceptionnelle cohérence. » - 1

Des serviteurs fidèles

Les enfants de l'Arménie au service de l'État turc



Sur les habitants du pays de l'ombre,

Une lumière a resplendi.

Isaïe, IX, 1

Remerciements

Les différents contributeurs de cet ouvrage ont eu un apport bien supérieur au chapitre qui porte leur nom. Et au-delà, plusieurs spécialistes ont été consultés comme Bernard Outtier, enseignant à l'Université catholique de Paris et directeur de recherche au CNRS et Dominique Gonet, s.j., chercheur à l'Institut des Sources chrétiennes ainsi que Murad Hasratian, Professeur d'histoire de l'architecture à l'Université d'État d'Erevan.

Pour la saisie des textes et leur traduction j'ai été secondé par le père Garabed Haroutounian, par le père Raymond Bassil ainsi que Patrice Gilibert, Rouben Malians et Movsès Nissanian.

Quant au travail fastidieux de relecture des épreuves, j'ai été largement épaulé par Aline Santalucia et Georges Yevadian.

Cette publication n'aurait pas pu voir le jour sans le soutien de mécènes tels que la Famille Gilibert, la Famille Édouard et Movsès Nissanian, la Famille Roger Tcherpachian et la société Fineco Eurofinancement ; ainsi que la Fondation Calouste Gulbenkian, de Lisbonne (Portugal).

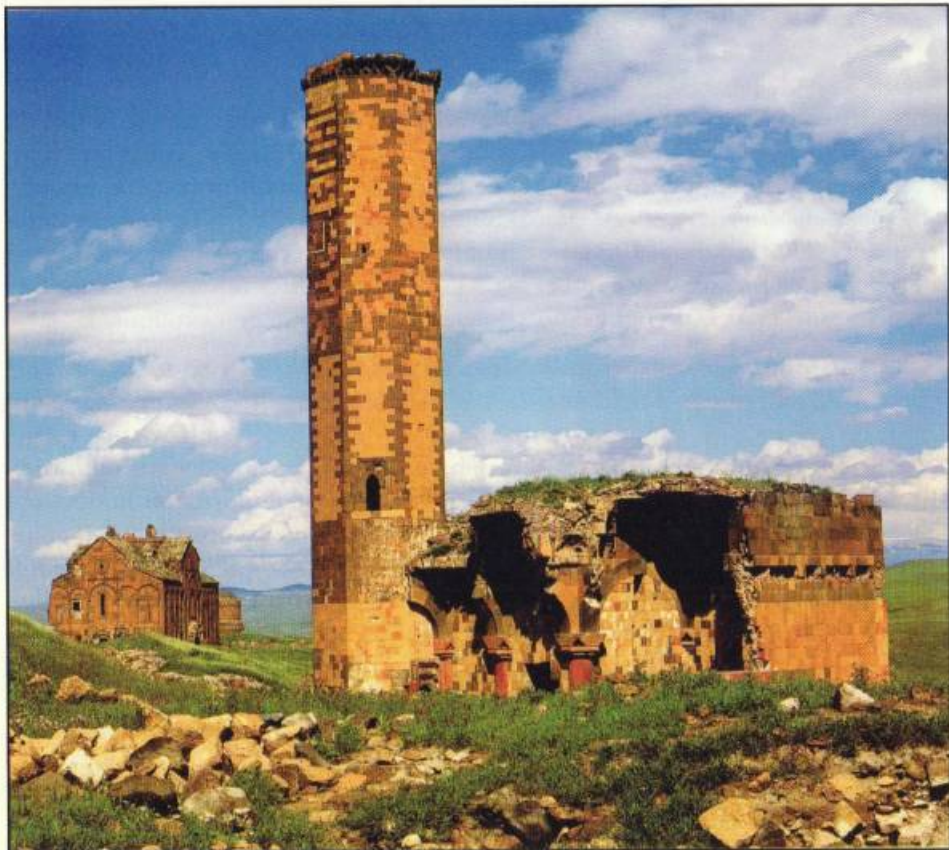


FUNDAÇÃO CALOUSTE GULBENKIAN
Serviço das Comunidades Arménias

Introduction

Nous avons la joie de réunir dans ce bel ouvrage destiné au grand public un ensemble de contributions revues et augmentées sur le rôle des Arméniens dans le monde turc. Elles ont été publiées une première fois sous forme d'articles dans la revue *Nouvelles d'Arménie Magazine* durant la saison turque en France, entre septembre 2009 et juin 2010. Cette saison a été organisée en collaboration entre la France et la Turquie entre juillet 2009 et mars 2010. Les raisons de cette série d'articles suivie par cette publication doivent être quelque peu expliquées.

Il y a bien sûr, la constatation que les responsables de la saison turque avaient réduit, volontairement sans doute, la civilisation ottomane à l'œuvre des seuls Turcs, ce qui est une contre-vérité flagrante. En effet, une connaissance même superficielle de l'histoire ottomane laisse apparaître que les nombreuses minorités, chrétiennes notamment, ont eu un apport de première importance au développement et à la prospérité de cet Empire. Les Turcs ottomans, et même plus généralement les Musulmans, furent durant des siècles numériquement minoritaires dans l'Empire qui portait leur nom. De ce fait, les sultans ont utilisé leurs hommes presque exclusivement dans l'armée et la haute administration – qui étaient très proches. Il est donc illusoire de chercher la contribution de cette ethnie, durant une bonne part de l'histoire des Seldjoukides, des principautés et de l'Empire ottoman ailleurs que dans ces domaines. En outre, les nationalistes turcs eux-mêmes reconnaissent cet état de fait lorsqu'ils affirmaient : « Dire "ottoman", c'est dire soldat! »



Les différentes contributions éclairent l'importance et la diversité de cet apport, au-delà de la seule époque ottomane, puisque l'apport culturel arménien à l'époque seldjoukide est majeur. Sur près d'un millénaire et demi la relation turco-arménienne a été au constant bénéfice des Turcs. Serviteurs fidèles de leurs maîtres turcs, les Arméniens ont été leurs bâtisseurs de Kalous aux Balian en passant par Sinan. Ils ont développé le commerce, l'artisanat et introduit l'industrie que ce soit au niveau de l'agriculture avec la modernisation de la sériciculture, en perfectionnant des artisanats traditionnels comme celui des cymbales ou en introduisant de nouvelles techniques comme l'imprimerie ou la photographie.

Les Arméniens sont donc des héritiers de plein droit de l'Empire ottoman ; cet héritage ne doit pas être occulté. Malheureusement aucune synthèse en langue occidentale ne rappelle cette contribution. Comment se plaindre alors qu'elle soit ignorée ? Ce modeste ouvrage est une première tentative pour combler cette lacune.

Mosquée de Manutché, à Ani, XII^e siècle.

Luca Mozzati note à propos de ce monument : « qu'une fois définitivement entrée dans le giron seldjoukide, Ani fut dotée de palais, de hans, de hammans et de mosquées réalisés par les mêmes artisans qui avaient porté la tradition architecturale locale à des sommets de perfection technique et formelle. C'est ainsi que la mosquée à salle de Manutché rappelle la sobre puissance – toute médiévale – des structures arméniennes de cette époque. Quant au minaret pratiquement unique par son plan hexagonal, il traduit un sens exceptionnel de la solidité structurale. » Ayant construit à Ani des bâtiments d'une remarquable qualité pour leurs nouveaux maîtres, il n'est pas étonnant que les architectes arméniens aient ensuite été appelés dans tout le sultanat seldjoukide. - 2

Des spécialistes ont été invités à traiter de quelques aspects, parmi les plus importants, de l'apport des Arméniens aux cultures turques successives. Des chercheurs d'Arménie à parité presque parfaite avec ceux de France ont évoqué des questions, présentes dans les débats de spécialistes, mais souvent inconnues du grand public. Celle des architectes arméniens ayant servi les dirigeants turcs est, ici, évoquée pour la première fois en français et sur toute la période (XII^e-XX^e siècles). L'histoire des céramiques de Kūtahya est présentée en tenant compte des dernières avancées des recherches universitaires. La diffusion du café, et de sa consommation, qui a été l'objet de vifs débats, est présentée dans le souci de précision et sans esprit de polémique. L'importance de l'imprimé et de son introduction dans les communautés vivant sur le sol ottoman est traitée de deux manières. Les débuts de l'imprimé arménien en diaspora sont analysés avant de traiter des ouvrages imprimés en turc, mais en lettres arméniennes. Un long article sur l'économie ottomane fait, ensuite, le point sur cette question importante et mal connue. L'ouvrage se termine par la contribution des Arméniens à l'émergence d'un théâtre ottoman, puis turc. Cet ensemble fournit déjà une large et riche vision de l'apport arménien, mais il nous a paru utile de l'enrichir encore par une série de contre-points courts aussi précis et importants. Le destin d'un janissaire arménien, l'introduction de la photographie dans l'Empire par les frères Abdullah, le rayonnement des cymbales conçues et commercialisées par Avedis Zildjian et ses descendants sont autant de faits donnant de la profondeur aux questions abordées. Tous ces chapitres sont de taille volontairement modeste de manière à être aisément lisibles par tout un chacun.

Cet ouvrage n'aurait été complet sans aborder la question du génocide. Le Commissariat français de la saison turque a été considérablement embarrassé par cette question puisque la France avait voté, dès 2001, une loi à article unique et sans équivoque : « *La France reconnaît publiquement le génocide arménien de 1915.* »,

cf. l'annexe 1. La partie turque, elle, n'a pas bougé d'un cran : soit le génocide n'a pas existé, soit le prétendu génocide arménien a été doublé d'un génocide turc pas les Arméniens... Cette question bien connue des Arméniens pose un problème de taille : comment tolérer cette attitude et envisager de tourner la page du génocide avec la Turquie alors qu'elle continue de pratiquer une politique négationniste du fait accompli ?

Les membres des anciennes minorités de l'Empire ottoman, « génocidées », chassées, niées et aujourd'hui dispersées de par le monde en diaspora ont un rôle singulier à jouer dans les évolutions internes et internationales actuelles de la Turquie. Ces communautés doivent être capables d'affirmer leurs valeurs humanistes, de faire valoir leur héritage et de construire un avenir commun avec le peuple turc sans non-dit, ni occultation. C'est à ce prix que la chape de plomb nationaliste qui a figé la société turque durant tout le XX^e siècle sera levée et que l'évolution nécessaire du peuple turc est possible. Sinon, de prochains massacres ou même des génocides sont inévitables. Un frémissement est perceptible en Turquie ces derniers temps. Sans en exagérer la portée, il faut y être attentif, avec lucidité, mais ne pas manquer une occasion de tendre la main à tous ceux qui s'engagent dans ce salutaire travail de mémoire.

Finalement cet ouvrage pourrait être une pierre du pont qui réunira peut-être, un jour, nos deux peuples.

Maxime K. YEVADIAN,

Historien, enseignant, Président des Sources d'Arménie



Mosaïque arménienne de Jérusalem.

Cette mosaïque des V^e-VI^e siècles, faisait probablement partie d'un des ensembles monastiques arméniens. - 3

Chapitre 1 : Ainsi parlait le prophète

Dès le VI^e siècle, un évêque arménien est allé évangéliser les Turcs Helphtalites. Un autre évêque arménien, Abraham a fait sa soumission à Mahomet en personne ce qui préserva un temps les Arméniens des fureurs des conquérants musulmans.

Macaire tente de convertir des Turcs au christianisme

La relation particulière entre les peuples Turcs et Arméniens commence plus tôt qu'on ne le suppose généralement. Elle débute avant même que les tribus turques et islamisées ne se ruent sur le Proche-Orient. En effet, après la conversion définitive de l'Arménie par saint Grégoire l'Illuminateur, vers 295, des missionnaires furent envoyés aux quatre points cardinaux, en Géorgie et dans le Caucase ainsi qu'en Perse dès le vivant de saint Grégoire l'Illuminateur, puis en Europe (Italie, Gaule, Germanie). L'immense Asie, elle aussi, connut la prédication ambulante des missionnaires arméniens. Les Turcs Helphtalites furent, vers 550, objets de mission d'un évêque arménien du nom de Macaire. Ce dernier, avec un groupe de prêtres, se voua par deux fois à l'évangélisation des Turcs comme le rapporte un texte contemporain :

« Après deux fois sept ans est sorti un autre évêque, arménien aussi, dont le nom était Macaire. Il se comportait avec droiture et il vint volontairement, et certains de ses prêtres avec lui. Il [Macaire] a construit une église de briques, a cultivé des plantes, a semé différentes sortes de légumes, a fait des miracles et a baptisé beaucoup de gens. Voyant quelque chose de nouveau, les chefs de ces populations étaient dans l'admiration et étaient

très contents de ces hommes et les ont fort honorés, chacun les invitant dans sa région et chez son peuple, en les suppliant d'être leurs enseignants¹. »

Firman de Saladin.

Le conquérant de Jérusalem sur les Croisés en 1187-1188 confirma pour la quatrième fois les droits des Arméniens en Terre sainte, après le Prophète Mahomet lui-même, Omar, son neveu et premier successeur, et Ali, le premier des imans et à ce titre vénéré comme un saint par les Shiïtes. - 4



Certains historiens ont pu penser que cette vague d'évangélisation avait été d'une grande importance et l'on se prend à rêver en songeant à son succès : la face du monde, et en tout cas de l'Asie, en eut été changée². Pourtant, son échec final est chose certaine et c'est dans le cadre de la confrontation entre Chrétiens et Musulmans que se développa la relation arméno-turque. Face au monde musulman les Arméniens, en tant que chrétiens, ont toujours eu une place à part. C'est cela qu'il faut maintenant évoquer.

Les Arméniens en terre d'Islam

Dès le IV^e siècle, les Arméniens se sont implantés en Terre sainte et principalement à Jérusalem qui, chaque année, accueillait de nombreux pèlerins de toutes les Arménies. Jusqu'au concile de Chalcédoine, l'entente demeura relativement cordiale entre les différentes Églises chrétiennes à Jérusalem, puis les divergences confessionnelles créèrent l'hostilité. Les Arméniens, solidement ancrés, durent faire face à des vexations répétées.

Leur évêque, Abraham, aux premiers jours de la conquête musulmane comprit que la nouvelle puissance de Mahomet, et des siens, risquait de submerger tous les Chrétiens. Il se serait rendu en personne auprès du prophète de l'Islam, à la tête d'une délégation de quarante personnes, selon une tradition qu'il n'y a pas de raison majeure de dénoncer, pour lui faire sa soumission. Ce dernier le reçut avec bienveillance. Après la conquête de la Terre sainte, il considéra que le premier évêque de Jérusalem fut Jacques, le frère de Jésus et le monastère arménien étant à l'emplacement de sa maison, et les Arméniens conservant ses reliques : Abraham fut considéré comme le successeur du premier évêque Jacques et seul évêque légitime de Jérusalem. Il fut reconnu comme le soixante-huitième évêque de la Ville sainte et le seul patriarche apostolique. De plus, Mahomet aurait garanti dans une lettre de

créance aux Arméniens, et à leurs dépendants, la conservation de leurs biens en Terre sainte :

« Moi, Mahomet, fils d'Abdullah, prophète et apôtre de Dieu, à Abraham, patriarche de Jérusalem, et aux évêques arméniens de Damas, et à ceux qui se trouvent dans les autres territoires musulmans, et aux peuples dépendant d'eux, c'est-à-dire aux Ethiopiens, Coptes et Syriens habitant Jérusalem, je leur ai concédé tous leurs couvents, églises, écoles, domaines et champs.

Moi apôtre de Dieu, par le témoignage de Dieu, de même que par le témoignage conscient de toutes les personnes, hommes et femmes, qui se trouvent ici, j'ai promis et donné les églises situées à Jérusalem, le sanctuaire de la Sainte-Résurrection et la grande église Saint-Jacques sise en face de la partie méridionale de la Ville sainte, à côté du monastère de Sion ; j'ai donné aussi le couvent des Oliviers et le couvent de la Prison du Seigneur, l'église de Bethléem et les chapelles Saint-Jean et de Samarie (Naplouse) et les oratoires situés à l'arrière du sanctuaire de la Sainte-Résurrection et la totalité des étages supérieurs et intérieurs du Golgotha et le tombeau du Christ où brûle la Lumière et tous les lieux de pèlerinage religieux, les montagnes, les vallées, les domaines et les acquisitions ; je les leur ai donnés au témoignage de Dieu, de l'apôtre de Dieu et de tous les croyants musulmans³. »

Ce texte est d'une grande importance car il va orienter de manière décisive la relation entre les Arméniens et les Musulmans, et ce, d'autant plus que son neveu et successeur Omar, le deuxième calife de l'Islam, a confirmé ce texte, en 638, au moment de la conquête de Jérusalem. La soumission d'Abraham fut sans cesse confirmée par l'attitude des Arméniens acceptant la domination politique des Musulmans matérialisée par le paiement d'un impôt annuel par tête, la capitation, à condition de conserver leur liberté religieuse. Ce pacte fut officialisé par une lettre d'alliance rédigée par un des plus grands

catholicos du VIII^e siècle, Sahak III de Dzorapor (677-703) et adressée, en 703, au calife Abdel-El-Malik⁴. En observance de cette alliance, le calife défendit plus d'une fois l'Église arménienne contre ses adversaires et agresseurs. C'est probablement, dans ce contexte d'entente cordiale que fut élaboré un *hadith* en faveur des Arméniens. En effet, en plus du Livre saint de l'Islam et de la *Souna*, la *Vie du Prophète*, la tradition musulmane reconnaît une autorité normative aux *hadiths*, l'ensemble des paroles du prophète compilées bien après sa mort. Les Arméniens sont le seul peuple non-

Firman de Mahomet.

Ce Firman, décret royal, aurait été adressé par Mahomet à Abraham, patriarche arménien de Jérusalem. Son authenticité a été contestée sur des bases peu convaincantes. Il est à noter que s'il a pu être réécrit, il est douteux que des Arméniens aient osé créer de toute pièce un tel document. Mais, qu'il soit authentique ou pas, les Arméniens et les Musulmans ont longtemps agité selon ses prescriptions, et c'est cela, qui est important historiquement. - 5



musulman à faire l'objet d'un *hadith* qui leur soit favorable⁵. En observation de cette sainte parole, historique ou pas, la question demeure : il était interdit de soumettre des Arméniens à l'esclavage. Le géographe d'Ibn Hawqal se fonde sur ce *hadith* pour s'indigner de voir des Arméniens vendus comme esclaves à Bagdad par des fonctionnaires aussi incompetents que corrompus. Il rapporte ce fait dans son ouvrage *De la configuration de la terre*, paru vers 988 :

« La population de l'Arménie est en majorité chrétienne : chaque année elle doit payer au prince une taxe en guise d'impôt foncier. Aujourd'hui, par rapport au passé, les Arméniens se trouvent donc sous le régime d'un pacte comme ils l'étaient antérieurement, mais d'un pacte dont en réalité les effets sont nuls : car les princes voisins les attaquent, les réduisent en captivité, les maltraitent et méprisent leur condition de protégés de l'Islam. Autrefois, on ne pouvait pas mettre en vente à Bagdad les esclaves provenant de leur pays et j'ai constaté moi-même que jusqu'en l'année 325 [de l'hégire, soit 936 après J.-C.], il n'était pas licite de le faire, parce que ces gens-là étaient des protégés reconnus de l'Islam et qu'ils possédaient plus d'un traité⁶. »

Grâce à la vision de l'évêque Abraham, les Arméniens ont pu obtenir des gages inespérés de leurs nouveaux maîtres. Les Arméniens entraient dans le monde musulman à la suite d'un pacte, ce qui est d'une importance décisive. Pour les Musulmans, la conquête s'opère selon deux modalités : soit par une soumission sanctionnée par un pacte, en général les villes et certains royaumes, soit par conquête et dans la stratégie du Djihad dans un tel territoire il est possible à tout musulman de faire du butin et des esclaves impunément. De ce fait, les peuples ayant négocié leur reddition étaient protégés des massacres et de l'esclavage par l'État musulman, et devenaient le *fiy* (butin) de l'*umma* (communauté des croyants), c'est-à-dire le bien appartenant collectivement à tous les croyants et donc sous l'autorité directe du calife. C'est cette organi-

sation des conquêtes qui donna naissance à la notion de *dhimmi* (les protégés)⁷. Les Arméniens semblent avoir pu négocier la condition la plus favorable parmi les peuples soumis aux Musulmans. S'il ne fut que peu respecté au point de vue politique, ce pacte préserva les Arméniens d'un sort trop rude, voire de l'extermination en tant que nation, et permit de perpétuer la présence arménienne en Terre sainte sur plus d'un millénaire. Il servit, par la suite, de modèle aux Turcs ottomans puisque le patriarche arménien dans l'Empire ottoman joua le même rôle d'interlocuteur officiel du pouvoir politique et de protection des Églises sœurs (copte, syriaque et éthiopienne) que le patriarche arménien de Jérusalem en Terre sainte.

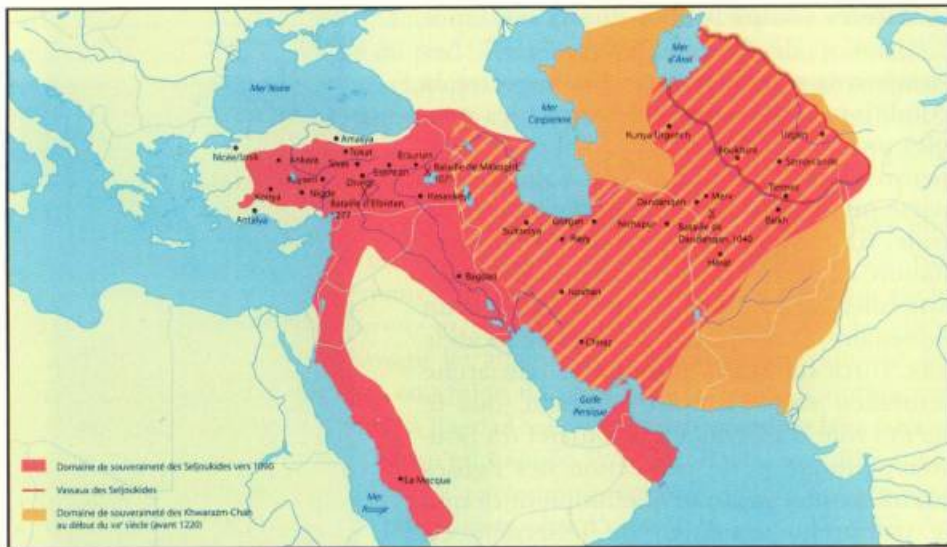
Les relations arméno-turques pouvaient s'appuyer sur la plus ancienne tradition musulmane pour être pacifiques et faire prospérer les deux peuples. Il n'en fut pourtant rien, ni à l'époque seldjouke, ni à l'époque ottomane.

Maxime K. YEVADIAN.



Firman du calife Ali.

Ali, le premier homme à être devenu musulman, devint le quatrième calife (656-661), qui confirma lui aussi les droits des Arméniens. - 6



Carte du monde seldjouke à sa plus grande expansion. - 7

Chapitre 2 : Les Seldjouks et les architectes Arméniens

Les Arméniens, dès le temps de Mahomet, ont été reconnus comme une nation « utile à l'Islam » et se sont vu reconnaître à ce titre le droit de conserver leur religion et leurs biens. À leur arrivée, les Turcs auraient pu maintenir cette situation. Ils agirent différemment.

Les Seldjouks imposent leur « ordre »

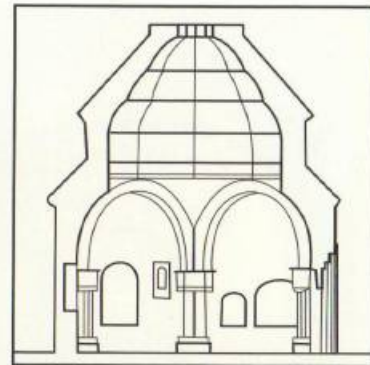
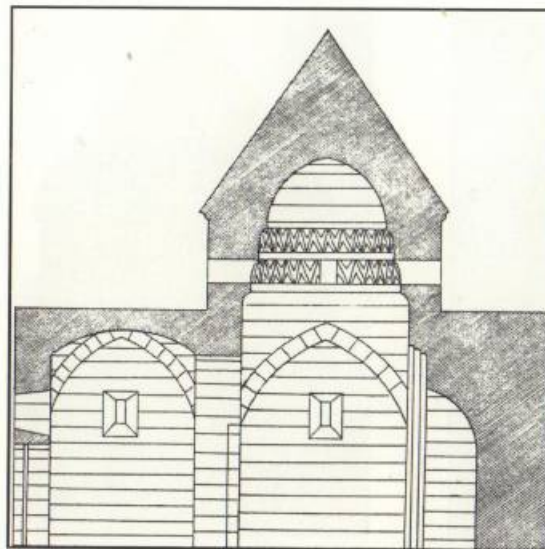
Dès la fin du X^e siècle, l'Empire byzantin a cherché à annexer la Grande-Arménie. Pour ce faire tout était bon : les campagnes militaires, les pressions diverses visant à acheter des régions entières cédées par testament par leur souverain. Non contente de détruire les royaumes arméniens la politique byzantine fut, de fait, d'affaiblir sa frontière vu le peu de troupes chargées de la garder. De plus, la rivalité des généraux grecs fragilisait encore le front car « l'accord ne régnait pas entre eux¹. »

D'abord, les Turcs seldjoukides menèrent des campagnes de pillage pour faire du butin depuis leurs possessions de la Perse voisine. Un historien contemporain, Aristakès de Lastivert, note à ce propos « après avoir fait du butin et des prisonniers [les Turcs] retournèrent dans leur pays². » Puis voyant le pays affaibli par la tutelle byzantine et mal défendu, ils l'envahirent. Les élites arméniennes décimées ou exilées n'étaient plus là pour pallier à l'incompétence des armées grecques d'occupation et les chevaliers arméniens dont la bravoure restait entière ne purent, seuls, faire front. Le même historien note

amèrement : « maintenant tout s'est transformé en sujet d'affliction, et les vêtements de fête ont cédé la place au cilice³. » La conquête turque fut plus terrible encore que celle des tribus arabes qui, quatre siècles auparavant, avait déjà été éprouvante. La société entière fut frappée. On lit chez les contemporains des témoignages saisissants rappelant ceux du Génocide Arménien de 1915 : « Les spectacles décrits provoqueront des sanglots. Villes détruites, maisons incendiées, palais princiers livrés aux flammes, palais royaux réduits en cendres, hommes massacrés sur les places publiques, femmes quittant leurs demeures en esclaves, enfants à la mamelle fracassés contre les murs, beaux visages d'adolescents flétris, vierges déshonorées sur les places publiques, jeunes hommes tués par le sabre sous les yeux des vieillards. Les nobles cheveux blancs des vieillards, couverts de sang, traînaient à terre, et leurs corps gisaient sur le sol. Les épées des ennemis scintillaient, elles s'épouissèrent ; les cordes des arcs se rompirent ; les flèches, dans les carquois, s'épuisèrent⁴. » Aristakès de Lastivert remarque sobrement que « la ruine des Chrétiens n'aurait pu être plus complète⁵. »

La recherche d'un terrain d'entente

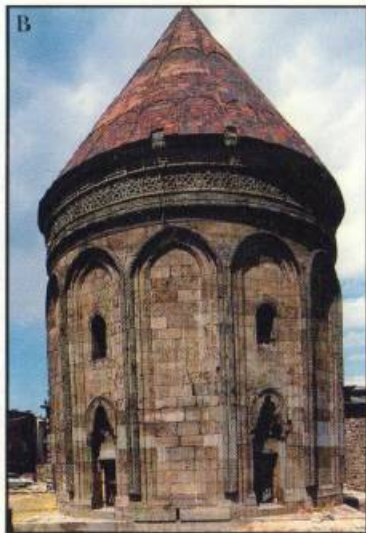
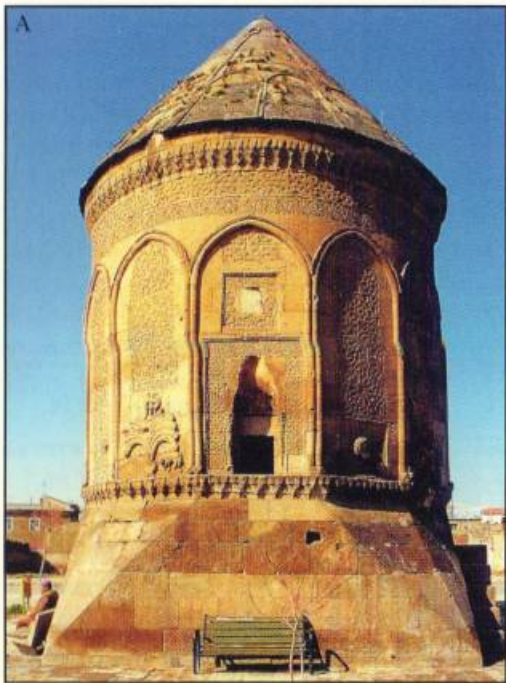
Le pays arménien mis en coupe réglée durant des années, une bonne partie des habitants se résolut à l'exil dans l'espoir de survivre : « Les *gavar* (canton) furent ruinés et devinrent une proie pour le pouvoir grec. Les *awan* (villages), qui avaient autrefois une population dense, n'eurent plus pour habitant que le bétail, les champs furent transformés en pâturages⁶. » Une partie de la population arménienne s'exila avec ses chefs en Cilicie et fonda un royaume promis à un bel avenir ; d'autres furent plus loin encore, en Égypte, dans les Balkans ainsi qu'en Europe centrale et orientale. D'autres, enfin, restèrent en Grande-Arménie, où il leur fallut affronter les marées sanguinaires, suivies



Coupes de la mosquée de la citadelle d'Erzeroum, fin du XII^e siècle - 8 et de la bibliothèque du monastère de Sanahin (1063). - 9

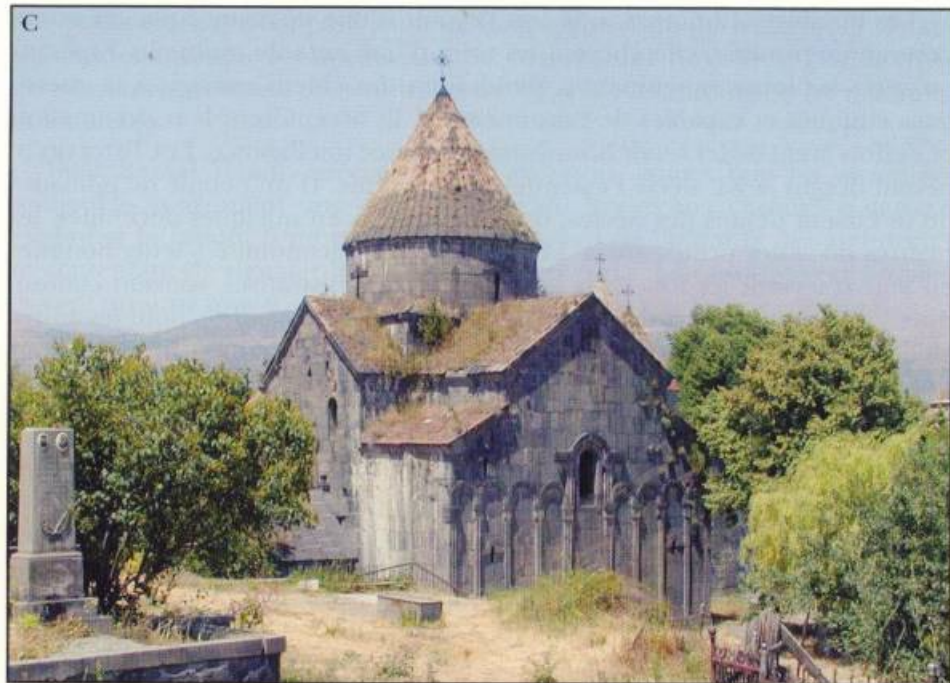
La comparaison des deux coupes laisse apparaître une affinité évidente dans l'élévation et la structure des arcades, même si la bibliothèque est plus fine dans le détail de l'exécution et la mosquée comporte une ornementation supplémentaire dans le bas de la coupole.

de générations de fonctionnaires corrompus et de dirigeants dont le seul but était d'exploiter les Chrétiens le plus complètement possible. Depuis la mise en place d'un pouvoir turc sur les populations arméniennes, il n'y eut jamais une génération qui fut exempte de massacre... et cela sur un millénaire.



Turbés seldjoukides et monastère de Sanahin.

Le künbet Döner à Kayseri, 1275 (A - 10), et le turbé Hatuniye, à Erzeroum, 1255 (B - 11) ont une couverture très proche de l'église principale du monastère de Sanahin X^e siècle (C - 12). Un des meilleurs spécialistes actuels de l'art musulman Robert Hillenbrand note qu'il « n'est pas possible de distinguer visuellement la partie supérieure des monuments seldjoukides et des églises arméniennes contemporaines. » La raison en est simple, les architectes sont les mêmes : ce sont les maîtres d'œuvres arméniens.



Un autre historien de l'art ajoute : « Le décor plutôt modeste des tombeaux [seldjoukes], construits pour la plupart non pas en briques mais en pierre de taille, se trouve concentré sur les murs extérieurs, le plus souvent articulé en arcades aveugles ogivales qui remontent probablement à une influence arméno-géorgienne, notamment au tambour à coupole des églises. »

Les notables arméniens, une fois l'espoir d'une délivrance par les armes devenue impossible, cherchèrent les voies d'une entente mutuelle. Espérant qu'après les loups sanguinaires, viendraient des chiens enragés à la guerre mais éduqués et capables de raisonnement, ils acceptèrent leur domination et s'efforcèrent de les servir honnêtement et avec intelligence. Les Turcs occupèrent depuis le XI^e siècle l'essentiel de l'Arménie. D'un peuple de nomades qu'ils étaient depuis des siècles, ils sont devenus, en quelques décennies, les maîtres de vastes principautés. Leurs chefs ont « économisé » leurs hommes en leur réservant les fonctions militaires et administratives, souvent confondues⁷. Ils ont utilisé le reste de leurs sujets, l'immense majorité, pour les autres tâches, jugées subalternes. L'essentiel de leurs sujets étant des Chrétiens, dont nombre d'Arméniens.

Les architectes arméniens de l'art seldjouke

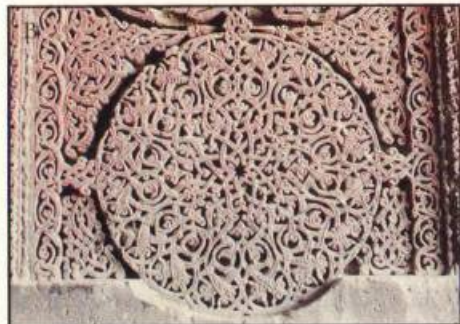
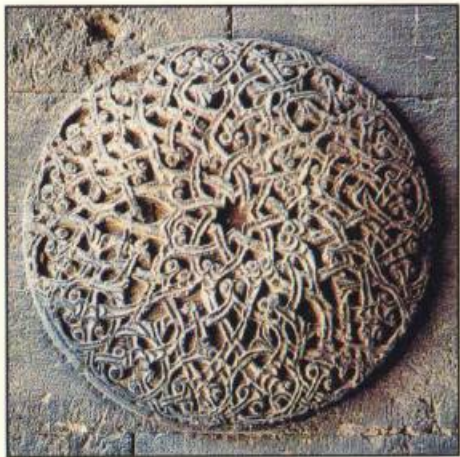
Il est également aisé de comprendre que les Seldjouks utilisèrent les capacités techniques arméniennes pour leur propre compte. Dans aucun domaine, l'apport arménien à la culture seldjoukide n'est plus manifeste que dans l'architecture. Les Arméniens n'ont pas utilisé la structure même des églises, sanctuaire sacré, comme modèle des bâtiments turcs mais seulement des monuments annexes (réfectoires, bibliothèques, narthex, etc.). Le gros œuvre de pierre de la plupart des bâtiments seldjoukes est clairement l'œuvre des architectes arméniens, qui parfois ont signé leur œuvre. À cela s'ajoute les parties de monuments en brique, comme les minarets, de facture et de décoration persanes. La décoration est généralement partiellement arménoïde tant pour les arcatures aveugles que pour les décors végétaux et géométriques qui se retrouvent pour un grand nombre dans les édifices et les khatchkars arméniens antérieurs ou contemporains. Il faut pourtant noter que l'origina-

lité de ces édifices tient par l'ajout de longues inscriptions coraniques ornant les façades ainsi que les totems issus du chamanisme turc. Trois grands types de monuments ont été construits à cette époque : les mosquées, les madrasas et les turbés.

Suut Kemal Yetkin, spécialiste turc reconnu, admet que les mosquées seldjoukes constituent une « architecture de "morceaux choisis"⁸ » sans en expliquer la raison. Il ne traite d'ailleurs jamais de l'identité des architectes se contentant de signaler les commanditaires turcs. La raison en est simple : ils sont presque tous d'origine chrétienne et même arméniens comme Kalous (Galouste) qui éleva, en 1264, la mosquée seldjouke de Konia, appelée Indjèminareli Medressé, ainsi que le rappelle la discrète inscription dédicatoire⁹. Cette architecture de « morceaux choisis » s'explique par les tentatives faites par les architectes pour adapter l'art arménien aux besoins du culte des élites turques.

Le lien entre les madrasas et l'architecture arménienne est encore plus facile à établir, puisque malgré les efforts de « camouflage » des autorités turques actuelles, de nombreuses inscriptions donnent le nom des architectes arméniens. Citons, pour le XIII^e siècle, Tagavour, fils de Stépan qui érigea une des principales madrasas de Malatia, l'architecte Kaloyan qui construisit la madrasa Guéyouk à Sébaste (Sivas), ou encore Galouste qui éleva la madrasa de Konia¹⁰.

Enfin, il faut évoquer le cas des turbés qui « occupent, de l'avis de S. K. Yetkin, une place importante dans l'architecture religieuse des Seldjoukides¹¹ ». Les plus anciens conservés datent du XII^e siècle¹². Il est très probable que la plupart de ces turbés, même s'ils ne comportent pas d'inscription sont de conception arménienne tant par leur technique de construction, leur plan,



Un médaillon de la madrasa çifte Minareli, XIII^e siècle (A - 13), à comparer avec un détail d'un khatchkar de Hovannavank, milieu du XIII^e siècle (B - 14) et avec un détail de l'intérieur de la chapelle haute du monastère de Noravank. (C - 15).

leur élévation, que leur ornementation. Ces monuments portent le nom de « *turbé* » qui est incontestablement turc. Une autre appellation est aussi couramment employée pour les désigner, celle de « *künbet*¹³ ». Elle est si courante que certains turbés ne sont nommés que grâce à ce terme, comme le Döner Künbet, Künbet Touran ou le Ulu Künbet. Le mot « *künbet* » se retrouve en arménien, « *gmbet* », et en persan, « *gumbet* », et signifient tous deux « coupole ». J'ai déjà montré que le mot persan dérivait de l'ourartéen¹⁴. On peut donc supposer à bon droit que le mot turc est un emprunt à l'arménien soit directement, soit à travers le persan. Cette probabilité se change en certitude lorsque l'on analyse la notion de *gumbet-künbet*. Qu'est-ce qu'un « *turbé* » ? Une coupole d'église et son tympan, parfois posé sur un gradin. L'élément essentiel est la coupole, tout comme dans l'architecture arménienne. On peut faire un strict parallèle entre le « *catholigué* » arménien et le « *künbet* » turc. La réalité conceptuelle est si proche qu'elle ne peut être due qu'aux mêmes hommes. L'analyse sémantique et notionnelle de ces mots confirme ce que les sources affirment déjà : que ce sont les architectes arméniens qui ont élaboré les édifices turcs en adaptant les formes classiques de l'art arménien¹⁵.

Quel fut le résultat de cette collaboration administrative, culturelle et artistique ? Pour les dominants Turcs, l'intérêt et l'apport furent majeurs. Ils délèguèrent aux Arméniens de larges responsabilités dans des domaines pour lesquels ils n'avaient aucune compétence et aucune volonté d'en acquérir. Pour les Arméniens, il fut quasi nul. Massacres et vexations ne cessèrent point. Ils furent sans cesse soumis à l'arbitraire et la corruption rapace des responsables locaux. Ils persévérèrent pourtant dans leur loyauté et leurs transferts techniques espérant que leurs maîtres changeraient. Ils ne changèrent point.

Noms des architectes seldjoukes

Les quelques remarques présentées dans ces pages sur l'art seldjouke tendent à prouver sa dette envers l'art de l'Arménie médiévale. Une analyse détaillée de la structure des bâtiments, de la conception des façades et des décors, qui est déjà en cours, confirmera pleinement cette ébauche. Un fait positif est déjà important à mentionner : lorsque le nom des architectes est connu, il est bien souvent arménien.

Les plus anciens monuments seldjoukes n'ont généralement pas d'inscription. Lorsque l'on trouve des inscriptions dans les monuments seldjoukes ou de l'époque des principautés il s'agit, en général, d'une louange au chef de guerre qui a ordonné l'érection du bâtiment, entrecoupée de versets du coran. Il existe pourtant dans un petit nombre de cas, dans un endroit secondaire du bâtiment, souvent en petit caractère une brève inscription mentionnant l'architecte : quelques mots, tout au plus. Cette reconnaissance de paternité a de surcroît été la plupart du temps détruite par les affres du temps aidées, dans bien des cas, par les autorités turques. Au moment des restaurations, tout particulièrement, les pierres ainsi inscrites sont discrètement remplacées par des blocs vierges...

Malgré tout, certaines preuves de l'origine arménienne des architectes ont survécu grâce à des relevés effectués par des voyageurs ou des chercheurs européens avant la guerre de 1914.

De manière générale, il apparaît que le travail du bois comme de la brique peut être assez régulièrement, l'œuvre des Musulmans, et notamment de Persans. Par contre, celui de la pierre reste l'apanage des Chrétiens et sensiblement des Arméniens. C'est ce que laisse constater l'analyse des inscriptions que les architectes ont laissées.

À Divrigui, Ahmad shah fit construire la Grande Mosquée et l'hôpital en 1228-1229, qui sont par deux fois signés. À l'intérieur de l'hôpital, sur un cartouche à la pointe de l'iwan principal, face à l'ouest on lit :

عمل خورشاه الأخلاقي - Œuvre de Khurshah d'Akhlat.

De même, à l'intérieur de la mosquée au centre de l'intrados de l'arche qui relie le mur de la Qibla à une colonne :

عمل خورشاه ابن مغيث الأخلاقي - Œuvre de Khorshah ibn Mughith d'Akhlat.

Ce nom inconnu des sources musulmanes s'analyse probablement comme Khos-row/shah fils de Mughith d'Akhlat. Mughith est un nom arabe donné à des Chrétiens convertis qui pourrait être un calque pour Mughertitch. Cette analyse confirme l'origine arménienne de l'architecte que l'étude du bâtiment amenait à supposer¹. Un autre architecte arménien de l'époque ottomane se prénomme Yakub Shah, cf. p. 60. On voit que le mot persan Shah a été utilisé par les Arméniens dans la composition de certains de leurs noms, c'est ainsi qu'un des parents de Sinan se prénommerait Kudanshah (ou Kod Nichan) ou un tailleur de pierres arménien Kudashah, cf. p. 60.

À Malatia, la mosquée contient une longue inscription dédicatoire sur la porte ouest du sultan seldjouk Kaykhusraw datant l'achèvement de l'édifice du 6 juillet 1247, et juste au bas de cette longue inscription on peut lire, simplement :

عمل استاذ خسرو البتا - Œuvre de maître Khosrau, architecte.

Sur la porte sud-est, on lit également :

عمل استاذ خسرو - Œuvre de maître Khosrau².

Ce prénom fait partie de l'onomastique royale arménienne depuis le III^e siècle de notre ère et il n'y a pas à s'étonner que les Arméniens aient réactualisé ce nom, puisque plusieurs sont attestés à cette époque, les Seldjouks ayant utilisé l'équivalent iranien pour former leurs propres noms.

Toujours à Malatia, il y a une madrasa dont la porte d'entrée est ornée d'une longue inscription à la gloire du sultan qui l'a construite, et sur le côté, on lit :

عمل استاذ تكفور بن استفان - Œuvre de Takvor fils de Stépan³.

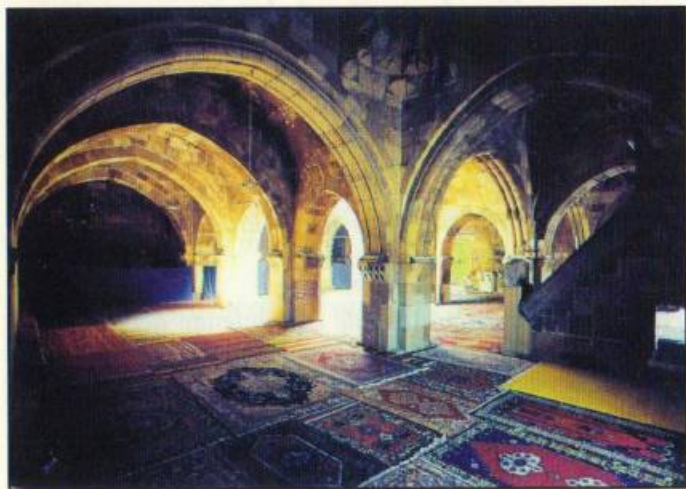
Les deux noms sont si clairement arméniens que la contestation n'est pas possible.

À Siwas, l'ancienne Sébaste, se trouve la Geuk Madrasa, construite en 1229. Au-dessus du portail d'entrée, se trouve une fois de plus une inscription dédicatoire et dessous, immédiatement au-dessus de l'entrée :

عمل استاذ كالويان القونيوى - Œuvre de Maître Kaloyan [de Konia ?]⁴

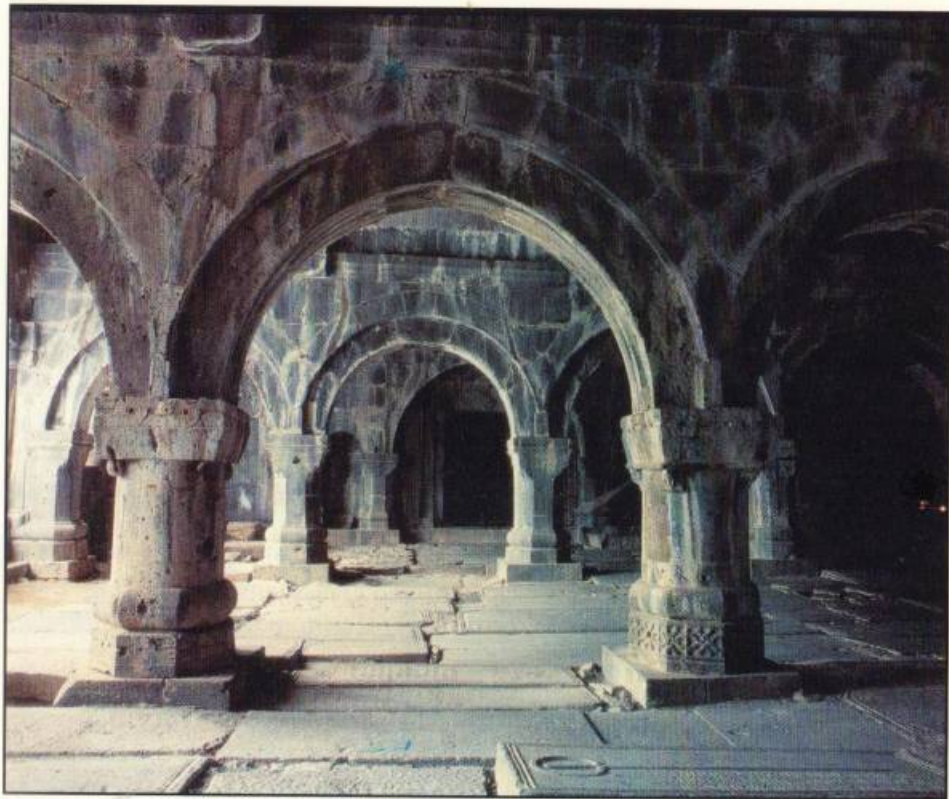
Et encore sur la fontaine située à gauche de la portée d'entrée :

عمل استاذ كالويان القونيوى - Œuvre de Maître Kaloyan⁵.



Intérieur de la mosquée Ala al-Din de Nigde, 1228-1229, et du narthex du monastère de Sanahin.

« Au XIII^e siècle, apparaît un nouveau plan de mosquée appelé "basilical" en raison de son sens longitudinal, dans lequel on note l'influence d'églises locales. » - 16



À y regarder de près il n'est pas impossible que ce type de mosquée soit simplement une adaptation des bâtiments profanes des monastères arméniens (réfectoires, porches, narthex, etc.). La mosquée à salle de Manutché à Ani pourrait tout à fait avoir servi d'intermédiaire. - 17

Le nom de Kaloyan est un calque du grec (Καλοϊάννης). Il est *typiquement* chrétien, il n'y a aucune difficulté à admettre qu'il soit arménien et lorsque l'on analyse la composition du monument et sa décoration, l'hypothèse se change en certitude. Si sa ville d'origine est bien Konia, il est à noter qu'il y avait une communauté arménienne dans cette ville dont plusieurs bâtiments sont le fait d'un autre architecte arménien, Galouste ou Kalous.

En effet, la principale mosquée seldjoukide de Konia, appelée *Indjê-minareli Medressé* (1264) porte dans deux cartouches, à droite et à gauche de la porte d'entrée, l'inscription suivante :

عمل كالوس بن عبد الله - Œuvre de Kalous, fils d'Abdallah⁶.

Près de la porte de Laranda, toujours à Konia, il y a une autre mosquée, où on lit de part et d'autre de la fontaine du portail d'entrée l'inscription suivante :

عمل كالوس بن عبد الله - Œuvre de Kalous, fils d'Abdallah⁷.

Il aurait également édifié la mosquée de Sahip Ata ainsi que plusieurs autres monuments de Konia⁸.

Cet architecte malgré ce que pourrait laisser croire le nom de son père a été reconnu depuis longtemps déjà comme Arménien, et même comparé à Sinan, pour son génie⁹... D'ailleurs, Abdallah signifie serviteur de Dieu, Théodule en grec, et a été porté par plus d'une dizaine d'Arméniens à travers les âges, jusqu'aux fameux frères Abdallah¹⁰, cf. p. 112-114, ce nom était souvent attribué aux Chrétiens convertis, cf. p. 50.

Enfin, il faut signaler le caravansérail de Zor, au sud d'Ighdir en direction du mont Kaledag, qui date probablement des XIII^e-XIV^e siècles. En 1913, Alexandre Loris-Kalantar a relevé l'inscription suivante :

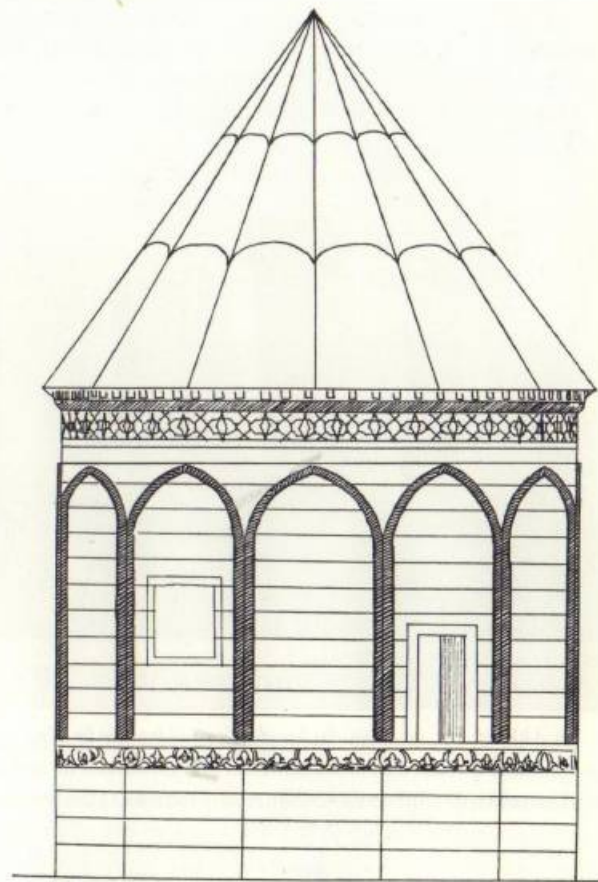
عمال اشوط - Œuvre d'Ashot¹¹.

Jean-Michel Thierry a étudié le monument, en 1984, il a pu observer que la structure comme l'ornementation étaient arméniennes, mais l'inscription, elle, avait disparu.

M. Y.

Le mausolée de Rabia Hatun, XIII^e siècle.

L'essai de reconstruction du mausolée par Rahmi Ünal, laisse apparaître un monument typiquement arménien que l'on pourrait sans peine confondre avec les toitures des églises et monastères contemporains. - 18





Nécropole d'Akhlat, XII^e siècle.

« En Akhlat, sur les rives du lac de Van, se trouve la plus vaste et la plus fascinante nécropole seldjoukide qui ait traversé les siècles. Des centaines de stèles, taillées sur le modèle des khatchkars arméniens sont mélancoliquement tournées vers le couchant. » - 19



Khatchkars de Noradouz, XII-XIII^e siècles.

En complément de ces remarques de Luca Mozzati, il suffit de noter que les khatchkars arméniens sont tournés de la même manière car ils sont le fruit de la même tradition artistique arménienne. Ce sont les khatchkars de Noradouz, auprès du lac Sévan érigés entre le IX^e siècle et le XVII^e siècle qui éclairent le plus cette comparaison. - 20



Janissaire.

Dans la relation de voyage de Nicolas de Nicolay (1517-1583), on trouve de nombreuses gravures des principaux personnages et métier de l'Empire ottoman, dont une sur les Janissaires.

- 21

Chapitre 3 : Les Janissaires ou comment détruire une élite ?

L'institution des janissaires a été pour les sultans le moyen de briser les élites de leurs peuples minoritaires, d'avoir sans cesse de nouvelles troupes et, finalement, de réduire progressivement le nombre des chrétiens.

Principe de l'institution des janissaires

L'institution des janissaires est, sans nul doute, une des plus ignobles institutions de l'État ottoman par ailleurs riche en ignominies de toutes sortes, comme les harems dont il aurait fallu parler. Elle consiste à arracher à leurs familles des jeunes hommes des nations chrétiennes, pour les islamiser de force et en faire des guerriers. Cette pratique était joliment nommée *devshirmé* signifiant « cueillette » en turc. Cette simple appellation témoigne de tout le respect et l'estime que les Ottomans avaient envers leurs sujets chrétiens, puisqu'ils les cueillaient périodiquement comme de simples fruits...

Le *devshirmé* fut instauré par le sultan Orkhan (1326-1359) et consistait à enlever, sous forme de tribut, un cinquième des enfants chrétiens des pays conquis, âgés de six à vingt ans. L'intervalle entre deux levées était simplement fonction des besoins. Les jeunes convertis ignorant les principes de l'Islam ne furent jamais formés que dans le fanatisme. Sûrs de leur pouvoir et de l'impunité de leurs actions, ils devinrent un cancer exploitant et affaiblissant les

provinces dans lesquelles ils passaient. Bien souvent, ces nouveaux convertis furent les plus cruels ennemis de leurs anciennes communautés. Le cas le plus extrême est celui des Grecs byzantins convertis : « renaissants spirituellement dans le monde islamique, [les Byzantins convertis] devinrent ses plus disciplinés, zélés et habiles soldats. Ce furent eux qui assenèrent à l'Empire byzantin les coups définitifs les plus mortels et ultimes. Eux qui furent les plus cruels persécuteurs de leurs concitoyens et anciens coreligionnaires. Eux qui contribuèrent le plus efficacement à l'organisation, l'extension et la consolidation de l'État ottoman¹. »

Témoignage sur le *devshirmé*, le ramassage d'enfants chrétiens

« Et c'est pitié quand les Officiers du Seigneur font assembler cette enfance, après avoir vu le papier des Prêtres et ouï à serment pères et mères, et choisi ce qui est de plus fort et plus beau [...]. Ce fut Sultan Selim, premier du nom, qui introduisit cette mauvaise et damnable ordonnance, à savoir que de trois en trois ans, l'on irait en chacune maison des susdits Chrétiens, aux provinces sujettes à lui, et que de cinq enfants l'on en prit un : mais souvent ils en prennent bien deux, voire trois de chacune maison malgré père et mère, et observent encore aujourd'hui ceci plus étroitement que jamais. Or, si les parents font le moindre refus qui soit, Dieu sait comme ils sont battus, meurtris, voire souventefois tués, tant grands et riches sont-ils ; et ne laissent pourtant à lier, garrotter, et traîner après eux cette pauvre jeunesse, à la manière que pouvez contempler par cette présente figure, faite au vrai. »

André Thevet (1502-1590), *La cosmographie universelle, cosmographe du roy, illustrée de diverses figures des choses plus remarquables veues par l'auteur, et incogneues de noz anciens et modernes*².

peu de terre seulement, comme vn chien & cheual. Et c'est pitié quand les Officiers du Seigneur font assembler ceste enfance, apres auoir veu le papier des Prestres, & ouy à sermēt peres & meres, & choisy ce qui est de plus fort & plus beau. pour seruir au plaisir & volonté d'vn Roy barbare, & ennemy de nostre foy : où souuent vous voyez les peres & meres en mourir de rage & despit. Et telle fois en emmenerōt quinze ou seize cens, lesquels sont conduits à Constantinople ou Adrianopoly, & autres



Figure de
la prise
des enfants
Chrétiens.

Le *devshirmé*, ou « ramassage » des enfants d'après l'ouvrage d'André Thevet (1575). - 22



Janissaire

Meche en main, mouquet sur le dos
 Prest à marcher quand on commande.
 Pour qu'art par jait le repos

Janissaires.

Cette illustration,
 d'après une gravure
 réalisée en 1712-1713
 par l'artiste français
 Le Hay, dépeint le
 chef des janissaires au
 début du XVIII^e siècle.

- 23

L'intérêt du système

Pour les Arméniens, cette institution fut un supplice permanent. Un drame familial et individuel était vécu à chaque génération qui se voyait privée de la fine fleur de ses enfants. En effet, les recruteurs, janissaires eux-mêmes, s'ils choisissaient bien sûr les plus robustes jeunes hommes, ils s'efforçaient de réquisitionner les fils des familles aristocratiques locales dépourvues de relations avec Constantinople. Et au niveau national, dans ces conditions et après de nombreuses vagues d'exodes, les élites arméniennes ne pouvaient que s'affaiblir. L'ampleur de la pratique du *devshirmé* dans la communauté arménienne pose question. Le célèbre historien autrichien von Hammer affirme, en se fondant sur le compte rendu d'un Maffei Venieri datant de 1582, que « Les Arméniens sont les seuls à être dispensés du recrutement annuel d'enfants chrétiens destinés à être incorporés dans les rangs des janissaires » sans donner la raison de cette exceptionnelle dispense, ce qui la rend douteuse. Et cela d'autant plus qu'il affirme également que les janissaires étaient « recrutés grâce à une réquisition annuelle de jeunes garçons qui, d'après la loi ne pouvait avoir lieu qu'en Bosnie, en Grèce, en Bulgarie et en Arménie³. »

Pour les Turcs ottomans, le profit était double, ils avaient des soldats en nombre et, empêchant la reconstitution d'élite parmi leurs minorités, aucune contestation d'ampleur n'était possible et en tout cas plus militaire. Le sultan voyait ainsi augmenter régulièrement la population musulmane et se réduire, en proportion, celle des Chrétiens.

Curieusement, la dissolution du corps des janissaires, en 1826, coïncida avec la renaissance de la communauté arménienne de l'Empire ottoman...

La condition de janissaire

Les janissaires constituaient l'élite de l'infanterie. Le haut commandement militaire et politique de l'Empire ottoman est essentiellement basé sur ce corps, au point que le conseil du sultan en était largement composé. Du temps de Bayazid I^{er} (1389-1402), l'historien byzantin Ducas note à propos que les janissaires formant sa garde personnelle, étaient : « tous soudoyés et ramassés de diverses nations chrétiennes⁴. » Devenus janissaires, les enfants abandonnaient leur passé, leur patrie, leur religion, étaient condamnés au célibat, mais sans interdiction du viol... Cette troupe d'hommes incarnait la déshumanisation de l'individu transformé en matériau humain en vue de n'être qu'une machine de guerre.

Le Grand Vizir, Premier ministre de l'Empire, était un janissaire. Si la troupe se révélait parfois remuante et se livrait au pillage et que les désagréments devenaient trop importants, il suffisait de les faire massacrer et d'en cueillir de nouveaux... Les janissaires étaient extrêmement hiérarchisés et puissants dans l'Empire. Les sultans devaient compter avec leur mécontentement et leurs revendications. Parfois, de ce corps de brutes émergeait un génie, tel l'architecte Sinan.

Un destin individuel

Les janissaires n'ont laissé que peu de témoignages directs. Obligés de renier leur identité et d'en accepter une nouvelle faite de violence, ils ne s'emparaient pas de nuance, ne gouttaient guère la confession. Pourtant, un témoignage unique en son genre nous est malgré tout parvenu, celui de Gabriel. Il débute ainsi :

« Celui qui a été chrétien par la foi, de la nation arménienne, est un enfant de pieux parents, il vivait à l'époque des Tadjiks [Turcs ottomans], sous le

règne du sultan Mahomet IV (1648-1687), il était de la région de Divrigui, du village de Kournivali, il naquit et grandit dans la métropole de Khalatia qui est face à Constantinople. Il avait un frère qui enfant a été islamisé et a été intégré au corps des militaires appelé janissaires.

Il continuait à faire des visites chez son frère [janissaire], les Musulmans l'attrapèrent, le circoncièrent et l'intégrèrent de force au corpus de son frère. Et avec les militaires Tadjiks [Turcs ottomans], il participa à plusieurs guerres. Mais lui comme il avait conservé l'amour brûlant du Christ dans son cœur, il n'avait pas accepté une telle confession.

Au bout d'un certain temps, il fuit le parti vers le pays des Francs pour préserver sa foi chrétienne. Il fit le pèlerinage auprès du tombeau de saint Jacques, frère du Christ. Il fit le vœu de visiter les sanctuaires de la sainte Vierge ainsi que devant les apôtres Pierre et Paul. Et comme cela en exil avec la souffrance et la peine, plusieurs années, il voyagea dans le pays des Chrétiens pour racheter son passé de pécheur. Son cœur ne trouva pas par ce pèlerinage la consolation qu'il espérait, ni la pureté de sa foi passée⁵. [...]

La suite de ce récit est la triste trajectoire d'une vie déstructurée par cette expérience ne pouvant connaître qu'une fin : la mise à mort par les autorités ottomanes. Ce témoignage extraordinaire sur une destinée banale d'enfant islamisé est éloquent. On voit une famille arménienne perdre ses deux fils, l'un d'eux pris de force et l'autre détruit par le tourment. Nombre d'historiens ont nuancé la réalité de la vie des janissaires, ces puissants militaires ; mais les quelques témoignages directs dont nous disposons sont, eux, accablants.

Maxime K. YEVADIAN.

Le destin de l'Arménien Gabriel, janissaire et martyr

Ce témoignage a été traduit d'après le texte d'un manuscrit composite écrit en l'année arménienne 1152 (1704) qui se trouve dans la bibliothèque du couvent des Antonins à Rome, sous la côte 33.

Celui qui a été chrétien par la foi, de la nation arménienne, est un enfant de pieux parents, il vivait à l'époque des Tadjiks [Ottomans], sous le règne du sultan Mahomet, il était de la région de Divrigui, du village de Kournivali, il naquit et grandit dans la métropole de Khalatia qui est face à Constantinople. Il avait un frère qui enfant a été islamisé [turquisé] et a été intégré au corps des militaires appelé janissaires.

Il continuait à faire des visites chez son frère [janissaire], les musulmans l'attrapèrent, le circoncièrent et l'intégrèrent de force au corpus de son frère. Et avec les militaires Tadjiks [Ottomans], il participa à plusieurs guerres. Mais lui comme il avait conservé l'amour brûlant du Christ dans son cœur, il n'avait pas accepté une telle confession.

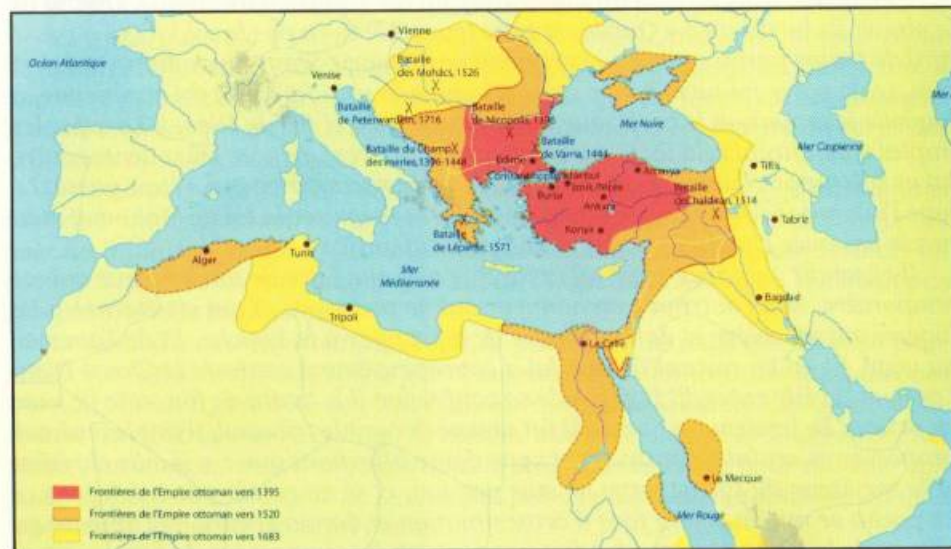
Au bout d'un certain temps, il fuit le parti vers le pays des Francs pour préserver sa foi chrétienne. Il fit le pèlerinage auprès du tombeau de saint Jacques frère du Christ. Il fit le vœu de visiter les sanctuaires de la sainte Vierge ainsi que devant les apôtres Pierre et Paul. Et comme cela en exil avec la souffrance et la peine, plusieurs années, il voyagea dans le pays des Chrétiens pour racheter son passé de pécheur. Son cœur ne trouva pas par ce pèlerinage la consolation qu'il espérait, ni la pureté de sa foi passée.

Prenant un bateau, il revint à Constantinople auprès de ses parents encore en vie. En restant dans la maison de son père durant quinze jours, il dit à tous les siens pourquoi il était revenu, dans le but de confesser publiquement le Christ Dieu parmi les païens. Et ses parents selon leur compassion paternelle lui dirent :

« tu ne pourras pas résister aux persécutions, il est préférable que tu retournes au pays des Chrétiens et que tu vives là-bas avec piété. » Mais il n'a pas écouté ses parents et le jour de la fête adoration de la sainte Croix (14 septembre) prenant ouvertement une mise de chrétien il va au cimetière arménien pour participer à la bénédiction des tombeaux, selon la tradition de nos ancêtres, et personne ne lui dit rien ce jour là. Le lendemain, le lundi, il revint à l'église, il confesse ses péchés, il communie avec le saint corps et le sang du fils de Dieu et avec la même attitude il va au marché parmi les Tadjiks [Ottomans]. Quand ils le virent, ils lui dirent : « Quelle est cette tenue ? N'es-tu pas le soldat qui a passé tant de temps parmi nous ? » et renforcé par l'Esprit-Saint répondit : « oui c'est moi, et de votre foi ne m'a rien apporté, mais la vraie foi est la foi chrétienne, à laquelle je croyais et je crois, que le Christ est Dieu et fils de Dieu. » Lorsque les impies entendirent cela ils se mirent en colère et firent grincer leurs dents contre lui et l'attrapant l'amènèrent vers le juge pour raconter ce qui s'était passé. Le juge l'interrogea et lui dit : « Comment oses-tu mépriser la loi de Mahomet et tu ne vis pas avec l'honneur que tu avais auparavant ? »

Il répondit : « garde pour toi ta loi et je n'ai que faire de ton honneur qui est temporaire. Moi j'ai trouvé un honneur qui ne passe pas et qui est éternel. » Le juge se mit en colère et donna l'ordre de le frapper à la bouche. Et de l'amener au vizir. Et lui en restant devant lui a courageusement confessé le Christ Dieu. Lorsque le vizir entendit la force de sa confession il le traita de fou, et le fit jeter en prison. Le lendemain, lorsqu'il fut amené devant le tribunal, il tint les mêmes propos, sans crainte, sans peur et sans doute affirmant que : « je suis chrétien et le serviteur du Christ, et je ne suis pas fou, et je ne reçois pas vos leçons. » Le pacha se mit en colère face à cette situation et donna l'ordre de l'amener en ville et de le pendre, ce qui fut fait prestement. Et au moment de l'amener sur le lieu de son supplice, en chemin il prêchait aux croyants pour qu'ils restent fermes dans leur foi et n'arrêtait pas de glorifier le Christ comme Dieu. Restant deux jours sur le gibet, l'éclat de son visage ne se réduisit pas, comme s'il s'était

endormi durant deux jours, ce qui était le témoignage de son innocence. Et infidèles voyant que les fidèles se rassemblaient sur le lieu de son martyre pour voir le spectacle, ils le descendirent du gibet pour le jeter à la mer. Et ainsi pris fin la vie du saint témoin de notre Christ Dieu, en l'an 1111 (1663), le mercredi 17 septembre. Que son souvenir soit béni et avec son intercession le Christ, notre Dieu vous et nous accorde sa miséricorde. Amen'.



Carte de l'Empire ottoman, à ses différentes époques d'expansion. - 24

Chapitre 4 :

Maitre Sinan,

père de l'architecture ottomane classique

Le fabuleux destin d'un fils d'Arménien de Cappadoce devenu janissaire, architecte du génie civil turc puis architecte personnel de Mahomet II et père de l'« architecture classique ottomane ».

Découvrant l'Empire ottoman à l'apogée de sa gloire, l'allemand Frédéric Hasselquist, dont le texte a été publié de manière posthume par Linné, un des pères de la taxonomie comme de l'écologie moderne, estimant que « jamais une relation de voyage aussi admirable n'avait paru », note en plein XVII^e siècle que :

« Les Turcs ne savent ni tailler les pierres, ni les placer. Les Arméniens sont naturellement leurs architectes ; ils ont naturellement de l'inclination pour cet art ; ce qui, joint aux connaissances qu'ils ont acquises dans leurs voyages, les met à même de construire des édifices tels qu'on peut les attendre d'un peuple qui ne doit ses connaissances qu'à la nature. Si les Arméniens voyageaient en Europe et cultivaient leurs talents, peut-être trouverait-on dans l'Orient des architectes qui égaleraient ceux de l'Antiquité et l'emporteraient sur plusieurs de nos architectes modernes¹. »

Signature monumentale de Sinan.



Au sommet du pont Büyükçemece, sur la route d'Édirne, Sinan signe son travail ainsi : « L'œuvre de Yusuf b. Abdullah ». Il ne s'appelait pas Yusuf, ni son père Abdullah'. Mais comme nombre de Chrétiens convertis il prit un nom musulman. De plus, s'intituler le fils du serviteur de Dieu, la traduction littérale d'Abdullah', est un usage courant des convertis. De fait, aucun des deux noms cités n'est vrai... - 25

De nombreux architectes arméniens ont loyalement servi les dirigeants ottomans tout au long de l'histoire de cet Empire, cf. p. 60-62. Peu d'entre eux sont formellement identifiables comme arménien à cause du silence des sources ou du peu de travaux et c'est l'étude d'un détail d'une façade, de la coupole, ou tout autre analogie avec l'architecture arménienne qui permet de supposer l'origine d'un architecte. Le premier architecte officiel du sultan, après la conquête de Constantinople, s'appelait Sinan l'Affranchi, il était grec². Son successeur, Ayas bin Abdullah semble être, d'après son nom, turc ou persan, alors qu'il se révèle être un non-musulman. De même, le prédécesseur de Sinan, Yakub Shah, est arménien malgré son nom apparemment turc ou persan³. Ainsi, la plupart des architectes ottomans de premier plan sur lesquels nous sommes renseignés sont chrétiens. Parmi eux, j'évoquerai seulement le maître-architecte Minar Sinan⁴.

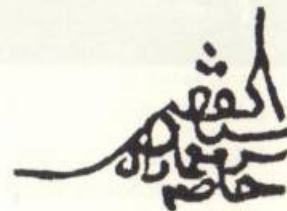
Une vie arménienne brisée

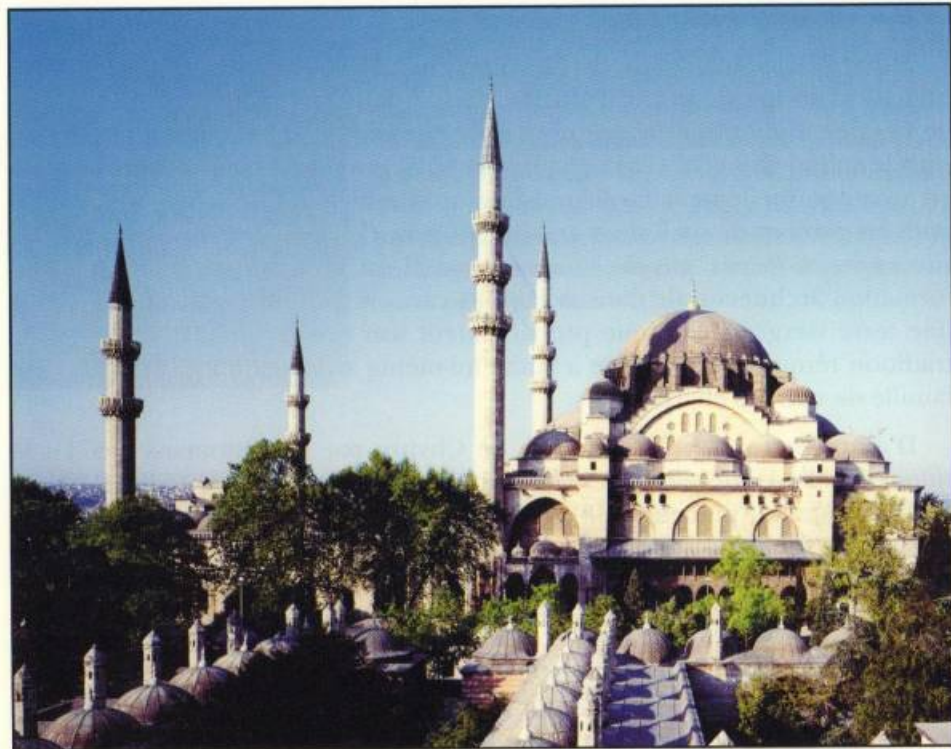
Minar Kodja Sinan vécut de 1490 environ à 1588. Dans les autobiographies qu'il dicta au soir de sa vie, il affirme être né dans le village d'Aghrianos, près de Césarée. Il dit avoir été soumis à *devshirmé* (ramassage d'enfants chrétiens) sous le sultan Sélim I^{er} (1512-1520) vers 1517 pour devenir janissaire⁵, ce qui est exceptionnellement tardif puisque qu'il avait près de trente ans et que seuls les garçons de six à vingt ans étaient pris. *Cet événement prouve, en tout cas, son origine chrétienne, grecque ou arménienne.* Il est probable qu'il ait reçu une formation architecturale dans sa famille, car son génie n'aurait pu éclore sur une terre vierge et explique probablement son enrôlement. D'ailleurs, une tradition remontant peut-être à Sinan lui-même affirme qu'il était issu d'une famille de maîtres charpentiers.

D'autre part, après la conquête de Chypre par les Ottomans (1571), le sultan décida d'y déporter des chrétiens d'Asie mineure pour réduire la part de la population grecque de l'île. Sinan intervint, en personne, dans le but d'exempter de déportation la population de son village natal et tout spécialement de trois de ses proches parents : Sari, Oghlou, Kod Nichan et Ulissa. *Cette information est capitale car elle prouve que la famille de Sinan ne pouvait pas être grecque.*

Sceau de Sinan en 1565.

Le texte de ce sceau conservé sur des documents de construction d'un hammams édifié pour Iskender Pacha, à Kanlica, est : « L'humble Sinan, le chef des architectes royaux. » - 26





Complexe de la Süleymaniye.

Vue de la mosquée de la Süleymaniye, construite entre 1550 et 1557. Sinan a repris le plan de la basilique de Sainte-Sophie, pour servir le projet impérial de Soliman le Magnifique, dont la mosquée porte le nom. - 27



Complexe de la Selimiye d'Edirne.

Avec la Süleymaniye, la Selimiye d'Edirne (1559-1575) constitue la grande œuvre de maturité de Sinan et l'apogée de l'architecture ottomane classique, dont le degré de pureté et de perfection sera approché mais jamais dépassé. - 28

Lettre du sultan écrite à la demande de Sinan :

« À ta justice, Hiussein tchawush, Haut commandant de l'Ak-Dagh, le chef des architectes impériaux ayant appris que par décret impérial nous avons ordonné la déportation de nos sujets de Césarée, [il] nous a supplié dans une lettre que la population vivant dans le village de Aghrianos, son lieu de naissance et ses parents Sari et Oghlou vivant dans le village de Kutchi Boeriongeez, qui sont nos sujets ; et ses parents Ulissa et Kod Nichan [ou Kudanshah], du village de Urgab, qui sont nos sujets soient exemptés de la déportation à Chypre.

En conséquence, j'accorde l'exemption à la population des villages sub-mentionnés comme j'accorde l'exemption aux personnes sub-mentionnées ainsi qu'à leurs familles.

En conséquence, j'ordonne qu'ayant reçu mon ordre, que si malgré l'enregistrement dans les livres [officiels], on appelle pour la déportation les anciens des villages sub-mentionnés ou leurs familles, parce que leurs noms ont été effacés qu'ils ne soient pas violentés, sous le prétexte qu'ils font partie de ceux qui devaient être déportés. Et qu'il en soit ainsi que l'affirme ce texte qui doit être enregistré dans les registres [officiels] et l'original doit leur être retourné.

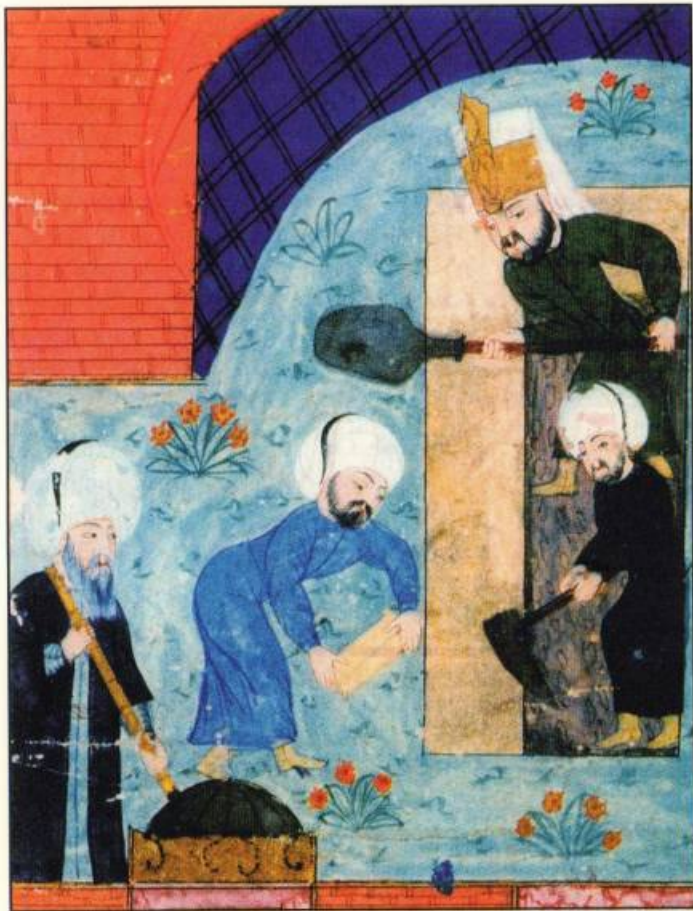
Donné à maître Mehmet, le 7 Ramazan 981 de l'Hégire [1573].⁶ »

Haïk Berberian a montré que ses parents avaient des prénoms arméniens, Nichan signifie en arménien le « saint Signe », et demeure aujourd'hui encore un prénom courant, Oulissa est le diminutif arménien d'Ouliané qui traduit le prénom grec Julienne⁷. Ils étaient donc de famille arménienne. Un autre type de sources turques vient abonder dans le sens de l'origine arménienne de Sinan. En effet, les registres fiscaux ottomans ont été récemment étudiés. Nous disposons pour Césarée du registre de l'an 1550, où sur une population de 2 287 hommes, 12 % sont Arméniens, contre 2 % de Grecs⁸...

Le destin d'un virtuose

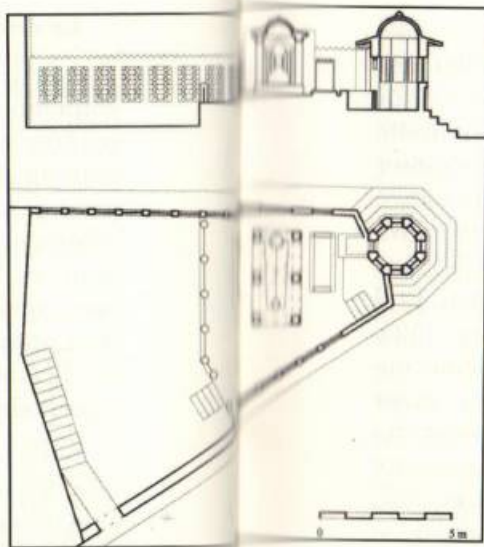
L'origine arménienne de Sinan est donc prouvée par des documents contemporains qui ne tolèrent aucune contestation. Mais étaient-ils utiles ? La parfaite maîtrise des canons des architectures byzantine et arménienne, son goût du détail et son aptitude à penser les jeux de masse ne le désignaient-ils pas déjà suffisamment le plus génial des architectes ottomans comme un enfant d'Arménie ? Si Sinan, comme de nombreux architectes chrétiens travaillant pour les Turcs, a pu si précisément servir le projet impérial ottoman c'est parce qu'il était l'héritier d'un art chrétien millénaire. En effet, les Ottomans vont progressivement reprendre la totalité de l'idéal impérial et universaliste des Byzantins. Sinan est de ceux ayant permis cette transmutation des valeurs arméno-byzantines chrétiennes en notions ottomanes et musulmanes.

Cette transmission est immense et polyforme. On prête à Sinan la construction de pas moins de cent dix mosquées, cinquante-deux oratoires, quarante-cinq mausolées, soixante-quatorze madrasas, onze écoles, trois hôpitaux, vingt-deux hospices, trente-et-un caravansérails, quarante-trois palais, huit entrepôts, cinquante-six hammams, neuf ponts et sept aqueducs⁹ ! S'il est matériellement impossible qu'il ait supervisé tous ces chantiers, ils furent, pour la plupart, menés à bien sous son autorité, puisqu'il fut le chef des architectes impériaux. Nul autre architecte n'a servi trois sultans et joui d'une telle confiance de la part de trois souverains aussi différents que le furent Soliman II le Magnifique (1522-1566), Selim II (1566-1574) et Mourat III (1574-1595).



Sinan vers 1579.

Sinan âgé tenant une mesure en bois et surveillant la construction du mausolée de Soliman II au sein de la Süleymaniye. - 29



Vue générale et plan du tombeau de Sinan.

Son apport à la culture turque est si colossal que son tombeau fut construit dans la cour de la Süleymaniye, et ses restes sont aujourd'hui encore vénérés. - 30

Servir le projet impérial ottoman

Après la prise de Constantinople, le mardi 29 mai 1453, il n'a pas fallu plus d'une dizaine d'années au sultan Mehemet II dit Fatih (le Conquérant) pour s'approprier l'idéologie impériale byzantine. La marque de cette nouvelle attitude est la volonté de construire une mosquée impériale pouvant rivaliser avec Sainte-Sophie. La première construction fut lancée, en 1463, et confiée à un architecte grec, lui aussi dénommé Sinan. Mais cette première tentative fut assez décevante et ce bâtiment fut détruit par un séisme, en 1476¹⁰. Les premiers successeurs de ce sultan ne se risquèrent pas à relever de défi. Et il fallut attendre Bayasid II pour oser une nouvelle tentative, entre 1500 et 1505. Cette mosquée de taille modérée a sa coupole soutenue par deux demi-coupoles, comme Sainte-Sophie. Soliman le Magnifique II (1522-1566), régnant à l'apogée de l'Empire ottoman voulut s'affirmer comme le successeur des empereurs byzantins et, à l'image de l'un d'entre eux, Justinien, construire un monument de première grandeur. En effet, Justinien inaugura, en 537, la cathédrale de Sainte-Sophie en s'écriant : « Salomon je t'ai vaincu ! ». Soliman voulut se mesurer à lui et pour construire la plus grande mosquée de son temps, le maître du Bosphore fit appel à l'arménien Mimar Sinan. Ce dernier commença par construire la mosquée Shehzade d'Istanbul en se fondant sur le plan de Sainte-Sophie, mais en soutenant la coupole par quatre demi-coupoles au lieu de deux. Il créa d'emblée l'art ottoman classique. Pour la construction de la Süleymaniye, où il reprit le plan des églises du temps de Justinien, peut-être à la demande du sultan Soliman qui voulait par ce monument égaler le grand empereur byzantin. Cette mosquée érigée entre 1552 et 1559 fut exigée, conçue et réalisée pour rivaliser avec Sainte-Sophie. Sinan était alors, depuis 1538, l'architecte en chef du service d'architecture impériale. Ses conceptions techniques et esthétiques dominent son temps et

sont demeurées inégalées. En effet, la perfection des lignes, la sûreté de la réalisation font de la Süleymaniye un monument imposant et de première grandeur, bien que sa coupole reste en-deçà de celle de Sainte-Sophie, érigée en 989, par un autre arménien, Tiridate. Enfin, il mena son art à son apogée lors du chantier de la Selimiye d'Édirne (1559-1575) où il parvint, enfin, à égaler la coupole de Sainte-Sophie qui mesure entre 30,90 et 31,80 mètres de diamètre alors que la Selimiye arrive à 31,20 mètres.

Sinan incarne, à la fois, l'essor et l'apogée de l'architecture ottomane dite classique dont il est tout à la fois le père et le plus fabuleux représentant. En tout cas, l'apogée de l'architecture ottomane fut le fait de ce seul homme car ses élèves ne surent guère qu'appliquer ses plans, comme pour la Mosquée Bleue, œuvre posthume de Sinan. Mais jamais, aucun autre architecte turc ne sut créer de tels monuments. D'ailleurs, l'historienne turque Gülru Necipoghlu auteur d'un ouvrage au titre suggestif, *L'âge de Sinan*, estime que sa disparition coïncide avec la fin de l'apogée de l'Empire ottoman¹¹.

Maxime K. YEVADIAN.

*Les Architectes arméniens,
bâisseurs officiels des sultans ottomans*

Outre Sinan, nombre des architectes ottomans furent des Arméniens à commencer par le prédécesseur de Sinan, Yakub Shah¹, au XV^e siècle, l'architecte qui restaura le château de Kili, en 1490, et érigea la mosquée de Bayazid II à Istanbul. Pour le XVI^e siècle, mentionnons Kudashah un maître tailleur de pierre arménien². Au siècle suivant, il faut citer Yeghazar Kalfa, Musa Kalfa ou Khaçer (Hacer) Kalfa. Puis, entre le XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, les architectes arméniens qui se distinguèrent sont Arzuman Kalfa, Sarkis Kalfa, Shirin Kalfa, Araboglu Malidon Kalfa, Avak Kalfa, Agop Kalfa d'Edirne, Minas Kalfa, Ohannes Kalfa [Serverian], Ohannes Kalfa [Aznavourian], Haci Migirdich Kalfa [Charkian], Hovsep Aznavur, Kapriyel Kalfa [Migirdichian], Bedros Nemtse, Artin Bilezikdji ou encore Mihran Azarian³.

Il faut, surtout, mentionner de la famille arménienne des Balyan (ou Balian) composée de neuf architectes ottomans : Meremetçi Bali Kalfa († 1803 et c'est d'après son nom que la famille est nommée), ses fils Krikor Amira (1767 - 1831) et Senekerim Amira († 1833) ; le fils de Krikor Garabet Amira (1800 - 1866) ; et ceux de Garabet : Nikogos (1826 - 1858), Sarkis (1835 - 1899), Agop (1838 - 1875), Simon (1846 - 1894), et Levon (1855 - 1925). Cette dynastie a conçu et dirigé la majorité des bâtiments ottomans officiels et nombre de constructions privées des cinq dernières générations de l'Empire ottoman. Leur rôle et leur importance ont été brillamment mis en lumière par Pars Tughlaci dans son bel ouvrage *The role of the Balyans family in the ottoman architecture*.

Le plus connu de leurs chefs-d'œuvre n'est autre que l'ensemble de Dolma-Bahçe, à Istanbul, le dernier palais impérial des sultans. Avec son immense



Intérieur du palais de Dolma Bahçe. - 31

façade sur le Bosphore et le luxe de son intérieur, ce palais édifié entre 1844 et 1856 par le sultan Abdul Mecid, témoigne de l'ultime faste de la dynastie ottomane. Dolma Bahçé est un immense amalgame de l'art de la Renaissance italienne, du baroque français, du rococo allemand, du néo-classicisme anglais ou russe et de l'art européen dit « nouveau », cette œuvre de Karabet Balian, témoigne du haut niveau technique atteint par cet architecte, qui a su marier les styles sans devenir choquant, vulgaire ou tape à l'œil.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'historien de l'art allemand Walter Bachmann notait en 1913 : « Aujourd'hui le travail de la construction est exclusivement entre les mains des Arméniens⁴. »

M. Y.



Sarkis Bey Balian.

Sarkis Balian photographié par les frères Abdullah au moment où Abdul-Amid II lui a conféré le titre de « Chef des architectes de l'État ». - 32



Boîtes à cigarettes en argent.

Ces boîtes à cigarettes de facture arménienne représentaient les principaux monuments de l'époque dont le célèbre palais de Dolma Bahche. - 33 et 34



*Pichet et inscription sur la base,
Kütahya, 1510. - 35*



Chapitre 5 :

Le rôle des potiers arméniens de Kütahya dans l'histoire de la céramique ottomane

Les céramiques produites à Kütahya¹, ville située à environ 200 kilomètres au sud-est de Constantinople/Istanbul, furent l'œuvre presque exclusive de potiers arméniens, du XVI^e au XX^e siècle. La communauté arménienne y est présente dès le XIII^e siècle et une église arménienne est attestée en 1391². Considérées longtemps comme une branche mineure des céramiques ottomanes, ce n'est qu'avec la publication de l'immense étude de John Carswell qu'elles furent définitivement incorporées à la longue histoire de l'art arménien³.

Jusqu'aux années 1960, les collectionneurs, les experts occidentaux et plus tardivement les Turcs accordaient peu d'attention aux céramiques de Kütahya, et les réduisaient à de simples copies provinciales des productions plus raffinées d'Iznik. Même lorsque l'on trouva des inscriptions arméniennes sur les céramiques anciennes de Kütahya, alors qu'elles étaient absentes de la production d'Iznik, certains spécialistes de l'art islamique rejetèrent leur origine arménienne en disant que des Arméniens auraient pu les avoir commandées à des potiers turcs, tout comme ils avaient supposé que les tapis portant des inscriptions arméniennes avaient été fabriqués par des artisans musulmans pour de riches Arméniens. Aujourd'hui, grâce à l'étude monumentale de John Carswell, il est certain que, tout à fait à l'inverse, ces céramiques produites dans l'Empire ottoman furent réalisées par des Arméniens et non par

des Turcs, et que, actuellement, la grande majorité des collectionneurs de ces céramiques de Kütahya sont, en revanche, des Turcs⁴.

Déjà au second millénaire avant J.-C., des « céramiques rouges » polies, de haute qualité, étaient manufacturées en Arménie. Certains estiment que ce type de céramiques, connu à travers tout le Moyen-Orient, put trouver son origine en Arménie même. Plus tard, les céramiques ourartiennes se distinguèrent par leur qualité et leur diversité. Les potiers imitèrent avec habileté des récipients en métal tels que le célèbre rhyton en forme de botte d'Erebouni. Des fouilles conduites à Dvin et à Ani, capitales arméniennes, selon les périodes, du V^e au XI^e siècle, permirent de découvrir des poteries locales très intéressantes, dont certaines restaient fidèles aux styles de la région : des céramiques jaunes et vertes dites « splash ware » ou des faïences turquoises qui furent également produites en grande quantité dans les pays islamiques voisins. Des plats et coupes aux figures d'oiseaux peintes en vert clair sur un fond blanc ou jaune pâle rappellent l'art byzantin, mais quelques-uns représentant des figures humaines et des motifs hybrides sont caractéristiques du style arménien. Certaines poteries portent même des inscriptions arméniennes. L'industrie de la céramique continuera d'être florissante jusqu'au XIII^e siècle, particulièrement à Ani.⁵

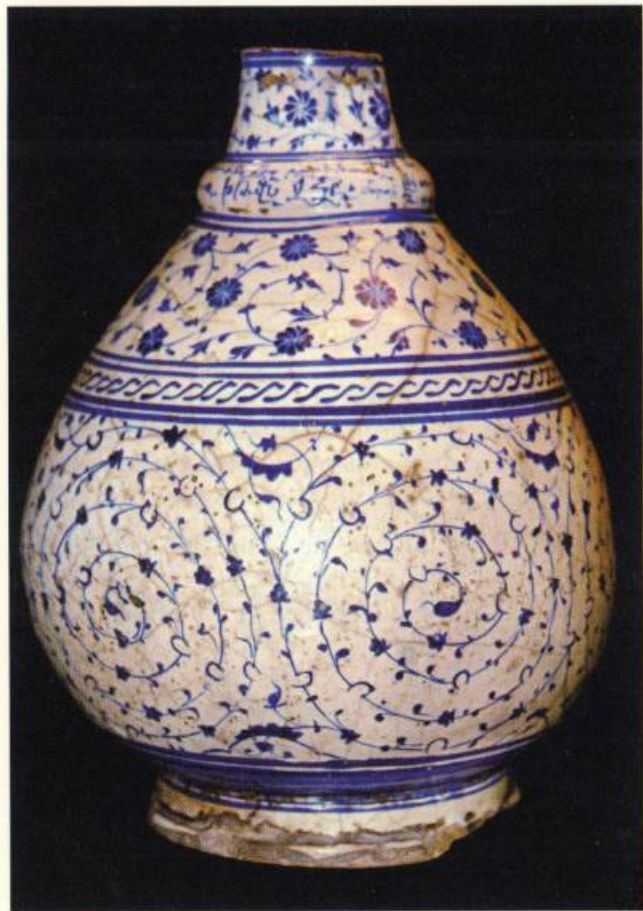
Les céramiques de Kütahya

Du XVI^e au XVIII^e siècle, Kütahya fut le centre majeur de l'art de la céramique bien qu'il y ait eu, au XVII^e siècle, un grand nombre de plats, coupes et carreaux portant des monogrammes et inscriptions arméniennes en provenance de la Nouvelle-Djoufha, faubourg d'Ispahan⁶. La population arménienne de Kütahya augmenta rapidement : une seconde église fut construite en 1490

et une troisième en 1512⁷. Des fouilles turques récentes révélèrent que la ville avait été un centre de production de céramiques avant l'apparition du christianisme. Elles permirent de découvrir notamment de nombreux récipients en argile rouge des XIV^e et XV^e siècles parfois décorés en bleu et blanc dans le style des premières poteries d'Iznik⁸. On ne sait pas si les Arméniens étaient déjà à l'origine de la totalité de cette production, même si des colophons de manuscrits du XV^e siècle font référence à des potiers arméniens⁹.

Mise à part celle de Kütahya, une autre manufacture de céramiques, beaucoup plus renommée, existait dans l'Empire ottoman, celle d'Iznik (ancienne Nicée). Toutes deux utilisaient la même sorte de pâte siliceuse à décor polychrome, à la glaçure admirablement transparente¹⁰, essayant d'imiter la porcelaine chinoise importée à grand prix. En effet, ces deux centres semblent avoir démarré au XV^e ou au début du XVI^e siècle avec des objets décorés en bleu et blanc comme en Chine. Notons, cependant, que ces céramiques ne sont ni des porcelaines ni des faïences.

La seconde moitié du XVI^e siècle fut l'heure de gloire des carreaux et poteries d'Iznik, grâce au mécénat des sultans ottomans, mais la production s'effondra à la fin du XVII^e siècle, alors que Kütahya devenait le centre majeur, non seulement pour les coupes, tasses, soucoupes, bouteilles, pots, mais également pour les carreaux. Dans le premier quart du XVIII^e siècle, la production de cette ville explosa littéralement. Ainsi, 9 500 carreaux furent fabriqués en 1709 pour le palais stambouliote de Fatma, fille du sultan Ahmet III¹¹, et en 1718-1719 plus de 10 000 carreaux furent créés pour orner le Saint-Sépulcre et la cathédrale arménienne de Saint-Jacques à Jérusalem. C'est à cette époque que les potiers arméniens commencèrent à utiliser un jaune vif déjà en usage en Iran et en Italie. Ils représentèrent des personnages pittoresques



Bouteille et inscription sur la base, Kütahya, 1529.

- 36



des classes moyennes et populaires, aux costumes colorés. Toutefois, des cent potiers arméniens de la fin du XVIII^e siècle, mentionnés dans un document officiel ottoman, il n'en restait que deux en 1914¹², sans aucun doute à cause des importations européennes.

Face à l'abondance de divers objets couverts d'inscriptions arméniennes, postérieurs à 1716, les chercheurs conclurent que la production des céramiques de Kütahya était un phénomène propre au XVIII^e siècle (quoique leur origine puisse dater du XVII^e siècle) qui avait pris son essor après le déclin d'Iznik. La céramique de Kütahya était considérée – et l'est encore par certains – comme étant produite pour la classe moyenne, en particulier pour les minorités arméniennes et grecques de l'Empire ottoman.

Les plus anciennes céramiques anatoliennes datées furent fabriquées à Kütahya par des Arméniens. Il s'agit ainsi d'un petit pichet liturgique à décor bleu et blanc, utilisé par le prêtre pour se laver les mains. Il porte sur sa base une inscription arménienne mentionnant le nom du commanditaire : « Ce pichet est en souvenir d'Abraham de Kütahya, serviteur de Dieu. En cette année 959 (de l'ère arménienne = 1510 ap. J.-C.), le 11 mars¹³. » Ce pichet fut la propriété de Duncane Godman et fut publié dès 1900¹⁴. Mais des « experts » l'attribuèrent à la production d'Iznik fabriquée à l'intention d'Abraham de Kütahya. Parmi ceux qui combattirent énergiquement en faveur d'une provenance de Kütahya, il faut mentionner Arménag Sakisian¹⁵, mais ce fut le travail approfondi de Carswell qui établit scientifiquement la vérité.

Une bouteille, également de la collection Godman, vint clore ce débat. Elle comporte deux inscriptions sommaires. La première située sur l'anneau, juste au-dessus de la panse du récipient : « L'évêque Ter Martiros [m']envoya cette missive ici à Kütahya : "Puisse la Sainte Mère de Dieu intercéder pour vous.

Envoyez une bouteille ici (Ankara)”. Puisse Ter Martiros la recevoir dans la paix. Dans l’année 978 (1529 ap. J.-C.) le 18 mars, cette bouteille porte (cette) inscription ». La deuxième se trouve sur la base : « Ter Martiros envoya ce mot d’Ankara : “Puisse cette bouteille [être] un objet de Kütahya pour le monastère de la Sainte Mère de Dieu”¹⁶. ». Cette inscription prouve que les potiers arméniens étaient actifs à Kütahya dès le début du XVI^e siècle¹⁷. De nombreuses sources aussi diverses que des colophons de manuscrits arméniens ou des Archives ottomanes confirmèrent ce fait.

Référence textuelle aux Arméniens dans l’industrie céramique de Kütahya

Deux colophons de manuscrits arméniens du XV^e siècle font une référence spécifique aux artisans arméniens : le premier de 1444-1445 mentionne le potier Murad et le second de 1489-1490 cite le diacre Abraham, fils d’un potier (*ch’inidji* du turc *çini*, poterie ou tuile)¹⁸. Dans la mesure où vingt années seulement séparent cette référence de l’inscription du pichet de la collection Godman, mentionnant Abraham, nous pouvons supposer que nous avons à faire à la même personne. Au cours du XV^e siècle, au moins trois monuments islamiques de Kütahya étaient ornés de céramiques probablement de la manufacture locale : les tombes de Yakub II (1428-29) et d’Ishak Fakih (1433) ainsi que le mihrab de la mosquée de Hisar Bey (1487-1489)¹⁹.

Quant au XVI^e siècle, on sait, d’après une référence des archives appartenant à une fondation pieuse, que Mevlana Sinan Halife construisit en 1537 un four pour cuire des bols de Kütahya²⁰. Il semble que Kütahya ait également fourni des carreaux pour l’importante mosquée de Süleymaniye érigée sous la supervision de Rustem Pacha entre 1550 et 1557 et que le même Rustem y établit une fabrique de carreaux en 1561 afin de décorer sa propre mosquée

à Constantinople²¹. Un firman de 1579 fait état des fabricants de carreaux de Kütahya²². Finalement, un *registre* de 1600 mentionne les commerces de la ville, comprenant des manufactures de carreaux, ainsi que dix-sept types de poteries et leurs prix²³.

Un *firman* de 1608 fait état de la demande de la capitale à l’adresse des fabricants de tasses de Kütahya afin qu’ils fournissent du borax aux artisans de carreaux d’Iznik qui réalisaient une commande impériale²⁴. Il y a plusieurs références à Kütahya et à ses potiers dans les nombreux récits du voyageur turc, Evliya Çelebi. Alors que ce dernier observe une journée de procession à Constantinople en 1633²⁵, il en profite pour formuler des commentaires sur la fabrication de la céramique à Iznik et Kütahya et sur leurs productions. Lors d’une autre de ses visites en 1669-1670, il écrit que sur les trente-quatre quartiers de la ville, trois sont arméniens et deux grecs. Il identifie de manière intéressante un des quartiers des « infidèles » comme étant celui des fabricants de porcelaine (*çinidji*)²⁶. Un firman de 1640 fait également allusion aux artisans de Kütahya et d’Iznik, ainsi qu’aux plats (*tabak*), bols ou bassines (*kase*), soucoupes (*sukure*), verres (*kavnos*) et tasses de différentes dimensions²⁷.

Divers textes soulignent, non seulement le dynamisme de la production des céramiques de Kütahya mais également la place centrale qu’y ont les Arméniens. Deux voyageurs français de la première moitié du XVIII^e fournissent des informations détaillées sur les produits de Kütahya. Le marchand Paul Lucas décrit ainsi la poterie de cette ville qu’il expédie en France en 1715 : « une douzaine de tasses de café avec leurs soucoupes, une tasse, deux bouteilles pour mettre de l’eau de rose, deux salières, le tout de porcelaine de Cütajé²⁸ ». Le Consul de France à Smyrne, Charles de Peyssonnel donne

d'autres précisions sur le commerce en Crimée de 1753 à 1755 alors qu'il était envoyé en mission auprès du Khan tartare : « Le débit de la porcelaine est bien modique en Crimée, et se borne, année commune, à huit ou dix paniers de tasses à café, de vases pour le sorbet, et d'autres plus grands pour divers usages ; mais il vient environ deux cents paniers de faïence de Cutahié de toute espèce, comme pots, vases de toutes grandeurs, tasses à sorbet et à café. Tout cela se vend bien en détail, on y trouve au moins cent pour cent de profit ...²⁹ ».

Rappelons que deux accords judiciaires méritent d'être mentionnés. Ils furent établis à Kütahya en 1764 et 1766 entre les juges ottomans Serif Abdullah (1764) et Ahmed Efendi (1766) et les potiers de la ville. Ils furent récemment publiés par Garo Kürkman et attestent que l'industrie céramique de Kütahya était contrôlée par les Arméniens au XVIII^e siècle. Chacun des documents, publié en fac-similé avec une traduction, inclut les noms de chaque potier ainsi que ceux de leurs pères respectifs. Dans le premier accord, il y avait trente-quatre maîtres et soixante-neuf apprentis et en 1766, trente-sept maîtres, mais seulement vingt apprentis, ce qui amena Kürkman à conclure qu'il y avait un déclin de la production. Mais le plus frappant est que *tous les noms signalés dans les deux listes sont arméniens*³⁰.

Du même coup, le scepticisme de rigueur sur l'origine arménienne des artisans de céramiques de Kütahya avant le XVIII^e siècle disparut presque totalement. Nous le devons à la fois à l'examen des archives et à l'énorme travail de recherche entrepris par John Carswell il y a environ quarante ans afin d'apporter une analyse solide sur le plan artistique et scientifique des céramiques de Kütahya. Il s'agit de l'étude, en deux volumes des 10 000 carreaux de Kütahya manufacturés en 1718-1719 et recouvrant presque entièrement les

Plat : Saint Jean-Baptiste
et le monogramme
d'Abraham sur la base,
Kütahya, 1719. - 37

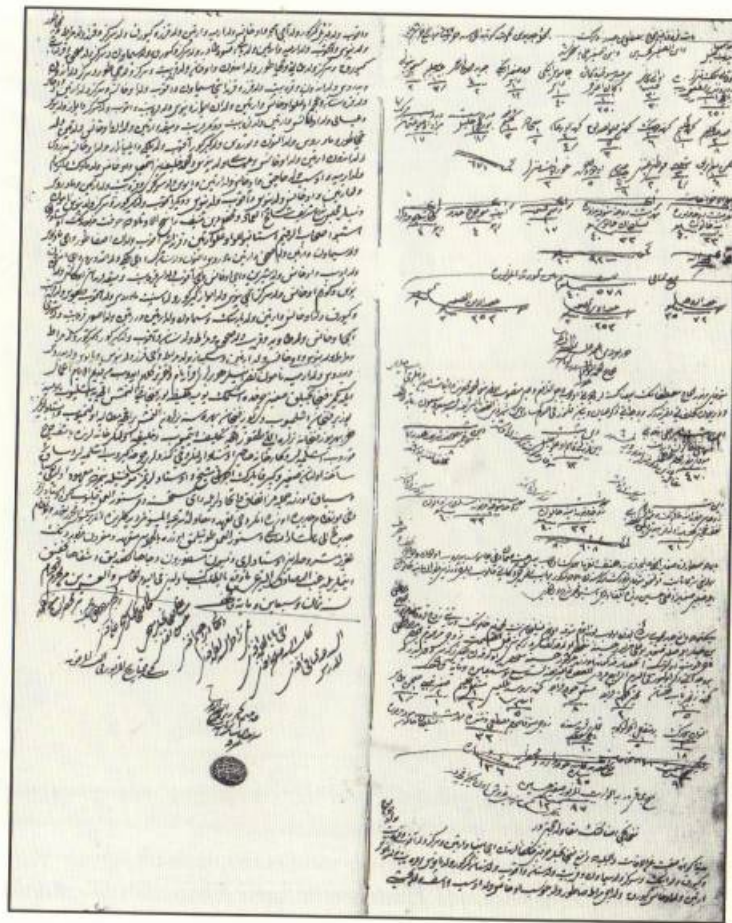


murs de la cathédrale de Saint-Jacques du Patriarcat arménien de Jérusalem et des autres édifices du monastère, ainsi que de divers objets réalisés par les potiers arméniens. C'est un outil de recherche fondamental analysant chaque aspect de l'histoire de la production de céramique de Kütahya, mais également d'Iznik. Cette étude permet également de déchiffrer et de présenter, grâce à l'aide de Charles Dowsett³¹, toutes les inscriptions arméniennes, de reconstruire la série de ces carreaux, de conduire une analyse spectrographique de leur composition³², mais également de toutes les autres pièces, telles que celles de la collection Godman et celles d'Iznik, afin d'identifier les marques des potiers, d'établir avec minutie la mise en place des milliers de carreaux et de préciser le grand nombre de modèles. Cette étude souligne l'importance de Kütahya et de ses potiers arméniens, pas uniquement au cours des XVIII^e et XIX^e siècles, mais montre aussi avec clarté que les XVI^e et XVII^e siècles constituèrent des grands moments pour la production de marchandises dans cette ville. Ce travail présente la synthèse de toute la recherche consacrée aux céramiques produites dans l'Empire ottoman, ainsi que les sources historiques en arménien³³ et en turc³⁴ éclairant directement l'histoire des potiers de cette ville de l'ouest anatolien³⁵.

Les carreaux de Kütahya dans la cathédrale arménienne de Saint-Jacques à Jérusalem

Les fours de Kütahya sont, bien entendu, surtout célèbres pour les carreaux et plusieurs objets liturgiques réalisés entre 1716 et 1721. Au moins quarante-cinq de ces derniers, qui arrivèrent à Jérusalem en 1719, furent spécialement commandés par Abraham vardapet aux Arméniens de Kütahya pour la rénovation et la décoration de l'Église du Saint-Sépulcre, mais en raison d'un conflit entre les différentes autorités religieuses – grecques, latines

Accord judiciaire de 1764 citant les noms des potiers arméniens. - 38





Carreau de revêtement, saint Basile de Césarée, saint Grégoire l'Illuminateur, saint Jean Chrysostome, et en bas le roi Tiridate et sa sœur Khosrovidukht, Kütahya, 1718-1719. - 39

et arméniennes – en charge de la garde du lieu saint, le travail ne fut jamais accompli. Ces carreaux furent donc utilisés, entre 1727 et 1737 par Yéghiché *vardapet*, pour la restauration et la décoration de la cathédrale de Saint-Jacques et de ses diverses chapelles et bâtiments monastiques³⁶. Ils furent placés, sans ordre précis, à travers toute la cathédrale et ses bâtiment adjacents. Carswell et Dowsett réorganisèrent les carreaux en trois catégories en les classant dans l'ordre initial grâce aux inscriptions qui courent sur les registres supérieur et inférieur des séries A et B : respectivement huit pour les scènes de l'Ancien Testament et vingt-sept pour celles du Nouveau Testament, alors que la série C, constituée de vingt carreaux présente un mélange d'images symboliques de l'Ancien et du Nouveau Testament avec de longues inscriptions au bas³⁷. Trois autres carreaux de ces séries sont connus : deux d'entre eux furent acquis au XIX^e siècle par le Musée national de Céramique de Sèvres et un autre se trouve dans une collection privée en France³⁸.

La production de Kütahya

Une des formes les plus populaires de la céramique de Kütahya est constituée par des ornements ovoïdes suspendus par des chaînes à des lampes à huile dans des églises et des mosquées. Quelques-uns portent des inscriptions indiquant qu'ils étaient utilisés comme des ex-voto par les pèlerins arméniens venant à Jérusalem, où la grande majorité de ces ornements se trouvent. Ils ont même pu représenter plus que de simples ornements : certains auteurs les considèrent ainsi comme des pièges à souris. Attirées par la graisse animale utilisée dans les lampes, les souris glisseraient de la surface lisse de l'œuf pour tomber par terre lors de leur descente le long des chaînes. Les œufs de Kütahya sont décorés de diverses manières, mais le type le plus commun

représente un séraphin, ange gardien à six ailes de l'Ancien Testament que l'on retrouve souvent dans l'art arménien. D'autres formes populaires de ces céramiques sont les demi-tasses sans poignées, les soucoupes, les assiettes, les flacons pour l'eau de rose, les presse-citrons, et même les calices, les encensoirs... Les inscriptions arméniennes sont nombreuses sur les poteries de Kütahya³⁹.

La plupart des grands musées possèdent des collections de céramique de Kütahya : le Louvre, le Musée des arts décoratifs, le Musée national de la Céramique de Sèvres, le British Museum, le Victoria and Albert Museum, l'Ashmolean Museum d'Oxford, les Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles, le Metropolitan Museum de New York, le Musée d'Art de Cincinnati, la Bibliothèque arménienne et le Musée américain (ALMA) de Watertown (essentiellement anciennes collections de Paul et Victoria Bedoukian et de Haroutioun et Tina Hazarian), le Musée Benaki d'Athènes, le Musée de la Congrégation des Mekhitaristes de Venise et Vienne, le Musée hébraïque de Jérusalem, ainsi que divers musées en Turquie, spécialement les Musées archéologiques d'Istanbul et de Kütahya. La plupart des anciennes collections furent soit vendues aux enchères, soit déposées dans des institutions publiques et privées, ou encore dispersées. Ainsi celle de H. Kurdian fut donnée aux Mekhitaristes de Venise, celle de H. et T. Hazarian donnée en partie à ALMA et en partie vendue aux enchères, celle de P. et V. Bedoukian remise à ALMA, celle de Dikran Khan Kelekian vendue à un marchand parisien puis mise aux enchères en 1970, celle de J. Matossian dispersée, celle de Godman remise au British Museum, celle de M. Savadjian vendue à Paris en 1927, et celle de J.R.A. Brocklebank remise à l'Ashmolean Museum.

La poterie moderne de Kütahya

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, les céramiques de Kütahya se distinguent par leur grande beauté : récipients aux jaunes, verts et rouges éclatants, finesse des carreaux à décor bleu et blanc, élégance et haute qualité de certains bols, tasses et soucoupes à l'argile blanche très fine semblable à la porcelaine chinoise à laquelle les étrangers se réfèrent souvent pour définir ces objets de Kütahya. Toutefois, durant la majeure partie du XIX^e siècle, l'industrie de la poterie tomba en hibernation. Carswell remarque : « Il n'y a pas de poterie vernissée de Kütahya qui puisse être attribuée avec certitude à cette période⁴⁰ ». Un registre officiel des impôts de Kütahya daté de 1844 fait état de cent personnes soumises à l'impôt, dont seulement trois potiers et trois apprentis en poterie ainsi que trois fabricants de pipes, tous aux noms arméniens. L'industrie était clairement en déclin⁴¹. En 1795, la ville comptait cent fours alors qu'en 1880 on n'en dénombrait que deux d'après un rapport soumis par Mehmet Ziya en 1890⁴². La renaissance qui eut lieu dans la dernière décennie résulte en fait de trois ateliers : ceux des frères Artin et Hadji Garabed Minassian, de Mehmed Emin Efendi lequel travaillait parfois avec les frères Minassian, et de David Ohanessian qui fut par le passé le secrétaire du principal établissement de Garabed Minassian et finalement ouvrit sa propre manufacture en 1904⁴³. Leurs efforts donnèrent une nouvelle impulsion à la production de céramiques de Kütahya, avec la fabrication de récipients s'inspirant d'anciens motifs d'Iznik, plutôt que de ceux du début du XVIII^e siècle de Kütahya. Des carreaux et des récipients furent à nouveau vendus sur les marchés locaux et internationaux, et les artisans exposèrent leur travail lors de la foire de Bursa ainsi qu'en dehors de l'Empire ottoman.

Au cours du génocide, les Arméniens de Kütahya furent épargnés grâce au gouverneur de la ville, Ali Faik Bey, qui refusa d'appliquer les ordres du gouvernement central⁴⁴. Cependant, la plupart des Arméniens quittèrent la ville et ceux qui restèrent furent expulsés par les Kémalistes en 1922⁴⁵. Néanmoins, dès 1919, l'industrie de la poterie de Kütahya fut relancée à Jérusalem. Parmi les maîtres potiers du tournant du siècle, il ne restait que David Ohanessian qui commença une nouvelle vie d'exil à Alep. Il fut appelé en 1918 à Jérusalem par Sir Mark Sykes qui, juste avant le déclenchement de la guerre, assistait Sir Ronald Storrs, gouverneur de la Ville Sainte sous mandat britannique. Ce dernier avait établi la Société Pro-Jérusalem, visant, entre autres, à restaurer les monuments importants de la ville. Ohanessian fut chargé de réaliser les carreaux pour la rénovation du Dome du Rocher ; à cet effet, il fit venir dix artisans arméniens, sous la direction des maîtres potiers Nishan Balian et Megerditch Karakashian, afin d'essayer de remettre en fonctionnement les anciens fours datant du XVI^e siècle, pour recouvrir de carreaux la partie extérieure du Dome. L'entreprise fut un échec et le projet fut abandonné⁴⁶. Mais encouragé par Storrs, Ohanessian ouvrit un atelier de poterie « Dome of the Rock Tiles » dans la Vieille Ville, qui resta en activité jusqu'à la guerre de 1948, date à laquelle il partit pour Beyrouth. Après 1922, Balian et Karakashian ouvrirent leur propre établissement « Jerusalem Pottery ». En 1960, après le décès de leur père, Stepan et Berge Karakashian transférèrent leurs locaux à la Via Dolorosa dans la Vieille Ville, dirigés aujourd'hui par Hagop Karakashian⁴⁷. Les carreaux et spécialement les récipients aux motifs innovateurs correspondaient aux goûts d'une nouvelle clientèle. L'épouse de Setrak Balian, Marie, une artiste d'origine française, peignit de grands carreaux et des plats aux motifs inspirés des mosaïques arabes, arméniennes et juives trouvées à l'intérieur et à l'extérieur de la ville. Après le décès de Setrak,

le travail des Balian se poursuivit sous la direction de leur fils Nishan. Dans les années 70, deux artisans, Harout Haleblian et Haig Lapedjian, ouvrirent leur propre atelier, mais après une décennie, Lapedjian partit pour l'Australie et Haleblian pour la Californie. Dans les années 80, Hagop Antreassian et Garo Sandrouni ouvrirent de nouveaux établissements et dix ans plus tard Vicken Lapedjian, frère de Haig, fonda son atelier⁴⁸. On trouve donc aujourd'hui cinq manufactures arméniennes à Jérusalem.



Carreaux de revêtement, Adam et Ève à gauche et David en prière à droite, Kütahya, 1718-1719. Jérusalem, Patriarcat arménien. - 40



Carreau, Kütahya, 1737. - 41

On peut voir partout dans la Ville Sainte les traces des céramiques arméniennes réalisées par les héritiers de la tradition de la poterie de Kütahya, Elles sont appréciées aussi bien par les touristes que par les habitants de Jérusalem. Il est difficile de dire combien de temps cette tradition artisanale pourra encore se perpétuer. Les méthodes de production se sont modernisées grâce à des machines importées d'Occident et une certaine uniformité en a résulté, mais la qualité de la peinture et du vernis est toujours remarquable. Bien qu'Ohanessian eût importé au début de son aventure à Jérusalem, et ce durant plusieurs décennies, la célèbre argile blanche de haute qualité, prélevée et préparée tout près de la ville de Kütahya, ainsi que le borax de la ville voisine de Shabin Karahisar utilisé pour la fusion, tout cela fut finalement remplacé par un matériau local rougeâtre et pauvre.

À l'avenir, la recherche sur la céramique ancienne de Kütahya devrait probablement se concentrer sur les trois domaines suivants : 1) une spectroscopie plus approfondie de la composition des anciens carreaux et récipients, en particulier de ceux datant des XVII^e et XVIII^e siècles, afin de distinguer les objets produits à Kütahya de ceux d'Iznik et des autres localités ; 2) poursuivre la recherche concernant l'origine des motifs complexes des poteries de Kütahya pour la même période⁴⁹ ; 3) étudier l'origine de l'iconographie employée par les artistes responsables de la décoration des carreaux muraux de la Cathédrale de Saint-Jacques, dont l'étude n'est pas achevée.



Œuf de suspension, Kütahya, XVIII^e siècle. - 42

Demeure entière la question plus large de la terminologie employée pour qualifier ces productions artisanales. Bien que ces merveilleuses céramiques soient reconnues par les spécialistes et les collectionneurs comme les œuvres d'artisans arméniens, nous les trouvons toujours sous l'appellation de céramique ottomane ou turque dans la plupart des collections de musée. Elles furent, à l'évidence, produites dans l'Empire ottoman par des citoyens ottomans. La question de l'identité nationale des objets d'art est très complexe. Les toiles du Greco sont considérées comme espagnoles et celles de Gorky ou de Kooning américaines. Ce problème est d'un certain point de vue rhétorique et ne pourra être résolu.⁵⁰

Dickran KOUYMJIAN,
Haig & Isabel Berberian professeur d'Études arméniennes, émérite,
Université d'État de Californie, Fresno

Les bijoutiers arméniens

Les bijoutiers arméniens ont commercé durant des siècles dans tout l'Empire. Constantinople, Van et Garin (Erzeroum) constituaient d'importants centres de joaillerie. Evlia Chelebi écrit que les bijoutiers arméniens de Garin sont alors considérés comme les plus habiles maîtres de cet art au monde¹.

À partir du XVIII^e et du XIX^e siècle, les Arméniens dominent la classe des bijoutiers à Constantinople. Dans un édit publié en 1806 par le sultan Selim III, sur les dix-sept meilleurs bijoutiers recensés un seul est grec, tous les autres sont arméniens². La qualité du travail produit par les bijoutiers et les orfèvres arméniens surpassait celle de leurs homologues européens. Les orfèvres arméniens se révélèrent aussi des artisans accomplis, lorsqu'ils se mirent à travailler les pierres précieuses, en particulier les diamants. Les Arméniens furent les pionniers de cet artisanat dans l'Empire. Les polisseurs, tailleurs et sertisseurs arméniens de diamants tenaient la dragée haute à leurs homologues de Hollande, Belgique et France³.

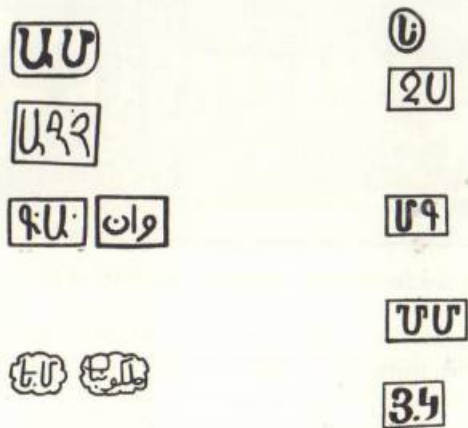
Ces orfèvres se sont progressivement répandus de par le monde de l'Éthiopie à l'Inde et la Russie en passant par tous les pays du Proche et du Moyen Orient. Ils ont dominé cet art dans nombre de ces pays durant des générations. Pour ne citer qu'un exemple, il suffit de mentionner Jean Vendome considéré dès 1968 comme « l'astre principal de l'art du travail moderne de l'or⁴. » Ses œuvres sont connues de par le monde, estimées par les puissants de la terre et vendues dans les plus prestigieuses des salles de ventes. Mais peu de gens savent qu'il est né à Lyon sous le nom de Hovan Tukhdarian de deux rescapés du Génocide Arménien de 1915.

Les Arméniens figuraient aussi parmi les meilleurs dans le domaine de la fabrication de montres. Citons le célèbre Kevork Tchouhadjian, père du célèbre

compositeur Dikran Tchouhadjian et qui exerça les fonctions d'horloger impérial auprès du sultan Abdul-Mejid durant les années 1860, tandis que son fils fondera le premier Opéra dans l'Empire ottoman⁵.

Cette question vient d'être étudiée avec minutie dans le très bel ouvrage d'Osep Tokat simplement intitulé Les maîtres orfèvres arméniens. Dans ce livre, l'auteur s'efforce de reconstituer les foyers de l'art arménien du travail des bijoux, les dynasties d'orfèvres et leur réalisation dans l'Empire ottoman et au-delà.

A. S.



Poinçons des bijoutiers arméniens.

Ces quelques exemples de poinçons d'artisans arméniens ont été relevés sur des objets en argent du XIX^e siècle. Ils servaient à signer des œuvres d'art qui s'exportaient partout dans l'Empire et même au-delà. - 43



2^e Vue des Boulevards prise du premier Café, près le Bazar de la Ville de Paris, par M. de la Tour, 1788.

Vue des boulevards depuis le premier café.

Il s'agit bien sûr du café fondé par l'Arménien Pascal qui est ici mentionné, et clairement identifié comme le plus ancien ayant ouvert dans la capitale du royaume de France. - 44

Chapitre 6 :

Le café est-il turc ou arménien ?

Il n'était pas possible de taire, dans ces pages consacrées à l'apport des Arméniens à l'Empire ottoman, une question aussi importante que polémique : l'origine et la consommation du café. Oriental, arménien ou turc le café a joué un tel rôle dans l'histoire moderne de la France, qu'il devait être abordé.

Origines du café

Une première précision s'impose, n'en déplaise à certains, le café n'a pas été inventé par les Arméniens, ni les Turcs du reste. C'est d'Éthiopie que la plante est originaire. Dans ce vieil empire, devenu chrétien quelques années après l'Arménie (295), vers 350, la consommation du café est un véritable rituel sacré. On n'y consommait pas de café sans raison, et jamais sans entourer sa préparation d'un luxe de prières et de gestes sacrés. Grâce au marc de café, des séances de divination suivaient également sa dégustation.

Des découvertes archéologiques suggèrent que le café aurait été « domestiqué » au Moyen Âge, en tout cas avant le XV^e siècle. Du foyer du christianisme africain, la graine et son nom sont passés en arabe où « qahwa », qui désignait cette boisson provenant de la province de Kaffa (en Éthiopie), se transforma en « qahvè » dans l'Empire ottoman puis « caffè » en Italie. Ce qui explique que l'argot parisien connaisse cette boisson sous le nom de « kawa ».

Turc ou Arménien ?

Le café se répandit entre la fin du XV^e et le XVI^e siècle dans tout l'ancien monde. Cette boisson ne pénétra à Constantinople que sous le règne de Soliman II le Magnifique (1522-1566), et fut rapidement interdite. Puis par deux fois encore l'usage et la consommation du café furent proscrits au même titre que le vin est prohibé par les religieux. Ce n'est pas là l'attitude d'un peuple qui cherche à répandre l'usage et la consommation de cette boisson¹. Or cette époque était celle de l'apogée de l'Empire espagnol. En castillan, l'espagnol ancien, « *turco* » est un terme générique qui peut se traduire par « levantain », et comme ce dernier terme embrasse aussi bien les Grecs, que les Arméniens et les Turcs, c'est la raison pour laquelle on parlait dans la France d'Ancien Régime de café turc. Les textes sont d'ailleurs passablement flous, comme cet extrait de la *Gazette de la Cour* qui parle de :

Liqueur arabesque

Ou bien si vous voulez turquesque.

Les deux termes sont d'une égale inexactitude. Jouant de ces approximations des savants Turcs affirment tout de go que « le café fut certainement introduit à la cour de Louis XIV et auprès de Madame de Sévigné par l'ambassadeur de Turquie² » et par là-même en France. Heureusement des textes d'époque nous permettent de savoir avec précision qui des Turcs ou des Arméniens ont introduit le café dans l'hexagone.

Introduction du café, en Europe, par les Arméniens

Les marchands arméniens de Nor-Joulfa qui constituaient le plus important réseau commercial de cette époque ont introduit le café et sa consommation à la même époque en Angleterre, en France et dans le Saint Empire Romain Germanique (Vienne). Pourtant, la plus ancienne attestation de consommation de café, en Europe, est le fait d'un commerçant marseillais accompagnant Monsieur de la Haye qui ramena du café de son voyage de Constantinople, en 1644³. Il en consumma quelque temps, mais cette habitude ne s'acclimata, ni ne perdura⁴.

L'Arménien Pascal fut le fondateur du premier café parisien, puis s'établit à Londres où il fit de même. Pareillement le 17 janvier 1685, Johannes Diodato fut le premier à Vienne à recevoir le privilège de pouvoir vendre des boissons orientales, dont le précieux café que le poète Goethe surnommera « l'Apollon noir ».

En France, c'est à Marseille, « porte de l'Orient », que les Arméniens commencèrent à acclimater la consommation du café dès le milieu du XVII^e siècle. Vers 1665, l'Arménien Pascal ouvrit le premier café. Encore en 1712, l'Arménien Johannes possédait un des cafés les plus en vue de la capitale phocéenne⁵.

Puis c'est dans la capitale du royaume que l'usage fut introduit. Les Parisiens, avant la cour, adoptèrent le noir breuvage. Un Arménien, Pascal fonda, en 1672, le premier café parisien, près du Pont-Neuf. Dans son sillage, un autre Arménien originaire d'Ispahan, du nom de Grégoire, ouvrit un café rue Mazarine, près de la rue Guénégaud, à côté du théâtre de la Comédie-Française. En 1680, Grégoire suivit le théâtre lors de son déménagement rue

des Fossés Saint-Germain (qui devint rue de la Comédie, puis de l'Ancienne-Comédie). Il vint s'installer en face et y vit prospérer ses affaires, attirant la nombreuse clientèle du monde du spectacle. Quelques temps plus tard, un troisième arménien, Stéphan, ou Stépan, imita ses compatriotes. Bientôt, vers 1720, il y eut dans la seule ville de Paris quelque trois cent quatre-vingts cafés.

La naissance du café Procope

En 1686, un Sicilien de Palerme du nom de Francesco Procopio dei Coltelli, qui francisa son nom en François Procope-Couteaux, après avoir appris le métier comme garçon chez un cafetier arménien du nom de Pascal, possédant un café rue de Tournon, racheta à l'Arménien Grégoire son café de la rue des Fossés Saint-Germain. François Procope le fit somptueusement décorer, et lui donna son nom : le café Procope. Celui-ci devint rapidement l'un des cafés littéraires les plus courus. L'Italien y inventa une nouvelle manière de préparer le café, en faisant percoler de l'eau chaude dans le café retenu par un filtre.

Le café à la cour

L'ambassadeur extraordinaire de l'Empire ottoman, Soliman Muta Ferraca, introduisit le café à la cour du Roi soleil, en offrant le tonique breuvage à tous ses visiteurs⁶. L'usage y fit grand bruit et des spécialistes furent chargés par les plus grands princes de régaler les ravissantes, les comtes et les ducs de café : ils étaient bien sûr Arméniens. Ainsi, Saint-Simon relate un grand bal donné, en 1700 à Paris, par Madame de Chancelière. Le buffet où l'on servait du thé, du chocolat et bien sûr du café, trois boissons exotiques à l'époque, était tenu par un Arménien⁷.



Intérieur du café Procope aujourd'hui.

François Procope-Couteaux chercha à se distinguer de ses concurrents en donnant à son établissement un cachet bien supérieur aux autres cafés parisiens du temps. À grand renfort de moulures dorées et de boiseries précieuses, il fit de sa maison un lieu recherché par les lettrés et les élégantes. Cette atmosphère si particulière a été conservée par la direction actuelle qui s'est efforcée de rendre à cet établissement son cachet d'antan avec un réel succès. - 45

Procope et la Révolution française

Au XVIII^e siècle, le Procope devint un des foyers de la philosophie des Lumières. Voltaire comme Rousseau quoique ennemis, devinrent des habitués. La table du premier est encore visible, et c'est là que l'auteur de *Zadig*, venait en travesti, écouter les commentaires sur ses pièces de théâtre. La tradition veut également que Diderot y conçut le projet de son *Encyclopédie*, et Benjamin Franklin, la *Constitution* des États-Unis. Il ne semble pas douteux que ce lieu où était servie la « liqueur puissamment cérébrale » selon le mot de Michelet fut un des cœurs révolutionnaire, puisque les principales fractions y tenaient réunions. Gérard-Georges Lemaire qui a étudié cette question note : « Ce formidable attrait qu'exercent les cafés sur l'intelligentsia parisienne ne cesse de croître au cours du XVIII^e siècle⁸. » Durant la Révolution française, le club des Cordeliers s'y réunissait avec, à sa tête, Danton et Marat. Robespierre et les Jacobins y avaient, eux aussi, leurs habitudes.



Plaque commémorative.

Rappelant que c'est dans ce café que le bonnet phrygien fut porté pour la première fois. - 46

Le bonnet phrygien (coiffure des affranchis durant l'Antiquité) y fut porté pour la première fois. Mais surtout le mot d'ordre pour l'attaque des Tuileries, le 10 août 1792, y fut lancé et il eut pour conséquence la déchéance du roi et l'avènement de la République.

Si l'intention des premiers cafetiers arméniens de Marseille puis de Paris n'était pas de favoriser une sédition contre le roi de France et la Révolution française, la boisson noire y participa, pourtant, à sa façon.

Maxime K. YEVADIAN.

Le café de Pascal

La légende de cette gravure est la suivante : « En 1672, un Arménien appelé Pascal avait ouvert un établissement à la foire Saint Germain, où il débitait le liquide à la mode moyennant deux sous et demi la tasse ; il gagna beaucoup d'argent à ce commerce et naturellement, il se trouva vite des imitateurs. Pascal avait transféré son Café rue de Bussy ; on y jouait aux dames, et, dès 1676, les limonadiers furent érigés en communauté. »

- 47





Sourb Urbatagirk, 1512.

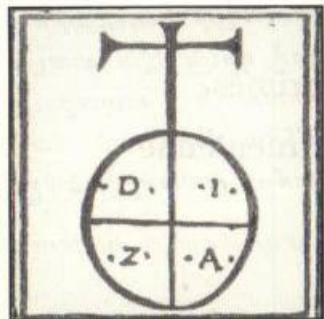
Page de titre du premier ouvrage arménien publié en 1512, à Venise. Cet ouvrage témoigne bien de la mentalité des marchands arméniens auxquels il était destiné. On y trouve en effet, un texte Sur le mauvais œil ou un Écrit sur les piqûres de serpents, en plus de textes clairement religieux. - 48

Chapitre 7 : Les livres manuscrits et imprimés, instruments de la renaissance arménienne

Interdite dans l'Empire ottoman, l'imprimerie arménienne se développa en diaspora et servit la renaissance culturelle arménienne.

Le codex manuscrit ou la sacralisation du livre

Dans les universités monastiques de l'Arménie médiévale, on enseignait aux étudiants les sept arts libéraux – suivant les étapes du *trivium* et du *quadrivium* – avec des manuels encyclopédiques constamment enrichis, d'apports hellénistiques notamment. Cet enseignement était complété par une solide formation aux « métiers du livre » : calligraphie, enluminure, reliure et même, dès le IX^e siècle, fabrication du papier. Le plus ancien manuscrit complet sur papier conservé date de 987. On conserve aujourd'hui, malgré l'histoire mouvementée du pays et les destructions, environ 35 000 manuscrits médiévaux. La collection la plus importante, environ 12 000 volumes, appartient aujourd'hui à l'Institut des manuscrits anciens, dit Matenadaran, d'Erevan, qui a hérité du fonds de la bibliothèque la plus ancienne d'Arménie, celle du Saint-Siège d'Etchmiadzin, fondée au V^e siècle. On trouve, aussi, une collection de 4 000 manuscrits arméniens de première importance au sein du Patriarcat arménien de Jérusalem, plus de 3 000 auprès des Pères de l'ordre mékhitariste de Venise, etc. Dans les grandes bibliothèques occidentales, les fonds arméniens les plus considérables sont conservés à la Bibliothèque nationale de France (348) et à la British Library (plus de 300).



Marque de la première
imprimerie arménienne,
1511-1513. - 49

Ces chiffres modestes sont la conséquence d'une sacralisation du livre en milieu arménien qui rendait presque impossible l'acquisition de manuscrits par des non-Arméniens. Une autre caractéristique des *codices* arméniens tient au fait qu'ils sont en grande majorité datés, que leur confection est localisée et leurs copistes ou miniaturistes connus, grâce aux colophons laissés à la fin des volumes par les calligraphes ou les commanditaires.

De l'imprimerie à l'édition, d'Orient en Occident

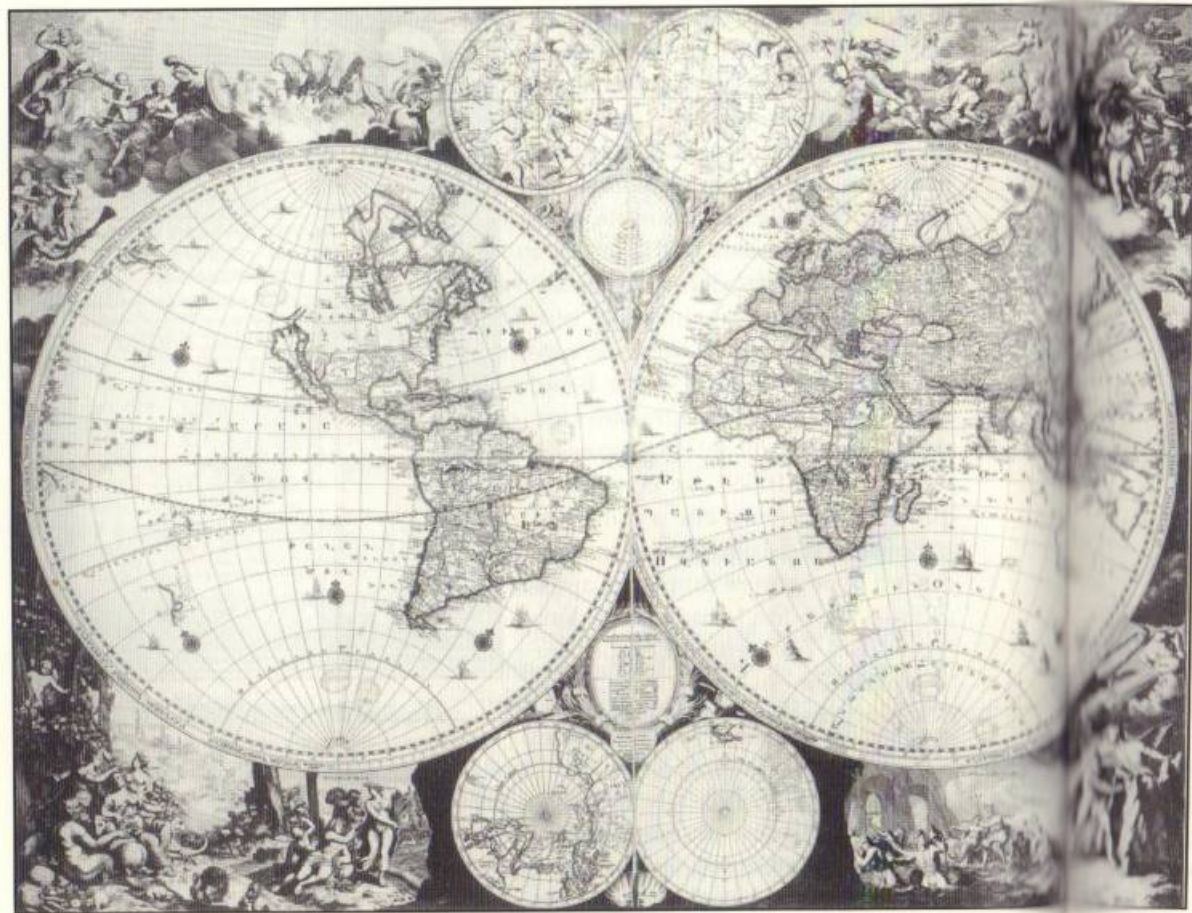
Le développement de l'édition arménienne durant les XVI^e et XVII^e siècles se trouve étroitement lié au laborieux processus de renouveau et de modernisation de la société qui prend corps à cette époque dans certains milieux ecclésiastiques du nord-est de l'Arménie. Puiser dans le passé national et le revivifier par des apports extérieurs, tels sont les éléments majeurs de la démarche des élites ecclésiastiques. Soucieuses de rénover le système éducatif, elles déploient les moyens nécessaires à la maîtrise des techniques typographiques. Cet outil de reproduction et de diffusion du livre leur apparaît, en effet, dès le XVI^e siècle, essentiel pour mener à bien leur dessein. D'autant que les *scriptoria* qui renaissent alors ne peuvent suffire à satisfaire les besoins.

Naissance de l'imprimé arménien en Occident

L'usage de l'imprimerie fut interdit dans l'Empire ottoman et sa pratique passible de la peine de mort. Cette situation ralentit considérablement la pénétration de cette technique dans cette partie du monde. Durant près de deux siècles, de 1511 à 1695, les imprimeurs arméniens furent contraints d'installer leurs ateliers typographiques en Europe. L'établissement éphémère d'une imprimerie à Constantinople, en 1567-1569, et du premier atelier de Perse, à Nor Djoulfa, faubourg d'Ispahan (en activité de 1636 à 1647), constituent l'exception confirmant la règle. Il est alors manifeste que les conditions ne sont pas encore réunies pour l'établissement d'ateliers durables en Orient.

À *contrario*, les colonies arméniennes d'Europe fournissent le cadre idéal pour l'établissement de typographies. Les imprimeurs-éditeurs y trouvent des négociants arméniens disposés à les aider financièrement et à mettre à leur disposition des circuits de diffusion rodés leur permettant d'expédier facilement leur production imprimée vers les échelles du Levant, à Smyrne principalement, où des colporteurs prennent le relais pour diffuser le livre à travers toute l'Arménie.

Ainsi voit-on fleurir des typographies à Venise où est publié, en 1511, le premier livre imprimé arménien, à Lvov (1616), Livourne (1644), Amsterdam (1658), Marseille (1672). Dans un premier temps, l'objectif est de publier à grands tirages – d'après les colophons le plus souvent de 3 000 à 8 000 exemplaires – des livres de première nécessité, notamment des psautiers, Bibles, bréviaires, missels, synaxaires (calendrier des fêtes des saints contenant leur vie), calendriers religieux et autres livres d'église, soit 72 % de la production des XVI^e et XVII^e siècles. Le reste consiste en des éditions d'historiographes médiévales, qui contribuent à une réappropriation du passé national, ainsi



Mékhitaristes de Venise installent une typographie majeure dans leur monastère de l'île de Saint-Lazare.

L'effort arménien dans le domaine de l'imprimerie est considérable et, il est à noter, que les autres communautés non-musulmanes de l'Empire (juives et grecques) durent, elles aussi, faire imprimer durant des siècles leurs ouvrages en Occident. Par ailleurs, le premier imprimé turc en caractère arabe date du XIX^e siècle et cette technique ne fut admise qu'au milieu de ce siècle. On voit, ainsi, quelle avance avaient les minorités et notamment les Arméniens dans ce domaine sur leurs maîtres¹.

Raymond H. KÉVORKIAN,
 Historien, Chercheur à l'Institut Français de Géopolitique,
 Université Paris 8 Saint-Denis

Premier planisphère arménien, Amsterdam, 1699.

Ce premier planisphère arménien était surtout destiné aux commerçants arméniens sans cesse en voyage d'un point à l'autre du monde mais aussi aux étudiants de l'école arméno-latine que la famille des Vanandetsi envisageait de créer en Arménie. - 52



*Couverture de
Don Quichotte.*

*Couverture de la traduction
turque de Don Quichotte
effectuée par Hovannès
Deroyents Tchamourdjian
qui la publia dans son
imprimerie de
Constantinople.
Ce traducteur est un homme
d'une grande culture, il
maîtrisait treize langues, et
zélé défenseur des valeurs de
l'Église arménienne contre les
tenants des idées socialistes
ou révolutionnaires
qu'il qualifie de
« donquichoterie ».
Sa traduction a donc un
but clairement didactique et
moral afin que ses lecteurs
soient prévenus contre les
idéaux qui se révèlent être des
moulins à vent. - 53*

Chapitre 8 :

La littérature turque en lettres arméniennes

La littérature turque en lettres arméniennes sous forme manuscrite et imprimée constitue un aspect non négligeable des cultures et histoires arménienne et turque.

Les Arméniens de l'Empire ottoman ont été soumis durant des siècles à la conversion forcée à l'Islam et au danger de l'aliénation. Cette turquisation a été couronnée d'un succès partiel, puisque une partie du peuple arménien a progressivement perdu l'usage de sa langue. Durant ses siècles d'existence, la littérature turque en lettres arméniennes a servi de solution au problème consistant à rejoindre cette partie de la nation arménienne ayant perdu sa langue maternelle, liturgique et culturelle.

Un outil pour lutter contre l'assimilation

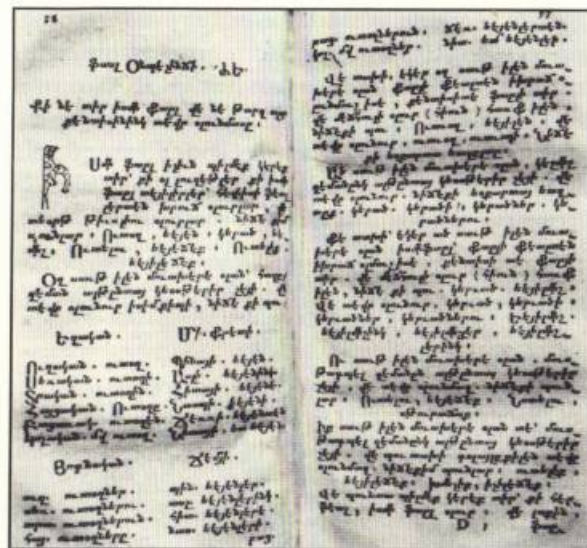
La langue turque en lettres arméniennes a été créée par les Arméniens comme moyen de communication à l'attention de ceux qui parlaient mal, ou pas du tout, l'arménien. L'origine et le développement de la littérature turque en lettres arméniennes ont connu un processus en parallèle à la littérature arménienne même, et a fait partie intégrante de cette dernière, avec ses moyens d'expression propres. Cette situation fut similaire pour d'autres sujets de l'Empire ottoman, comme les Grecs. Le turc en lettres grecques n'a pas cependant joui d'une grande popularité ni joué un rôle historique dans le développement de l'Empire ottoman dans la mesure où le grec ne transmettait pas la structure phonétique du turc comme le permettait l'alphabet arménien.

Six siècles d'histoire

La littérature turque en lettres arméniennes a connu plusieurs périodes de développement. La première, celle des écrits sous forme de manuscrit s'étendant sur 600 ans (XIV^e-XIX^e siècles). Il suffit, ici, de mentionner la littérature turque en lettres arméniennes des ashoughs (troubadours, poètes-chanteurs) qui constitue un véritable trésor pas uniquement de la culture arménienne mais aussi pour les autres peuples de l'Empire, le peuple turc en premier lieu. Dans les manuscrits turcs en lettres arméniennes, ont survécu des milliers de chants arméniens, turcs et orientaux, très variés dans leur type et style. En un mot, il s'agit d'un héritage immense et unique, qui mérite l'attention des chercheurs et promet de nouvelles découvertes.

Deux siècles et demi d'histoire

La période de l'imprimé couvre environ deux cent cinquante ans et doit, elle, être divisée en trois parties : 1727-1840, 1840-1890 et 1890-1965. Pour diverses raisons, les livres imprimés en turc en lettres arméniennes ont été publiés dans les villes de l'Empire ottoman et au-delà. Sur 250 ans, le nombre de livres en turc en lettres arméniennes a dépassé les deux mille. Ils ont été publiés dans environ cinquante villes dans plus de deux cents imprimeries : chaque maison de publication avait sa propre identité, son orientation socio-politique et religieuse, ses objectifs littéraires et éducatifs, ses thèmes de préférence et ses centres d'intérêt. L'étude des deux siècles et demi d'histoire de la littérature turque en lettres arméniennes est un témoignage des nombreux aspects de la vie des Arméniens dans l'Empire ottoman ainsi qu'au Proche-Orient, en Europe, en Amérique et ailleurs. Il s'agit là d'une littérature indépendante, riche, de haute qualité et participant au réveil national arménien au sein de l'Empire ottoman.



Grammaire de l'arménien en turc, 1727.

Pages de la grammaire arménienne de Mékhitar de Sébaste en langue turque publiée en 1727. Il s'agit du plus ancien ouvrage turc publié en caractères arméniens. Cet ouvrage a été commandé par les notables arméniens de Constantinople afin de pouvoir éduquer plus aisément leurs enfants en leur apprenant l'arménien depuis le turc qu'ils connaissaient. Cet ouvrage fut publié chez Antonio Bortoli, à Venise. - 54

Durant la première période des imprimés turcs en lettres arméniennes (1727-1840) se sont surtout les missionnaires catholiques qui ont usé de ce moyen pour tenter de catholiciser les Arméniens déjà partiellement déculturés. Ce sont les imprimeries mékhitaristes de Venise et Trieste qui ont contribué à imprimer les premiers ouvrages. Outre des ouvrages religieux, les pères mékhitaristes ont publié également des dictionnaires, des manuels de langues et des ouvrages historiques. Pour leur répondre les responsables de l'Église Apostolique Arménienne ont fait un effort considérable en éditant, à leur tour, des ouvrages liturgiques, dogmatiques et théologiques par centaines.

Puis dans les années 1840-1890, la seconde période, avec le réveil national arménien, il devint impératif que tous les Arméniens prennent conscience du réveil national et intellectuel de leur peuple dans la langue qu'ils comprenaient, à savoir le turc en lettres arméniennes. Telle fut la situation qui a été à l'origine d'une littérature turque en lettres arméniennes sous forme écrite et en particulier imprimée, et de centaines de publications religieuses, historiques, d'essais et autres littératures ainsi que de journaux et magazines.

Enfin, la dernière période caractérisée par les massacres périodiques des Arméniens et le Génocide Arménien de 1915 a vu s'effondrer le nombre et la qualité de ces imprimés.

Un vecteur de modernisation de l'Empire

Cette littérature a constitué un des leviers en vue de l'europanisation de l'Empire ottoman, de la pénétration de nouvelles idées, ceci afin de conduire à un réveil général. Dans cette langue, ont ainsi été traduits et lus les classiques de la littérature européenne, notamment française, ainsi que la littérature d'aventures et populaires de l'époque. Toujours dans cette langue se sont produites les troupes de théâtre arméniennes sur un répertoire en turc, cf. p. 117-125. Des auteurs éclairés autour du théâtre arménien ont écrit, réécrit et traduit en turc en lettres arméniennes, donnant ainsi naissance à la dramaturgie turque, à la littérature moderne turque et, finalement, à la littérature turque. Dans cette langue ont été imprimés des centaines de périodiques ayant joué un rôle historique inestimable dans la vie sociopolitique, scientifique et culturelle ainsi que dans la vie quotidienne des sujets de l'Empire ottoman, élevant à un niveau réellement professionnel le journalisme, donnant par là-même naissance au journalisme turc contemporain.

Une très vaste littérature a ainsi été créée, dont des manuels d'enseignement de la langue ottomane, et une abondance de dictionnaires. Par-dessus tout, elle a facilité la formation de la langue turque moderne, l'enrichissement de son vocabulaire. Durant des décennies, les Turcs ont étudié leur propre langue par le biais de manuels en turc (en lettres arméniennes), rédigés par des linguistes arméniens, et cela dans des institutions de formation, y compris militaires. Cette littérature a aussi été utilisée afin de créer une littérature sur la science, la technologie, l'agriculture, l'artisanat et la culture qui étaient introduits dans l'Empire et afin de servir les Arméniens locuteurs turcs, ainsi que les autres nations de l'Empire ottoman et les Turcs mêmes.

Projets d'adoption de l'alphabet arménien

La littérature turque en lettres arméniennes était un organisme vivant et servait les intérêts de tout l'Empire. Ce n'est pas un hasard si au milieu du XIX^e siècle a été discuté à la Cour la question d'une substitution de l'alphabet arabe de la langue ottomane par l'arménien, dont la vitalité était prouvée. De même, en 1927, au moment de l'abandon de l'alphabet arabe, certains des conseillers de Mustapha Kémal lui ont suggéré d'adopter l'alphabet arménien qui était plus répandu dans le peuple que l'alphabet latin.

La presse turque en lettres arméniennes

La presse turque en lettres arméniennes a compté sur plus de 150 ans 54 titres, représentant plus de la moitié des périodiques arméniens, publiés de 1850 à 1890 à Istanbul. Ces périodiques étaient publiés sur le modèle des périodiques français de l'époque et présentaient des sources d'informations de bonne qualité pour les lecteurs. Des articles sur l'histoire et le folklore des

pays étrangers, et des documents sur des personnages historiques importants, la situation contemporaine, la culture et la science dans ces pays, l'armée et même le budget ainsi que sur la vie politique et économique étaient traduits à partir de périodiques européens. De nombreux périodiques, y compris pour les enfants, comprenaient une rubrique feuilleton, et, jour après jour, étaient publiés essentiellement des romans populaires français, parfois les travaux d'Arméniens et même d'auteurs turcs. Le prestige de certains périodiques en turc en lettres arméniennes était tel que l'intelligentsia progressiste d'autres nations, turque en particulier, a non seulement contribué à ces publications, mais a également appris l'alphabet arménien et lu ces journaux chaque jour, les préférant à ceux publiés en ottoman. Plusieurs poèmes du célèbre auteur turc Mehmed Emin (1869 - 1944) dénommé « Notre poète gouverneur », ont été publiés dans les périodiques en turc en lettres arméniennes dans la province où ce dernier exerça ses fonctions de gouverneur et nous sont ainsi parvenus.

La littérature turque en lettres arméniennes a exercé, sans aucun doute, une grande influence dans la formation et le développement de la nouvelle génération d'écrivains et de personnages publics turcs. Ces derniers ont été ensuite appelés à des réformes constitutionnelles dans l'Empire ottoman et à des progrès dans la vie laïque et culturelle au sein de la société turque. Ce mouvement a été favorable à toutes les forces progressistes intellectuelles et éducatives de l'Empire. Il a abouti au développement d'une littérature turque moderne originale et traduite, de la langue, de la presse, des sciences et des arts. Ce riche mouvement a été stoppé, presque net, par le génocide de 1915¹.

Hasmik STÉPANIAN,

Docteur en Histoire, Professeur à l'Université d'État d'Erevan, Arménie

La Thébaïde de Racine.

Page de la traduction turque de la Thébaïde de Racine due à Garabed Panosyan. Il traduit en turc une dizaine d'ouvrages de la littérature française, probablement à destination du collège de jeunes filles qu'il fonda à Constantinople. Le but de l'auteur, qui fut également l'animateur de plusieurs journaux en langue turque est de propager dans l'Empire des idées révolutionnaires de la « philosophie des Lumières ». L'ouvrage en caractères arméniens fut publié par Roupen Kurdjian. - 55

99

ԱՆԹԻԿՈՆԷ՛

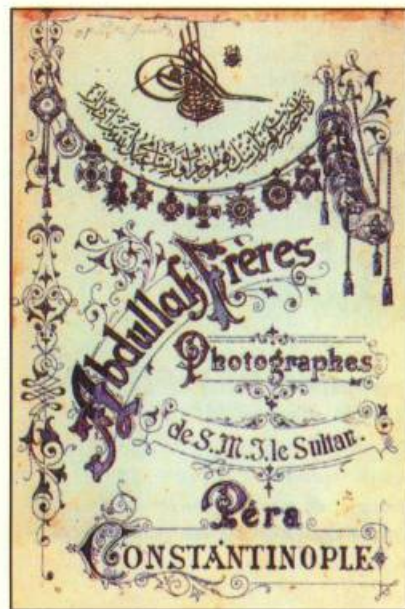
Ա՛Տ, Գրէ՛ն ան՛, էկէր պու կիւն
էմրի միւսայէ՛հա հուսուլ բէգեր օլուր
խէ, կարմրղ սէնին սայ ու հիմէ
թին սայէսինտէ՛ օրուշ սայլլաճաղ արբ՛

ՓԵՍԼԸ ՍԵՏԻՍ

ԳՐԷ՛ՐՆ. ԱԹԹԱԼ.

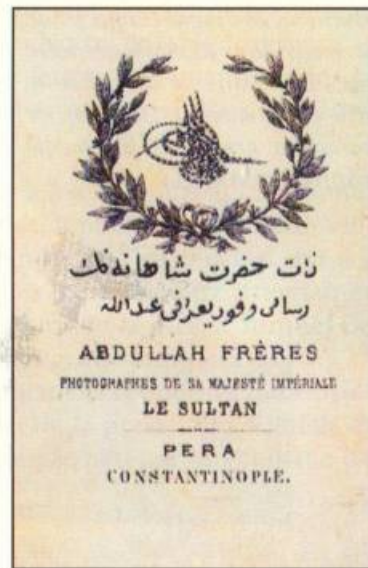
ԳՐԷ՛ՐՆ.

Ա՛մ հազարէթ խոխի Միթիկօնէ, սիդին գալլինիդէ մէր համէթէ կէթիբէն թիփպըրըրն խթիրահաթը հալէ, մէրահաթը պալի օրմայուպ, իլլա զուլճ ու խիյանէթ իլէ մէլու՛նէ պուլլու՛նու զու՛նու գոսն, մագսէտինիլ շունճա հազարէթէրան սօնրա, միւրայիլիք իպրազընա սասի իրթիլընայ իլլէ մէք օրուգտան պաշգա, արբ միւրարըրղ խէ, միւսայէ հատէն դէյաստէ, օղու՛մ է՛մօնու՛ն ավտէթինէ նարի հասրէթի իլթիյազ իլէ կանմագաէ պուլլունմանըղտան իպարէթ տիր. Ֆէգաթ, օլ միւթէքէպըր գալլինիլ, պէնի թահգիր խա՛ճէք մի տիր, եօգա իթ մէյ՛ճէք մի տիր, շաք վարմայուպ անլաշըրաճաղ իհիթիտան տիր. Ա՛ննի, սիսէք իթիլէրթիլ զի, ի-



Dos de cartes de visites des Frères Abdullah.

Premiers sujets ottomans à ouvrir, sur le territoire de l'Empire, un studio photographique, les Frères Abdullah devinrent les « Photographes officiels de sa Majesté le Sultan » qui, fait rare, les autorisa à utiliser le monogramme impérial comme vecteur publicitaire. - 56



Les frères Abdullah et la naissance de la photographie dans l'Empire ottoman

Les frères Viken (1820-1902), Hovsep (1830-1908) et Kevork (1839-1918) Abdullah, Arméniens, furent les pionniers de la photographie dans l'Empire ottoman. Ils possédèrent un atelier réputé de photographie à Constantinople, de 1858 à 1900. En effet, après l'invention de la photographie en 1839 par Daguerre quelques Européens sont venus faire des photographies en Turquie, mais les premiers Ottomans à ouvrir un studio photographique furent rapidement connus sous leur patronyme français « Abdullah frères ». Ils introduisirent durant quatre décennies des nouvelles innovations technologiques dans l'Empire grâce à leurs liens étroits avec l'Europe et particulièrement Paris, alors centre mondial de la photographie. Ils devinrent même les photographes officiels du sultan ottoman, en 1863, jouissant du privilège d'utiliser le monogramme impérial. Entre 1886 et 1895, ils possédèrent aussi une antenne au Caire ouverte à la demande du khédivé d'Égypte Tewfik Pacha qui connaîtra un vif succès.

Participant à l'Exposition universelle de Paris, en 1878, ils s'attirèrent des commentaires élogieux et lucides du journal *The Times* sur la situation du peuple arménien d'alors : « Nous avons vu plusieurs photographies portant la signature Abdullah frères. Nous ne savons pas de quel pays ils sont originaires, mais leurs photographies sont excellentes¹. »

Ils firent le portrait de nombreux Européens célèbres durant leur séjour à Constantinople, dont le prince de Galles, Edouard, en 1869, l'empereur

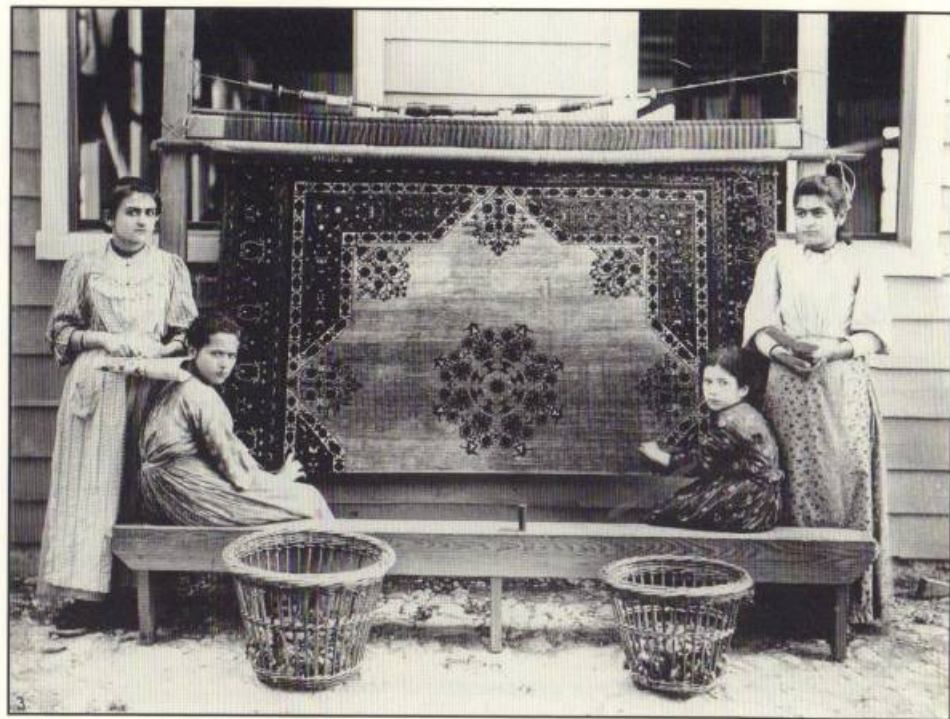
français Napoléon III et l'impératrice Eugénie, le prince Ferdinand de Bulgarie et, bien sûr, le Kaiser Guillaume II et son épouse Victoria, en 1898.

Enfin, les frères Abdullah sont chargés par le sultan Abdul Hamid II d'une vaste campagne photographique dans toutes les provinces de l'Albanie à l'Irak. Par ces mille huit cent dix-neuf clichés réunis en cinquante-et-uns albums, le sultan qui ne sortait plus guère de son palais découvrit les contrées de son Empire et put transmettre à l'Occident l'image d'un État en pleine modernisation. Carney Gavin de l'Université d'Harvard note à propos de cette gigantesque entreprise, qui se déroula sur plusieurs années de la décennie 1880, qu'elle offre « les seuls documents visuels complets du monde islamique jamais adressés à l'humanité jusqu'ici ». »

Si les frères Abdullah ont dominé leur époque il ne faut pas occulter que les Arméniens ont été les pionniers de la photographie dans la plupart des pays du Proche Orient comme les Garabedian, à Jérusalem ; les Sarafian à Beyrouth ; les Donatossian, à Bagdad ; les Lekegian, au Caire ou encore les Berberian, à Amman.

À l'inverse il fallut attendre l'extrême fin du XIX^e siècle pour voir les premiers Turcs devenir photographes professionnels, bien qu'il faille préciser qu'ils furent formés au sein de l'armée et sur ordre du gouvernement, qui voulait pouvoir disposer des services de photographes musulmans.

A. A. et M. Y.



Femmes arméniennes tissant un tapis de soie.

Extrait d'un album attribué aux frères Abdullah et réalisé vers 1899-1900 à la demande du Sultan Abdul Hamid II. Les Arméniennes souvent issues des provinces de l'intérieur à la suite des massacres de 1894-1896 avaient été massivement employées dans l'atelier impérial d'Hereke afin de tisser des tapis de soie pour la cour. - 57



Troupe arménienne de théâtre.

Troupe arménienne de théâtre qui interpréta les premiers opéras dans l'Empire ottoman. - 58

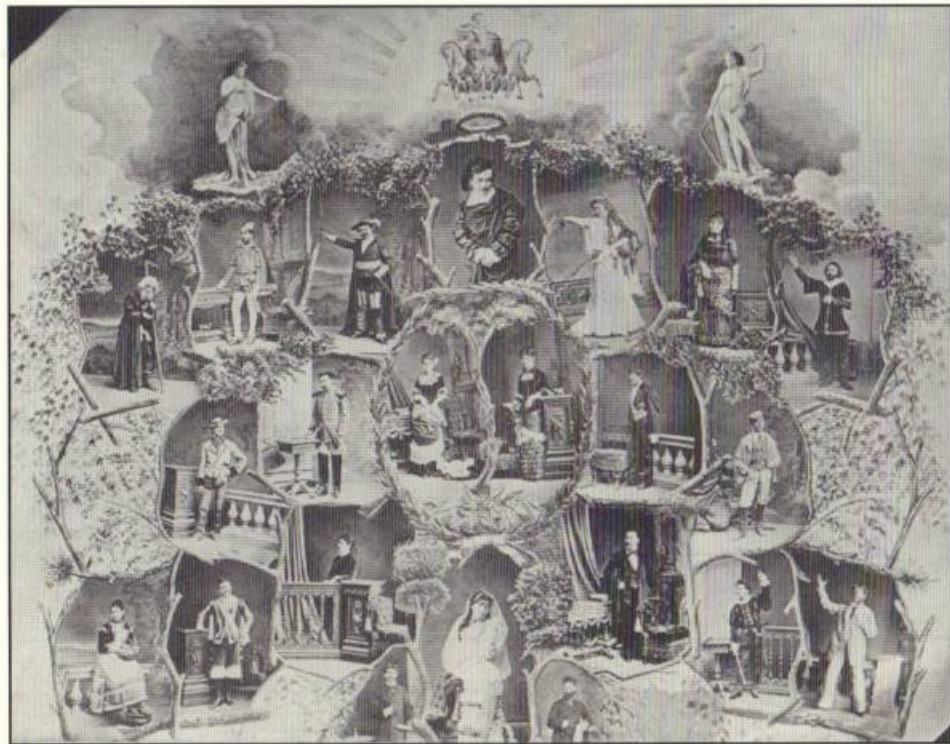
Chapitre 9 : Histoire de la création du théâtre arménien et turc dans l'Empire ottoman

La création et les cinquante premières années de développement du théâtre turc sont étroitement liées à l'action des Arméniens de l'Empire ottoman. Les Arméniens et les Grecs furent en effet les premiers à introduire ces créations européennes dans l'Empire.

Les années 1850 sont considérées pour les Arméniens ottomans comme une période de renaissance culturelle. Les écoles, l'édition et les médias, les sciences et la littérature arméniens vécurent tous un réveil lié aux innovations et la modernisation à l'œuvre dans les centres importants de culture arménienne, tels que Constantinople ou Smyrne. Parallèlement, de nombreux jeunes Arméniens étaient diplômés dans de célèbres universités européennes. Ils importèrent d'Europe nombre d'idées nouvelles et d'innovations. Parmi celles-ci, le théâtre, que les Arméniens accueillirent avec enthousiasme, en particulier ceux de Constantinople.

Le Théâtre oriental

En 1859, à Pera, un quartier de Constantinople, Srapion Hekimian faisait jouer des pièces dans les collèges arméniens. Peu de temps après, il transféra cette activité scolaire sur une scène professionnelle créant, ainsi, le premier théâtre de métier en arménien occidental, connu sous le nom de « Théâtre oriental¹ ». Bien que ce dernier ne dura guère, il connut de grands moments.



Affiche théâtrale arménienne.

Troupe officielle du « Théâtre ottoman » de 1879 à 1882, composée d'acteurs arméniens.

Les meilleurs acteurs arméniens ottomans, tels que Stéphan Ekshian, Thovmas Fasouliajjian, Martyros Mnakian, Serovbé Penklian, David Triants, Hovhannes Ajemian, Papasyan Arousyak, etc., s'y produisirent en tant qu'acteurs de profession².

Le Théâtre ottoman

Parmi ces acteurs, Hakob Vardovian apparut dans quelques spectacles du « Théâtre oriental » d'Hekimian comme acteur amateur. Bien que sans grand talent, il devint le créateur et le promoteur du théâtre turc ottoman. Après la fermeture du « Théâtre oriental » pour divers problèmes matériels et humains, Vardovian constitua avec quelques jeunes acteurs arméniens une troupe, louant le cirque de Kedik Pacha et le transformant en un théâtre, en 1867. Très rapidement, il acquit un grand renom. Organisant, en outre, des spectacles itinérants aux alentours de Constantinople, comme à Skyutar [Uskudar], Gatygyukh [Kadikoy] et Pera, il parvint à s'attirer l'attention et l'estime de la population de Constantinople.

Personne n'avait essayé de représenter des pièces en turc avant la création du Théâtre ottoman par Vardovian. En 1869, il mit en scène la pièce *César Borgia* en turc pour la première fois, au théâtre Kedik Pacha. Et ce, pour deux raisons : premièrement, la troupe se produisait avec l'appui financier des autorités turques ; deuxièmement, cela créait un lien entre le public turc et le théâtre, qui en retour garantissait une source additionnelle de gain rapide. Ses deux attentes s'avérèrent justes et seul le théâtre de Vardovian obtint l'autorisation d'être nommé « Théâtre ottoman ». Cette situation dura dix ans. Les spectacles bénéficièrent de subventions permettant d'accorder des honoraires élevés à ses acteurs³.



*Représentation de la
pièce de William
Shakespeare, Hamlet.*

*À une époque où les
femmes ne pouvaient
sortir en public
non-voilées, les actrices
arméniennes pouvaient
jouer des premiers rôles.*

- 60

Le « Théâtre ottoman » connut un tel succès dans les années 1870 qu'il rivalisa avec les meilleures scènes européennes de l'époque. En 1876, lorsque l'ancien Premier ministre britannique, Lord Salisbury, se rendit à Constantinople lors d'une mission diplomatique spéciale, la troupe de Vardovian présenta trois pièces au Théâtre Kedik Pacha. La noblesse impériale et le diplomate, accompagné de ses collègues, assistèrent à ces trois représentations, témoignant du rôle important que jouait le lieu dans la capitale de l'Empire ottoman¹.

Toutefois, la troupe Vardovian du « Théâtre ottoman », nouvellement nommée, fut dissoute après que le sultan Abdul-Hamid II ait ordonné de raser le théâtre en 24 heures ! Cette destruction avait pour motif la pièce d'Ahmet Midhadi, *Cherkez Eozdens*, qui mit en émoi les gardes tcherkesses du sultan. Afin de rétablir l'ordre et le calme au palais, Abdul-Hamid II ordonna la démolition de l'édifice et dissout, séance tenante, la troupe.

L'héritage du Théâtre ottoman

Les progrès de la dramaturgie turque classique coïncidèrent avec les activités du « Théâtre ottoman » créé grâce aux efforts de Vardovian. Autrement dit, lors des premières représentations, des pièces traduites étaient jouées. Puis, Vardovian demanda et encouragea de nouvelles pièces de la part d'écrivains turcs. En peu de temps, le nombre de créations atteignit la centaine. Parmi celles-ci, toutes les œuvres des écrivains turcs classiques de l'époque, tels que *Le Pauvre enfant*, de Namek Kemal, *Gyulnihar* d'Akef Bey, *Cherkez Eozdens* d'Ahmet Midhad, *Besa* de Shemseddin Sami, *L'Indienne* d'Abdul Hak Hamid, *Mort accidentelle* d'Abu Zia Tefik, *Vusluat* de Rijaizadeh Ekrami ; les œuvres de Manastrel Mehmet Rifati, plus de vingt adaptations et toute une série

d'œuvres uniques de Hassan Bedreddin ; quelques traductions de Molière par Ahmet Vefik Pacha, Arsas d'Ali Heydar Bey et autres œuvres⁵.

Une production importante et de qualité

Les traductions pour le théâtre turc animé par les Arméniens représentent une part importante de la littérature turque en lettres arméniennes. On dénombre pas moins de cinq cents œuvres. La majorité n'a pas été publiée, mais des centaines de représentations théâtrales leur ont donné vie. Malgré l'absence de publications, cette littérature a joué un rôle significatif dans l'évolution intellectuelle et spirituelle des nations de l'Empire ottoman. Beaucoup de ces représentations ont été plus importantes que les publications mêmes. L'on doit, en effet, avoir à l'esprit le fait que dans l'Empire, le nombre d'illettrés et ceux ne lisant pas le turc était immense, alors que le nombre de personnes progressistes lisant le turc était limité. Tous regardaient et comprenaient la langue turque qu'ils entendaient lors des représentations théâtrales.

Un outil de formation des élites turques

La période au cours de laquelle Hagop Vardovian a coopéré au « Théâtre ottoman » a été d'une importance cruciale pour les jeunes intellectuels turcs. Ces derniers se sont alors impliqués dans la littérature, en particulier le théâtre. La liste des intellectuels turcs qui ont coopéré avec les troupes de théâtre arménien, couvre presque tous les auteurs de la littérature turque moderne, tels que : Namiq Kemal, Ahmed Midhat, Shamseddin Sami, Ebuzziya Tefiq, Rajaizade Eqrem, Ali Haydar, Hasan Bedrettin, Abdulkhak Hamid et bien d'autres encore. Le théâtre a attiré des turcs éclairés dans la mesure où il était possible d'y exprimer ses rêves les plus audacieux et l'esprit de l'intelligentsia

turque progressiste. Refik Ahmed, un historien du théâtre turc, a noté, à juste titre, que le théâtre de Vardovian mérite une attention particulière comme centre de formation de la littérature turque. Il s'agit également des réalisations les plus populaires parmi les classiques de la littérature moderne turque.

Les tournées théâtrales dans tout le pays ont également été importantes pour les avancées progressistes dans l'Empire ottoman. Pour la majorité des populations dans les provinces de l'Est, il s'agissait des tout premiers contacts avec le théâtre. Pour la première fois de leur vie, les ruraux voyaient des acteurs, entendaient des pièces de théâtre et des œuvres réalisées par des Arméniens et des Turcs. Des histoires d'amour orientales et populaires, des mélodrames et des vaudevilles ainsi que des farces étaient joués.

Rudolf Talaso, un contemporain de Vardovian, écrivant une histoire du théâtre turc considéra les dix ans d'activités du « Théâtre ottoman » comme son âge d'or⁶. Ahmet Fehim (1856-1930) fut le premier acteur turc, regardé comme une des figures marquantes de la scène turque durant cinquante ans, à la fois comme acteur, metteur en scène et directeur de troupe. Il fit ses premiers pas sur scène, en 1876, au « Théâtre ottoman » d'Hakob Vardovian. Son premier professeur fut Tovmas Fasoulajian⁷. Après la dissolution du théâtre de Vardovian, Fehim partit à Bursa [Brousse], ainsi que Fasoulajian, poursuivant sa carrière d'acteur devant des Arméniens amateurs d'art. Dans son *Journal*, il tiendra ensuite en haute estime le rôle et la mission du théâtre de Vardovian, y voyant le premier théâtre turc professionnel⁸.



*Une femme
pour un des
premiers rôles dans
la pièce Hamlet de
Shakespeare. - 61*

Metin And, autre historien du théâtre turc, se référant au théâtre de Vardovian, nota que ce dernier avait institué une scène d'une telle qualité professionnelle que rien de comparable, en terme de professionnalisme, ne fut fait, même après le rétablissement de la Constitution ottomane⁹.

Les Arméniens jouèrent, ainsi, un rôle déterminant dans la création et l'amélioration du théâtre et de l'art dramatique turcs. Ce fait est attesté tant par les critiques d'art dramatique étrangers, arméniens et turcs, que par les historiens.

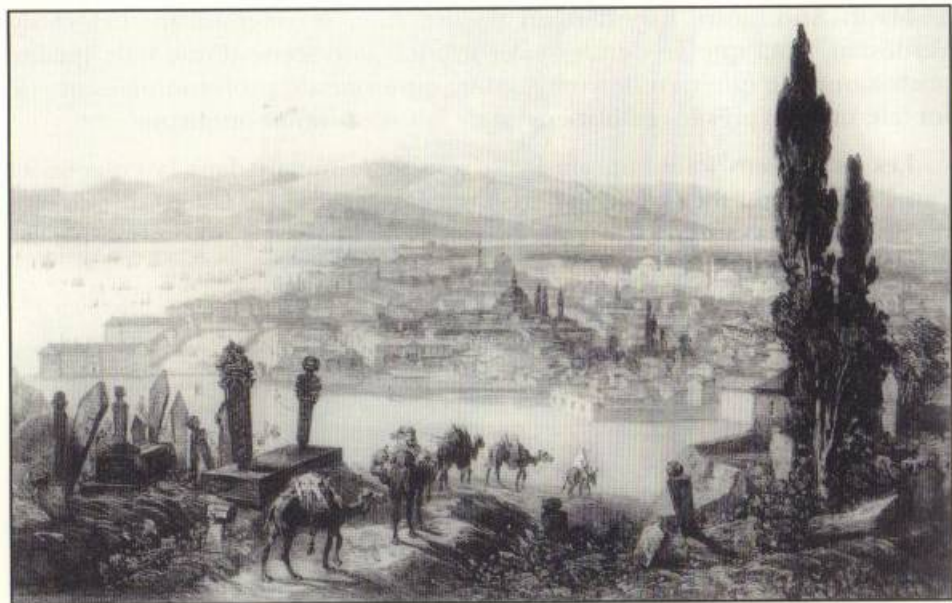
Anna ALEKSANYAN,

Chercheur au Musée-Institut du Génocide Arménien, Erevan, Arménie

Avec une contribution

d'Hasmik STÉPANIAN,

pour la littérature turque en lettres arméniennes



Vue de Smyrne avec au premier plan une caravane de marchands. - 62

Chapitre 10 : Les Arméniens dans l'économie ottomane

Avant la Première Guerre mondiale, les Arméniens jouaient un rôle central dans plusieurs secteurs de l'économie ottomane, dont le commerce intérieur mais aussi extérieur, les manufactures, le secteur bancaire, etc. La bourgeoisie turque, en comparaison, occupait une place secondaire et souvent dépendante des Arméniens. Les Jeunes-Turcs, redoutant la puissance montante de la communauté arménienne, tant sur le plan économique que matériel, l'utilisa comme un des prétextes de leur politique génocidaire. Progressivement, l'élite dirigeante turque en vint à penser que, tôt ou tard, les Arméniens seraient en position de s'emparer des rênes du pouvoir politique, comme ils l'avaient fait dans le domaine économique.

Essor des Arméniens dans le commerce et l'artisanat

Le processus de sélection pour les officiels du gouvernement ottoman prenait davantage en compte l'identité nationale et religieuse d'un candidat que sa compétence ou ses qualités personnelles. La bureaucratie, la police, les systèmes militaire et judiciaire se composaient, en grande majorité, de musulmans et principalement de Turcs ottomans. S'assurant des fonctions gouvernementales dirigeantes, ils déléguaient pour l'essentiel l'économie aux éléments non-turcs. Les Arméniens, en tant que représentants d'une des plus anciennes civilisations du Proche-Orient, avec d'autres peuples assujettis, s'efforcèrent cinq siècles durant de maintenir florissante l'économie ottomane. Privés du droit de participer aux activités administratives et militaires, le commerce et l'artisanat furent les domaines qui devinrent les secteurs où les Arméniens pouvaient manifester leurs dons et leur compétence naturelle¹.

gouvernante, un monde fermé aux chrétiens. Au XVIII^e siècle, ces personnalités d'exception commencèrent à gérer d'importantes fonctions et postes gouvernementaux⁵.

La famille Tiuzian occupait une place à part dans l'art de la joaillerie et devint, au fil des générations, orfèvre de la Cour. C'est à elle que fut confiée la gestion des réserves de monnaies, d'or et d'argent⁶. La famille Demirdjibashian dirigeait les ateliers impériaux de construction navale et de fabrication de canons⁷. Durant des générations, la famille Dadian contrôla l'équipement des armées, ainsi que les manufactures d'armement et l'imprimerie⁸. La perception des taxes liées à la production de la soie et aux droits de douanes incombait à Meguerditch Amira Jezayirlian⁹.

Les Arméniens artisans de la modernisation économique de l'Empire ottoman

Après la guerre de Crimée au milieu du XIX^e siècle, lorsque l'Empire ottoman ouvrit ses portes à l'Occident, les Arméniens étaient prêts à jouer un rôle majeur entre l'Empire et l'Europe¹⁰. Les marchands arméniens s'étaient familiarisés avec les langues et coutumes des Européens. De nombreux marchands arméniens ne se contentaient pas d'acheter à des intermédiaires européens mais établirent des liens directs avec des fabricants et des sociétés commerciales européennes. Nombre d'entre eux créèrent des magasins dans plusieurs villes d'Europe et étendirent leurs activités bien au-delà du cadre étroit du commerce ottoman.

Dans les années 1850, un grand nombre de marchands arméniens progressèrent de l'intérieur du pays vers Constantinople, Smyrne et d'autres villes côtières¹¹, ce qui renforça encore la position des Arméniens dans l'économie ottomane. Dans la capitale et à Smyrne, les maisons arméniennes de

Atelier de chausseurs arméniens.

Au XIX^e siècle l'artisanat dans l'Empire ottoman est largement aux mains des minorités et notamment des Arméniens. Nombre de bottiers, tailleurs et chausseurs étaient issus de cette communauté, comme les membres de cet atelier. - 65



commerce devinrent des institutions à part entière. Grâce à l'introduction de capitaux et de manufactures venus d'Europe, la situation économique des Arméniens s'améliora rapidement. En 1908, Hay Bankan, une section de la Banque ottomane gérée par des Arméniens, fut créée, facilitant grandement les transactions commerciales des Arméniens¹².

Néanmoins, ce développement économique arménien se produisit sous les conditions arbitraires sévissant dans l'Empire ottoman. Par exemple, les marchands turcs aux revenus similaires payaient trois fois moins d'impôts que leurs homologues arméniens. Pillage et incendies délibérés prélevaient leur tribut sur les marchés de Van, Adana, Kharpert et ailleurs. En 1908, les autorités ottomanes réquisitionnèrent les centres manufacturiers arméniens dans la ville de Kharpert¹³.

unités manufacturières en fonctionnement dans le vilayet de Sivas à cette époque, 130 appartenaient à des Arméniens ; le reste était aux mains de Turcs ou d'étrangers. Sur les 17 000 ouvriers, environ 14 000 étaient arméniens¹⁶.

Rappelons que les Turcs répugnaient à intégrer le commerce et l'artisanat, estimant ces professions dégradantes. Dans leur immense majorité, ils aspiraient aux hautes fonctions gouvernementales et militaires, laissant aux peuples ottomans la tâche de créer les conditions d'une prospérité économique de l'Empire¹⁷.

Dans ses *Mémoires*, le sultan Abdul-Hamid II (le Sultan rouge) écrit : « La source de tous nos maux est que l'Ottoman [le Turc] ne se préoccupe pas de créer quelque valeur réelle. Il est accoutumé à devenir un "baron" et à déléguer à d'autres le travail véritable. Il vit pour profiter de l'existence. Nos jeunes estiment qu'ils ne sauraient devenir autre chose qu'un officier ou un officiel¹⁸. »

Dans la capitale et les villes principales de l'Empire, les Arméniens dominaient dans les professions juridiques, la médecine, la photographie, la pharmacie et d'autres secteurs. D'après l'historien russe Goloborodko, s'il n'y avait pas d'Arméniens dans les centres urbains de l'Empire, il n'y aurait ni arts, ni sciences, ni artisanat ou techniques¹⁹.

Les Arméniens et la modernisation de l'agriculture ottomane

L'agriculture et l'élevage, en particulier dans les vilayets d'Anatolie orientale, sauf quelques exceptions, étaient aux mains des Arméniens. De même, ce sont eux qui développèrent la production de vin, l'horticulture, l'apiculture, l'élevage des vers à soie.



Photographie de groupe devant l'entrée de l'Institut séricicole Kevork Torkomian. - 69

Durant le XIX^e siècle, les experts arméniens diplômés des meilleurs instituts d'agronomie d'Europe furent les premiers à diffuser de nouvelles méthodes d'exploitation agricole à travers l'Empire. Citons dans ce domaine les noms de Krikor Aghaton²⁰, Hagop Amasian²¹ et Aram Yeram²². C'est grâce à leurs efforts que des écoles d'agriculture et vétérinaires s'ouvrirent à Constantinople et dans d'autres villes.



Intérieur d'une filature de soie à Brousse.

Cette photographie est extraite d'un album incomplet sur les filatures de Brousse, réalisée par le photographe arménien signant « JDS Papazian Brousse ». Cette vue montre les femmes en train de trier les cocons de vers à soie. - 70

La création d'élevages de vers à soie et de manufactures de soie constitue deux domaines agricoles voisins que les Arméniens contribuèrent à développer, ayant noté très tôt leur importance. Au début du XIX^e siècle, Boghos Amira Bilezigjian et Hagop Chelebi Diuzian ouvrirent les premières filatures dans la ville de Brousse²³. Les articles en soie produits dans leurs filatures étaient très demandés, en Turquie comme en Europe. C'est un autre Arménien, Meguerditch Amira Jezayirlian, qui modernisa le processus de fabrication de la soie, augmentant ainsi le potentiel de cette industrie. La soie tissée dans ses magasins remporta les plus grands prix à l'Exposition universelle de Londres, en 1851. La sériciculture atteignit de nouveaux sommets lorsqu'en 1888 Kevork Torkomian ouvrit un Institut technique spécialisé de sériciculture, à Bursa, sur le modèle de celui de Lyon. Durant les trente-cinq années qui suivirent, il exerça les fonctions d'administrateur et de directeur d'études²⁴.

Mikayel Pacha Portukalian²⁵ et Hovhannes Pacha Sakuzian, vizirs en charge des affaires personnelles du sultan Abdul-Hamid II, jouèrent un rôle clé dans la mise en œuvre des réformes économiques dans l'Empire. Ils furent les premiers à créer des départements de sciences économiques et politiques dans les meilleures écoles du pays²⁶.

La prospérité arménienne, inquiète les Turcs

À partir du milieu du XIX^e siècle, l'influence économique grandissante de la communauté arménienne commença à inquiéter les autorités ottomanes qui lancèrent une politique de terreur économique contre les Arméniens et d'autres groupes chrétiens²⁷. À peine cette vague de malversations et d'actes arbitraires de coercition s'apaisa, que les massacres d'Arméniens débutèrent

en 1894-1896 – amenant une poussée sans précédent de nouvelles destructions et pillages, la rupture des échanges économiques dans certaines régions, une diminution de la production et une grave récession économique.

Immédiatement après les massacres de Sassoun, en 1894, le sultan Abdul-Hamid II déclara à l'ambassadeur d'Allemagne Ratoyn : « Plutôt mourir que d'accorder des réformes en Arménie, car ces réformes donneraient aux Arméniens des droits égaux et, avec leur intelligence et leur morale industrielle, ils progresseraient si loin que les Turcs deviendraient leurs sujets²⁸. » Les massacres de 1894-1896 servirent de signal pour les générations suivantes de Turcs. Les Jeunes-Turcs, qui accédèrent au pouvoir en 1908, estimaient qu'Abdul-Hamid II, en ne tuant pas tous les Arméniens, n'avait rempli que la moitié de sa tâche, puisque les Arméniens étaient étonnamment parvenus à se relever de leurs pertes et constituaient à nouveau une menace sérieuse pour les Turcs. Réalité historique indéniable, dans la politique de l'État visant à organiser et mettre en œuvre les massacres d'Arméniens, l'un des facteurs essentiels, outre la haine religieuse, fut le désir des Turcs de s'approprier les richesses des Arméniens²⁹.

Le D^r Nazim Bey « La lutte des Arméniens en faveur des réformes conduira à leur indépendance. »

La crainte et la haine des Turcs envers les Arméniens atteignit un point d'orgue en 1912-1913 après les défaites des Ottomans dans les guerres balkaniques et le surgissement de la question des réformes arméniennes. Aux yeux du D^r Nazim Bey, l'un des dirigeants des Jeunes-Turcs, la lutte engagée par les Arméniens en faveur des réformes servirait de pierre angulaire à l'indépendance de l'Arménie et il considérerait l'établissement d'un État arménien

dans les vilayets orientaux comme sonnait la fin des aspirations pan-turques de son mouvement. À l'appui de cette thèse, il soulignait le fait qu'après la proclamation de la Constitution les Arméniens s'étaient engagés sur une voie conduisant à un développement national, culturel et économique inégalé. Avec la formation d'un État arménien, non seulement les Turcs renonceraient à leur idéal d'unifier les différentes races turques, mais l'État turc serait réduit aux frontières étroites de l'ancien sultanat seldjoukide de Konia.



Caricature du journal satirique « L'Indiscret » paru à propos des massacres de 1894-1896. - 71

Le sultan hachant le peuple arménien.

Le Dr Nazim Bey considérait une telle perspective comme le début de la fin de la nation turque. Il estimait aussi que l'anéantissement des Arméniens non seulement mettrait un terme à la question arménienne, mais qu'il libérerait les Turcs de leur assujettissement à la concurrence économique des Arméniens, leur ouvrant de vastes perspectives d'action. Les richesses arméniennes reviendraient ainsi à l'État ottoman et au peuple turc³⁰.

Un autre dirigeant Jeune-Turc, Djavid Bey, estimait que le massacre des Arméniens dans l'Empire ottoman, jusqu'au dernier homme, femme et enfant, n'importait pas seulement en terme de politique nationale, mais qu'il était également vital, s'agissant d'établir la domination des Turcs sur l'économie du pays³¹.

La puissance économique des Arméniens se traduirait en puissance politique

Selon John Giragosian et plusieurs politologues non-arméniens, les Jeunes-Turcs, ultranationalistes dès le début, devinrent des plus fanatiques dans leurs conceptions non seulement suite à des nécessités extérieures, mais principalement du fait que les Turcs n'avaient pas été capables de prendre en main le domaine économique³². Le gouvernement Jeune-Turc redoutait que cette puissance économique des Arméniens ne servît de base à leurs futures victoires politiques³³. L'avenir de la race turque ne pouvait, selon eux, être assuré que par la suppression de ce puissant concurrent³⁴.

Les yeux rivés sur leurs propres intérêts économiques et géopolitiques, les nations d'Europe ne firent aucune tentative pour empêcher les Jeunes-Turcs d'appliquer leurs plans d'éradication du peuple arménien. Elles avaient obtenu de nombreux monopoles économiques dans l'Empire ottoman. Or les

Le sultan se livrant à quelques réformes sur ses sujets.

Ce timbre, paru dans la revue « Le Rire », en 1897, caricature l'archaïsme du pouvoir ottoman face à ses sujets chrétiens. Ne sachant pas répondre à leurs aspirations légitimes, sa seule réponse est la violence barbare. Cette vision illustre bien la perception que l'on avait en Europe des questions sociales au moment de l'agonie de l'Empire ottoman. - 72



TURQUIE. — Timbre-actualité. Le sultan se livrant à quelques réformes sur ses sujets.

Arméniens contrôlaient le commerce de ce même État, représentaient une concurrence sérieuse pour les Européens et entravaient leurs plans visant à contrôler totalement l'économie de l'Empire³⁵.

Les Jeunes-Turcs publièrent nombre d'ordres, directives et communiqués concernant le recensement, la confiscation et la redistribution des biens abandonnés par les Arméniens, qui ont survécu jusqu'à ce jour. En outre, il existe des mentions « Biens abandonnés » sur les registres arméniens en vue de réguler la saisie et l'appropriation des biens des Arméniens³⁶.

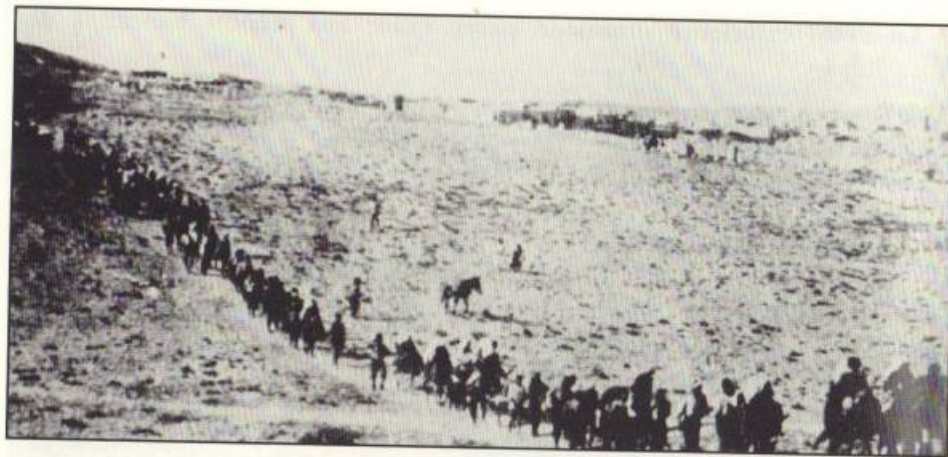
Récession de l'économie ottomane

Durant la période 1915-1923, les Arméniens qui résidaient dans 66 villes et 2 500 villages furent spoliés³⁷. Les biens de 500 000 familles arméniennes furent confisqués et pillés. Après les massacres et les déportations des Arméniens, l'économie ottomane sombra³⁸.

Dans un document diplomatique en date du 2 décembre 1915 et publié par l'Empire austro-hongrois, on lit : « Outre leur signification d'un point de vue strictement humaniste, les persécutions contre les Arméniens ont de graves conséquences économiques. Avec l'élimination des Arméniens, la Turquie se trouve au bord d'une catastrophe économique³⁹. »

Le consul américain à Alep, Jesse Jackson, adresse le rapport suivant à l'ambassadeur des États-Unis, Henry Morgenthau, le 3 août 1915 : « Étant donné que 90 % du commerce intérieur de la Turquie était contrôlé par les Arméniens, le pays est au bord de la catastrophe. Dans les districts qui ont connu les déportations des Arméniens, il n'existe plus un seul maroquinier, médecin, quincaillier, orfèvre, potier, tailleur, cordonnier, bijoutier, pharmacien ou avocat, ni d'artisan ou autre professionnel qualifié⁴⁰. »

Leslie Davis, le consul des États-Unis à Kharpert, joint le rapport suivant, en date du 30 juin 1915 : « Suite aux déportations des Arméniens, la province, en terme de commerce et de manufactures, va revenir au Moyen Âge. Selon des statistiques officielles, 90 % des transactions commerciales et des affaires étaient le fait de banques détenues par les Arméniens. Toutes ces transactions vont sombrer sans aucune possibilité de renégociation. Dans de nombreux secteurs, il est impossible de trouver le moindre professionnel, ni même un ouvrier qualifié⁴¹. »



Caravane de déportés.

Caravanes de déportés arméniens, en route vers la mort, 1915. - 73

Les dirigeants Jeunes-Turcs furent contraints de prendre des mesures particulières. Le consul américain en Syrie, Jesse Jackson, écrit dans un rapport adressé au Secrétaire d'État, le 4 mars 1918, que quelques mois après l'extermination des Arméniens d'Ourfa, « la population musulmane de la ville, constatant qu'elle n'avait plus ni boulangerie, ni pharmacie, ni minoterie, ni filature et autres artisans et commerçants, envoya une pétition au gouvernement en décembre 1916 afin de réinstaller les Arméniens d'Ourfa qui avaient survécu⁴². »

La dette extérieure ottomane payée grâce aux dépôts bancaires des Arméniens

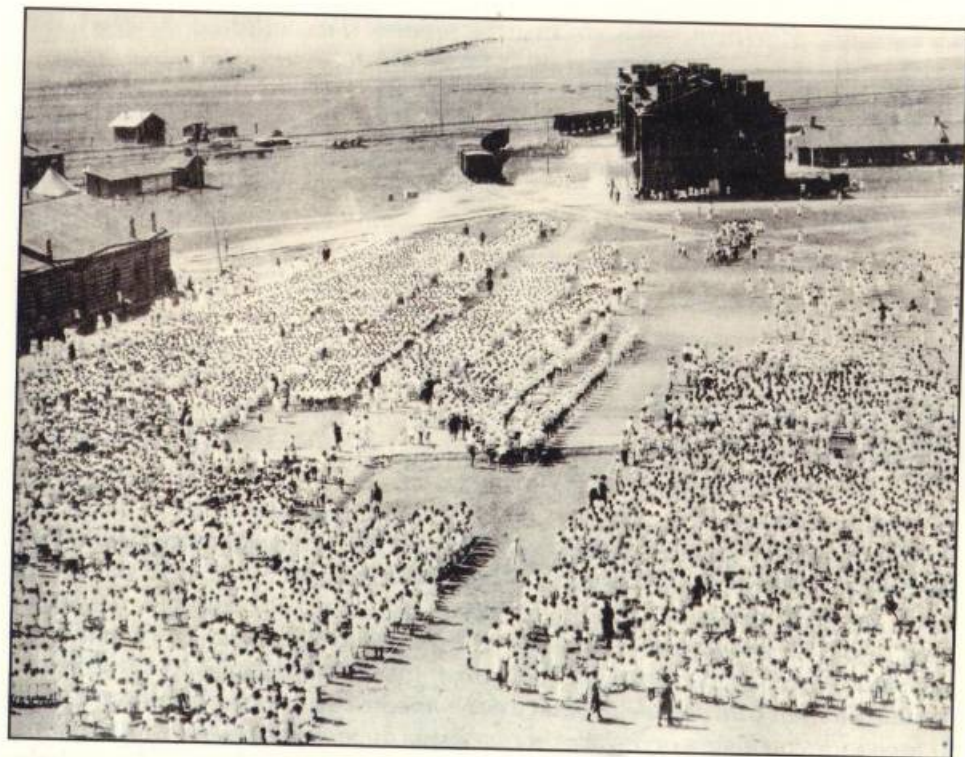
Suite à l'éradication physique des Arméniens, le niveau de production du pays diminua fortement. Résultat, le commerce, l'activité manufacturière et le commerce intérieur chutèrent brutalement. Or, pour les Turcs, il s'agissait d'un problème temporaire.

Au contraire, le budget de l'État, en dépit des graves conditions de guerre, enregistra une croissance sans précédent : trente-cinq millions de livres d'or ottomanes (1913-1914), trente-huit millions en 1915-1916, quatre-vingt-cinq millions en 1917-1918. En 1918, pour la première fois dans l'histoire de l'Empire ottoman, le gouvernement Jeune-Turc déclara des réserves à hauteur de dix-neuf millions de livres d'or ottomanes (une livre d'or ottomane contient 6,62 grammes d'or pur, équivalent à 0,24 once). Il est aisé d'en déduire que les coffres ottomans se remplirent grâce au pillage et aux réquisitions des biens des Arméniens⁴³. Selon des chercheurs européens, l'Empire parvint à rembourser les prêts à l'étranger qui menaçaient son indépendance nouvellement acquise, grâce aux dépôts des Arméniens dans les banques ottomanes⁴⁴.

Les Turcs créèrent finalement une bourgeoisie nationale à partir de l'expropriation des biens des Arméniens, biens amassés au fil des siècles au prix d'un rude labeur et d'efforts constants. Ils purent ainsi rapidement « turquiser » l'économie interne de la Turquie.

Anahit ASTOYAN,

Chargée de recherches au Matenadaran d'Erevan, Arménie



Orphelins d'Alexandropol-Gioumri.

Sur cette seule photographie de 1926 sont rassemblés 15 000 orphelins arméniens du Génocide, de l'orphelinat du Near East Relief d'Alexandropol. Existe-t-il une autre photographie comparable à celle-ci et concentrant autant de déshérités ? - 74

Zildjian, près de quatre siècles d'excellence en matière de cymbales

La famille Zildjian fabriqua les meilleures cymbales de l'Empire ottoman durant presque quatre siècles, à compter d'Avedis Zildjian, un alchimiste, qui recherchait un moyen de convertir du métal vil en or. Il créa, en 1623, un alliage combinant étain, cuivre et argent dans une plaque de métal qui soit capable de produire des sons musicaux sans se briser. Les fameuses troupes de janissaires du sultan adoptèrent rapidement les cymbales d'Avedis pour les appels quotidiens à la prière, les fêtes religieuses, les mariages princiers. Le sultan Osman II reconnut Avedis comme créateur de l'artisanat des cymbales turques et lui donna le nom de famille de Zildjian (fabricant de cymbales). Dans les années 1860, Keropé Zildjian exporte 1300 paires de cymbales par an à travers toute l'Europe. Du milieu à la fin du XIX^e siècle, Berlioz et Wagner se mettent à intégrer les cymbales dans leurs œuvres et demandent que seules les cymbales Zildjian soient utilisées. Le compositeur autrichien Johann Strauss commande des cymbales Zildjian et note qu'elles jouent un rôle important pour les percussions dans son orchestre'. En 1914, les Zildjian possèdent deux unités de production : la fonderie originelle à Samatya, un faubourg de Constantinople, et une seconde à Bucarest, fondée au début du XX^e siècle. La famille Zildjian continue de produire des cymbales au Massachusetts et d'avoir la faveur des meilleurs orchestres et musiciens du monde entier. Presque quatre fois centenaire, Zildjian demeure la plus importante manufacture de cymbales au monde².

A. S.

Atelier de fabrication de cymbales.

Cette photographie de l'atelier Avedis Zildjian montre le savoir-faire des artisans arméniens passés maîtres dans l'art de fabriquer des cymbales au son unique et immédiatement reconnaissable. Plusieurs outils et instruments de différentes tailles sont ici exposés au public curieux.

- 75



Conclusion

Il n'y a eu dans l'histoire que très peu d'invasions à s'être soldées par l'extermination totale du groupe dominé. Les conquêtes territoriales visent en général le pillage, l'appropriation des biens et des richesses, l'exploitation de la force de travail locale, l'asservissement, la confiscation des talents. Toutes ces persécutions ont été infligées aux Arméniens. Mais de plus, ces derniers ont eu le triste privilège de faire partie de la toute petite minorité de peuples à avoir subi en prime une entreprise d'anéantissement définitif, et ce, à l'aube de l'ère moderne. Quand le Gaulois Brennus avait lancé aux Romains en 400 av. J.-C., le fameux « malheur aux vaincus ! », une formule qui a fait florès, il n'était pas question d'autre chose que d'obtenir son poids en or. Le malheur des Arméniens s'est traduit quant à lui par l'annihilation physique des deux tiers de la population, soit au moins un million et demi de personnes pour les seuls crimes perpétrés au cours de la Première Guerre mondiale. Mais aussi par la destruction de trois mille ans de civilisation sur leur terre historique.

La longue nuit turque

La nuit a commencé à tomber sur le pays avec la victoire turque de Mantzikert en 1071 contre Byzance. Neuf siècles de ténèbres ont suivi, ponctués de parenthèses comme le royaume de Cilicie, ou de quelques embellies, au gré des fluctuations politiques du Sultanat. Cette période que l'on peut qualifier de globalement sombre aura vu les Arméniens réduits à la condition de sujets de seconde zone, de *dimmhîs*, ne produisant que pour leurs maîtres.

Des tentatives de renaissances

Mais si l'Arménie a plié, elle n'a pas rompu. Gardant farouchement son identité, se structurant autour de son Église, n'abdiquant pas sa foi, elle aura réussi le miracle d'entretenir en elle la flamme de la vie, et à donner la mesure de sa richesse à chaque fois que l'occasion lui en a été fournie. Le XIX^e, avec le réveil des nationalités, les retombées de la Révolution française, la montée des idéologies émancipatrices lui a notamment permis de relever la tête, tandis qu'un vaste mouvement général de libération allait amener les Ottomans à céder des pans entiers de leur pouvoir au droit des peuples à disposer d'eux même. Ce large mouvement résistance à l'oppression, premier des droits de l'homme, allait conduire à la dislocation de l'Empire, et à la renaissance nationale des populations qui étaient sous sa botte. Et il a incité les Arméniens à s'organiser, à créer des groupes d'autodéfense et à formuler des demandes de réformes. Une dynamique qui su sensibiliser à sa cause une grande partie de l'Europe et de la Russie quand bien même l'idéologie nationaliste turque contemporaine le qualifie aujourd'hui de « terroriste », pour jeter la confusion sur les événements qui allaient suivre et tenter de les justifier. Car c'est bien sûr animer des meilleures intentions, le maintien de l'ordre ou la défense de la sécurité, que les autorités turques ont semé le chaos et ont porté l'insécurité à son stade suprême sur l'ensemble du peuple arménien. Une tuerie appelée génocide, depuis que Raphaël Lemkin a façonné le mot à partir des martyrs arménien et juif.

Une lente préméditation

Cette décision de tuer une fois pour toutes la poule aux œufs d'or n'a certes pas été prise à la légère. Henry Morghentau, dans le récit de ses discussions avec Talaat Pacha, raconte comment le grand ordonnateur du crime

avait parfaitement calculé les choses, soupesé le coût que pouvait représenter la perte de cette force de travail et établi un bilan prévisionnel en regard des gains que pourrait rapporter l'usurpation du patrimoine, des richesses et du territoire des Arméniens. De savantes considérations venant conforter l'intérêt principal de l'opération : la purification ethnique de l'Arménie occidentale dans le but de créer une continuité territoriale culturellement homogène avec les populations turco-musulmanes d'Asie centrale, et ce, jusqu'à la mer de Chine. Ou autrement dit, préparer le terrain à l'accomplissement du panturquisme, à la reconstitution de l'Empire turc en gagnant sur l'Asie la puissance perdue en Europe et en Orient.

Un héritage toujours vivant

Un idéal de conquête, toujours présent dans l'idéologie turque actuelle, comme en témoignent les déclarations officielles du président Démirel qui n'hésitait pas à parler en 1991 du « monde turc de l'Adriatique à la mer de Chine ». Cette idéologie se retrouve dans sa version presque originelle chez des partis politiques turcs contemporains, à l'instar du MHP, ou chez les Kémalistes et les islamistes dans une interprétation en apparence plus diluée. Il suffit pour s'en convaincre que de regarder les grands axes de la diplomatie turque d'aujourd'hui. Son lien privilégié avec l'Azerbaïdjan symbolisé par le slogan : « deux États pour un même peuple » ; ou encore les efforts d'Ankara envers les républiques turcophones, avec la création de la TIKA (Agence turque de Coopération Internationale) et le lancement du satellite TURK-SAT destiné entre autres à leur envoyer les émissions des chaînes turques. L'idéologie actuelle d'Ankara, résumée dans la formule « zéro problème avec les voisins », et qui n'est pas sans rappeler le mot d'ordre kémaliste « paix dans le pays, paix dans le monde », cache mal une réalité beaucoup moins souriante.

Celle d'un État qui ambitionne d'entrer en Europe tout en occupant militairement Chypre (l'un de ses États membres) ; qui signe des protocoles en vue d'une normalisation de ses relations avec l'Arménie, tout en refusant de les appliquer ; qui prétend vouloir débattre de la vérité du génocide, tout en professant un négationnisme d'État à l'échelle internationale et en exerçant des poursuites contre les intellectuels qui évoquent la question, comme Temel Demirer ou Orhan Pamuk au nom de l'article 301 du Code pénal.

La grande constance des dirigeants turcs

Depuis 1915, rien n'a donc vraiment changé dans la nature du rapport de l'État turc à l'égard du monde arménien. La politique actuelle d'Ankara puise son inspiration dans l'histoire ottomane. Ses réflexes, son discours, son attitude relèvent de l'arrogance impériale et de la xénophobie. Sur le plan général, son comportement est marqué par le négationnisme, qui est la continuation du génocide par d'autres moyens. Vis-à-vis de l'Arménie, il se manifeste par un blocus, une stratégie d'encercllement et d'étouffement mené de concert avec l'Azerbaïdjan. Enfin au niveau intérieur, l'intimidation et les discriminations continuent de régner : les Arméniens sont des citoyens de deuxième catégorie. Plus tolérés que protégés, quand ils ne sont pas à nouveau sujets à des formes de pogroms, comme à Istanbul en 1956. Nombre de fonctions dans l'administration leur sont fermées, ils demeurent régulièrement désignés à la haine publique comme l'a encore montré en 2006 la diffusion dans les écoles turques d'un DVD arménophobe intitulé : « la véritable histoire ». L'assassinat de Hrant Dink, directeur de l'hebdomadaire arménien *Agos*, le 19 mars 2007, ayant bouclé la boucle. Ce crime monstrueux, commis à l'encontre d'une personnalité hors normes, n'aura cependant pas servi les desseins des tueurs. Loin d'avoir réussi à étouffer dans l'œuf le réveil embryonnaire des

Arméniens de Turquie, cet acte aura surtout eu l'effet d'un électrochoc sur le pays. Et nombre d'intellectuels ont été troublés par l'image terrifiante que la Turquie renvoyait ainsi d'elle-même. Celle d'un État violent, à tendance psychotique, tourmenté par les fantômes d'un génocide refoulé, et sujet à la récurrence. Un tableau aux antipodes de la carte postale d'Istanbul qu'on essaye de vendre aux Européens, pour plaider la cause de son adhésion à l'Union Européenne.

Quelques signes de changements ?

Si la Turquie est la principale responsable de ce qu'elle est, elle n'est pas pour autant la seule fautive de cette schizophrénie : un véritable dédoublement caractérisé d'un côté par le désir de modernité et d'universalisme revendiqué par ses élites, et de l'autre la réalité archaïque de « l'État profond » entretenu dans le nationalisme le plus étroit par son appareil d'État. Les intellectuels turcs n'ont que très rarement assumé leur fonction d'éclairer de la conscience publique. On compte sur les doigts d'une main ceux qui ont eu le courage d'affronter les vieux démons de la nation. Mais l'environnement international, n'a rien fait non plus pour essayer de le faire sortir de l'ornière nationaliste. Se contentant de fermer les yeux sur ses turpitudes endémiques et d'acheter sa position stratégique à coups de milliards de dollars. La Turquie qui a été pendant des décennies l'un des pays du monde à recevoir le plus de subsides internationales, a été ainsi entretenue dans ses fantasmes de restauration de sa « grandeur passée » sans que jamais ne lui soit demandé aucun compte. Il aura fallu attendre le début du XXI^e siècle, avec les avancées conjuguées de la diaspora arménienne, de l'État arménien indépendant, et de la progression de l'idéologie des droits de l'homme pour que la situation change ostensiblement avec une campagne internationale de reconnaissance

du génocide. Un mouvement qui aura permis d'exhumer le crime, de renforcer quoi qu'ils en disent le poids des intellectuels dissidents du pays, et peut-être fait mûrir les conditions d'un dialogue arméno-turc, qui semble toutefois bien fragile et timide.

En tout état de cause, ce mouvement pour la vérité et la justice, dont on attend qu'il s'étende aux États-Unis, principal soutien de la Turquie, avec la promesse de Barack Obama de reconnaître le génocide, demeure l'exception. La règle dans les relations internationales avec la Turquie étant encore marquée du sceau de la Realpolitik, comme l'ont montré les petites indignités qui ont émaillé la Saison turque en France et dont cet ouvrage ne représente qu'un modeste antidote. Surtout en regard des moyens déployés pour vendre aux Français, qui sont massivement contre, l'image d'une Turquie avec laquelle les pays d'Europe sont invités à partager leur souveraineté. Une échéance, qui du point de vue de l'expérience arménienne, paraît tout de même risquée.

Mais, visiblement, les lendemains ne s'instruisent pas toujours aux leçons de la veille. Ce qui ne constitue cependant pas une raison de baisser les bras et encore moins de se taire comme en atteste cette initiative que l'on doit à la persévérance de son maître d'œuvre : Maxime Yevadian et à tous ceux qui ont donné de leur temps pour qu'elle voie le jour.

Ara TORANIAN,

Directeur des Nouvelles d'Arménie Magazine

Annexes

Les organisateurs de la Saison turque en France ont très soigneusement omis toute mention de l'apport des Arméniens à la culture turque, mais aussi et surtout toute allusion au Génocide Arménien. Ara Toranian a fait paraître une tribune dans le journal *Le Monde* pour dénoncer ce fait. Le directeur de CulturesFrance lui a adressé quelques jours plus tard une réponse manifestement gênée sous forme d'une autre tribune dans le même journal. Il nous a paru utile de reproduire en annexe ces deux articles.

M. Y.

Les fantômes de la « saison turque », CulturesFrance frappé d'amnésie

« Après tout, qui se souvient du massacre des Arméniens ? », lançait Hitler aux commandants en chef de l'armée allemande le 22 août 1939, quelques jours avant l'invasion de la Pologne. Cette question terrible pourrait être posée à CulturesFrance, l'opérateur délégué des ministères des affaires étrangères et de la culture chargé de la saison turque en France (juillet 2009-mars 2010).

En effet, on cherchera en vain à l'affiche de cet événement, qui revendique plus de 400 manifestations et débats sur la Turquie, la moindre allusion au premier génocide du XX^e siècle. Ce silence est trop systématique pour ne pas être suspecté de complaisance envers les pires turpitudes de l'État turc. Il questionne d'autant plus que ce crime sur lequel s'est construite la Turquie moderne fait l'objet d'un négationnisme officiel contre lequel ont réagi près d'une trentaine de pays dans le monde (dont la France en 2001) en reconnaissant le génocide des Arméniens.

Ce black-out contraste en outre avec le début de prise de conscience qui est en train de s'opérer dans ce pays à la faveur d'une pétition lancée par quatre intellectuels turcs, qui, tout en contournant le mot génocide (dont l'emploi est susceptible de poursuites avec l'article 301 du code pénal), demandent « pardon » aux Arméniens. Alors pourquoi ce mutisme à contre-courant, alors que, par ailleurs, les initiateurs de cette pétition sont mis à contribution, sur d'autres thématiques, dans les différents débats qui émaillent la saison turque ?

Faut-il en déduire que CulturesFrance instrumentalise cette partie « présentable et exportable » de l'intelligentsia du pays pour offrir au public

français l'image d'une Turquie moderne et sans tache ? Mais que parallèlement elle a fait sien le « tabou arménien » entretenu comme un abcès de fixation par l'État turc nationaliste et réactionnaire ? Une approche qui va contre le sens de l'histoire, à l'heure où les dirigeants turcs, tenant compte de la pression internationale et de la promesse (menace) de Barack Obama de faire reconnaître à son tour le génocide par les États-Unis, viennent d'accepter de créer avec l'Arménie, dans une tentative de normalisation, une « commission à dimension historique ».

Ainsi, l'amnésie organisée de cette saison, qui va jusqu'à l'effacement des caractéristiques arméniennes de la Turquie, maltraite ici une culture qui souffre déjà de discrimination là-bas. Cette attitude n'honore guère les valeurs de la patrie de Descartes et des Droits de l'homme.

Mais l'objectif revendiqué de cette saison, qui intervient dans la foulée de l'Année de l'Arménie (juillet 2006-2007), comme une tentative maladroite de compensation, demeure loin de ce type de considérations. Cette saison ne vise-t-elle pas surtout à restaurer l'image d'une Turquie noircie par le génocide, le négationnisme, l'oppression de ses minorités, les bombardements contre les Kurdes, l'occupation de Chypre et un blocus impitoyable sur l'Arménie ? Une Turquie que les dirigeants actuels essayent tant bien que mal de libérer de quatre-vingt-dix ans de kémalofascisme pour y substituer un « islamisme modéré et tolérant » et dont les tentatives ne seront pas favorisées par les faiblesses de CulturesFrance envers les péchés du nationalisme turc.

Dans son article de présentation (« La longue marche vers l'Occident »), le site Internet de la saison turque caviarde encore les cadavres des minorités chrétiennes qui jonchent cette « longue marche ». Les évoquer serait montrer que cet État, qui a pour ambition d'intégrer l'UE, a commencé par tuer ce

qu'il y avait de plus européen en lui, en termes culturel, sociétal et religieux. Mieux vaut donc taire cet aspect des choses qui cadre mal avec les clichés utilisés par Ankara pour fustiger, au nom de la diversité, le « club chrétien » que serait l'Europe et pour incarner, la main sur le cœur, le droit à la différence ! Un comble.

Ara TORANIAN.

Article paru dans l'édition des 6 et 7 septembre 2009 du journal *Le Monde*, page 16.

L'Arménie n'est pas oubliée par la Saison de la Turquie

Dans son article publié dans *Le Monde* du 5 septembre, Ara Toranian s'en prend à la Saison de la Turquie en France (série de grands événements culturels, scientifiques et économiques, qui se dérouleront jusqu'au mois de mars 2010), de façon quelque peu excessive et aussi, disons-le, intellectuellement malhonnête.

« On cherchera en vain, dit-il, la moindre allusion au premier génocide du XX^e siècle. » « Un silence, ajoute-t-il, systématique et complaisant. » Sur ce point, la réponse est aisée : il y a « plus que des allusions ». Lors du colloque qui s'est tenu le 11 juillet dernier à l'École normale supérieure sur l'Alliance des civilisations et l'Union pour la Méditerranée, Ali Bayramoglu, un des initiateurs de la pétition dite du « pardon » aux Arméniens et dont parle M. Toranian, a clairement utilisé le terme de génocide lorsque la question de l'Arménie a été évoquée.

Ne serait-ce qu'aux mois de septembre et octobre, plusieurs événements de la Saison de la Turquie en France seront l'occasion de débats ouverts sur l'histoire de la Turquie. Ainsi, l'une des trois sessions de « Médias français et médias turcs : quels tabous ? », qui aura lieu le 26 septembre, porte sur les tabous de la mémoire. Le 21 septembre, aura lieu au Centre du patrimoine arménien de Valence, un débat qui permettra au public de rencontrer Michel Marian et Ahmet Insel (autre initiateur de la pétition demandant pardon aux Arméniens), coauteurs d'un Dialogue sur le tabou arménien qui sort ces jours-ci chez Liana Levi.

« L'amnésie organisée, ajoute M. Toranian, va jusqu'à l'effacement des caractéristiques arméniennes de la Turquie. » Ceci n'est pas correct. Ainsi, le colloque, prévu en février à la Bibliothèque nationale de France abordera le livre arménien dans l'Empire ottoman.

Dans le domaine littéraire, Orhan Pamuk et Elif Safak, dont on connaît les prises de position, participeront à diverses manifestations. Dans le domaine de l'art, le photographe Ara Güler, « le Cartier-Bresson d'Istanbul », qui revendique son arménité, a reçu le 8 septembre la médaille de vermeil de la Ville de Paris et la Maison de la photographie lui rend hommage jusqu'au 11 octobre.

Est-il vrai que, toujours d'après M. Toranian, les autres problèmes qui « noircissent » l'image de la Turquie ne seraient pas davantage évoqués, comme la question chypriote. C'est faire peu de cas du débat, organisé le 11 octobre à l'Université de tous les savoirs, entre Ilker Turkmen, ancien ministre turc des affaires étrangères, et Georges Vassiliou, ancien président de la République de Chypre ?

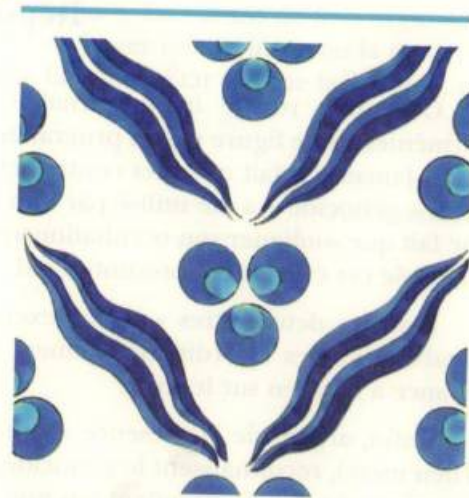
La Saison de la Turquie en France a accordé une large place aux intellectuels turcs, dont certains ont d'ailleurs été signataires de la pétition mentionnée par M. Toranian. Ainsi, Cengiz Aktar, qui fut à l'origine de la pétition, est le chargé de mission de la Saison de la Turquie pour la partie débats d'idées.

La Saison de la Turquie en France est conçue comme une invitation au dialogue et aux échanges. Riche de centaines de manifestations à travers notre pays, elle doit être l'occasion de montrer la Turquie d'hier, d'aujourd'hui et de demain, dans toute sa diversité. C'est ainsi que la Saison de la Turquie a été préparée, en tenant compte de l'histoire, de toute la diversité et de toutes les complexités de la Turquie d'aujourd'hui.

Stanislas Pierret est commissaire général de la Saison de la Turquie en France.

Olivier Poivre d'Arvor
Directeur de CulturesFrance

Article paru dans l'édition des 27-28 septembre 2009 du journal *Le Monde*, page 18.



SAISON ^{DE} LA
TURQUIE
^{ET} FRANCE

JUILLET 2009 - MARS 2010

Logo de la Saison turque en France.

Ce logo reprend de manière visible les thèmes et les couleurs de la céramique arménienne de Kütahya. Il s'agit probablement d'un emprunt involontaire et inconscient... - 76

Réponse

C'est une réalité incontournable : la référence au « génocide des Arméniens » ne figure pas au programme de la saison turque en France. Nulle part. Jamais. Le fait que mes contradicteurs soient obligés de rappeler que le mot « génocide » a été utilisé par l'un de leurs invités au hasard d'un débat, ne fait que souligner son occultation aveuglante à l'échelle des 400 manifestations de cet événement promotionnel.

Pour les deux autres « contre-exemples » cités, il n'est question que de « tabous ». Des interdits décidément tenaces, qu'en l'occurrence Cultures France a fait sien sur le sujet.

Enfin, arguer de la présence à cette « Saison » des intellectuels cités qui, Dieu merci, reconnaissent le génocide, mais dont l'œuvre ne s'identifie pas à ce crime et qui ne prétendent pas non plus l'incarner, ne saurait tenir lieu de justification pour expliquer l'insupportable censure à son endroit.

Afin justement de lutter contre la négation, le tabou, et pour que les choses soient clairement dites la France a « reconnu publiquement le génocide arménien » par une loi promulguée le 29 janvier 2001. Mais le message n'a visiblement pas été entendu par les organisateurs de cette opération de promotion d'un État négationniste, occupant de Chypre, oppresseurs de ses minorités. Un État dont l'hypernationalisme agresseur et criminel sera de surcroît flatté par « l'éclairage » de la tour Eiffel aux couleurs même de ce drapeau au nom duquel ont été commis tant d'atrocités.

Je ne m'étais pas permis de nommer les responsables de la saison turque dans ma tribune du 7 septembre dans *Le Monde*, ni n'avais porté un jugement

personnel sur leur « honnêteté intellectuelle ». La nature de leur argumentaire dans cet article suffira cependant à se forger une opinion en la matière. Tout en reconnaissant que leur position, face à un État comme la Turquie, ne doit pas être facile...

Ara TORANIAN

Notes

Introduction

1. AKCAM, 2008, p. 98.

Chapitre 1

1. Zacharie le Rhéteur, éd.-trad. Brooks, 1919-1924, p. 217 du texte syriaque. Je remercie Dominique Gonnet et Bernard Outtier pour avoir révisé la traduction de ce texte difficile. Sur le mouvement de prédication arménienne cf. YEVADIAN, 2008, p. 478-479.
2. MINGANA, 1930, p. 297-371.
3. Texte dans RP Paylaguian, *Histoire ecclésiastique arménienne*, Paris, 1941, p. 79-80 ; d'après la traduction française d'Albert Khazinedjian.
4. LAURENT, 1980, p. 416 et Asoghik, trad. Dulaurier, II, 2, p. 130-131.
5. Il m'a été impossible de retrouver le texte exact de ce *hadith* en traduction française ou anglaise ; cela n'a rien d'étonnant car seule une infime minorité des milliers de *hadiths* ont été traduits dans une langue occidentale.
6. Traduit dans LAURENT, 1980, p. 526.
7. Cf. DONNER, 1981.

Chapitre 2

1. Aristakès de Lastivert, trad. Canard-Berberian, 1973, p. 69.
2. *Op. cit.*, p. 60.
3. *Op. cit.*, p. 49.
4. *Op. cit.*, p. 61.
5. *Op. cit.*, p. 81.
6. *Op. cit.*, p. 44.
7. On peut estimer de 100 000 à 130 000 l'ensemble de la population turque d'Asie antérieure au XI^e siècle, à une époque où il y avait plusieurs millions d'Arméniens.
8. YETKIN, 1962, p. 20 (pour toutes les citations de cette page).
9. *Op. cit.*, p. 16-19 à compléter par SAKISSIAN, 1940, p. 61-62.
10. SAKISSIAN, 1940, p. 61-62 et HASRATIAN, 2002, p. 232.
11. YETKIN, 1962, p. 31.
12. *Op. cit.*, p. 32.
13. *Op. cit.*, p. 32.
14. YEVADIAN, 2006, p. 51.
15. Sur l'influence arménienne sur les turcs on peut aussi voir HILLENBRAND, 2000, p. 307-308 ; elle est aussi évoquée dans MOZZATI, 2003, p. 160.

Contre-point :

1. MOZZATI, 2003, p. 182.
2. GRENARD, 1901, p. 550.
3. *Op. cit.*, p. 551.
4. HUART, 1895, n° 67, p. 365 et GRENARD, 1900, p. 456.
5. GRENARD, 1900, p. 457.
6. HUART, 1894, n° 36, p. 182.
7. HUART, 1895, n° 49, p. 351.
8. MOZZATI, 2003, p. 166.
9. TUGHLACI, 1990, p. 1.
10. ADJARIAN, 1942, p. 11.
11. THIERRY, 1985, p. 301.

Chapitre 3

1. VACALOPOULOS, 1976, p. 44.
2. Cf. le témoignage de Nicolas de Nicolay, Nicolay, éd. Gomez-Géraud - Yérasimos, 1989, p. 154-162.
3. Cités dans KOUYMIAN, 2007, p. 388.
4. Cité dans COUSIN, 1674, VIII, p. 337.
5. Gabriel, éd. Srabian, 1907, p. 61.

Contre-point

1. Ce témoignage a été traduit d'après le texte d'un manuscrit composite écrit en l'année arménienne 1152 (1704) qui se trouve dans la bibliothèque du couvent des Antonins de Rome, sous la côte 33, cf. Gabriel, éd. Srabian, 1907.

Chapitre 4

1. HASSELQUIST, 1769, I, p.151-152.
2. YERASIMOS, 1997, p. 22.
3. YERASIMOS, 1997, p. 37-38.
4. Cf. MOZZATI, 2003, p. 316-322.
5. Sinan, éd.-trad. Necipoghlu, 2006, p. 53, 58, 64, 88, 114-115 (dans les différents textes édités).
6. REFIK, 1931, document n° 22, en osmanli ; KALUSTIAN, 2002, p. 34-35 et NECIPOGHLU, 2005, p. 129 (extrait du texte).
7. BERBÉRIAN, 1954, p. 7. KALUSTIAN, 2002 ajoute (p. 35) : « there is absolutely no doubt that Olussa and Nishan are armenian names, used only by Armenians ».
8. KOUYMIAN, 2007, p. 397-398 ; les pages 395-399 sont du plus haut intérêt, par la richesse de leur information sur la démographie arménienne.
9. YERASIMOS, 1997, p. 32, et Sinan, éd.-trad. Necipoghlu, 2006, pour les listes étabies par Sinan lui-même.
10. YERASIMOS, 1997, p. 21-22.
11. NECIPOGHLU, 2005, p. 29.

Contre point

1. YERASIMOS, 1997, p. 34-38.
2. NECIPOGHLU, 2005, p. 130.
3. TUGHALCI, 1990, p. 1.
4. BACHMANN, 1913, p. 59.

Chapitre 5

1. Les fouilles⁸ du XX^e siècle révélèrent différentes sortes de céramiques depuis l'époque préhistorique, SHAHIN, 1979-1980, p. 259-286 ; pour les photographies, voir KÜRKMAN, 2006, p. 34-42.
2. CARSWELL, 1972, II, p. 1.
3. Trente-huit ans après sa première parution, l'étude fondamentale demeure CARSWELL, 1972, réimpression en 2005.
4. Nombre de ces collectionneurs sont mentionnés dans KÜRKMAN, 2006, p. 13. La plus importante est la collection Suna and Inan Kirac et le Musée Sadberk Hanim, dont les principaux objets furent exposés au Musée Jacquemart-André à Paris d'avril à juillet 2000 avec un superbe catalogue, SOUSTIEL, 2000.
5. Pour une brève histoire de la céramique arménienne, dont celle de Kütahya, voir KOUYMIAN, 1992, « Ceramics » p. 46-48, diapositives 166-180, en ligne : http://armenianstudies.csufresno.edu/arts_of_armenia/frescoes_mosaics_ceramics.htm.
6. CROWE, 2002, p. 226, 240, fig. 354-356, 423 et MUTAFIAN, 2007, p. 255-256.
7. KÉVORKIAN et PABOUDJIAN, 1992, p. 151.
8. SOUSTIEL, 2009, p. 65, citant SHAHIN 1979-1980.
9. CARSWELL, 1972, II, p. 2.
10. CARSWELL, 1972, II, Appendice F, « Spectrographic Analysis of Kütahya, Isnik, and other Near Eastern Pottery », p. 81-87 ; voir aussi Colomban et al, *infra*, note 32.
11. KÜRKMAN, 2006, p. 79-82, citant le texte turc du décret d'Ahmet Refik, dans REFIK, 2004.
12. KÉVORKIAN et PABOUDJIAN, 1992, p. 151, citant ALBOYADJIAN, 1961, mais voir *infra*.
13. CARSWELL, 1972, I, p. 78, transcription et traduction de Charles Dowsett. L'édition originale de cette céramique est due à Arthur Lane, LANE, 1957 B, p. 247-281.
14. *Catalogue of the Godman Collection of Oriental and Spanish Pottery and Glass*, London, 1901, p. vii, 52 no. 7 pl. LV, no. 35.
15. SAKISIAN, 1936, réédité sous le titre « La question des faïences de Keutahia » dans SAKISIAN, 1940, p. 103-113.
16. CARSWELL, 1972, I, p. 80 ; Dowsett commente aussi sur les diverses formes orthographiques trouvées dans les manuscrits arméniens et sur les objets de Kütahya.
17. CARSWELL, 1972, II, p. 5. Cela lève évidemment simplement la question toujours non résolue de savoir si les potiers arméniens ont travaillé à Iznik et, si oui, quand et combien de temps.

18. CARSWELL, 1972, II, p. 2, citant deux inventaires de l'église Saint-Sargis de Kütahya établi par un certain Astvatsatur de Kafa dans les années 1480 et publiés par AGHAVNUNI, 1897 - 1898. Aucun de ces colophons n'a été publié par Levon Khach'ikyan, mais il a publié un autre colophon du même Astvatsatur qui a copié un *Livre de cantiques* (Gantsaran) en 1486 à Kütahya, KHACH'IKYAN, 1967, III, n° 642, p. 467-8.
19. ASLANAPA, 1949, p. 46-51, avec des illustrations en couleur de différents carreaux, cf. CARSWELL, 1972, II, p. 3.
20. KÜRKMAN, 2006, p. 51-52 ; avec une reproduction d'un document issu des Archives ottomanes, *Tahrir Defterleri*, no. 438, p. 71.
21. CARSWELL, 1972, II, p. 8, citant ÖZ, Ankara, p. 29, mentionnant *Süleymanne İnshaat Defteri*, D. 44 dans les archives du palais de Topkapi Sarayı, et CARSWELL, 1972, II, p. 8, au sujet de la mosquée Rustem Pacha, voir ASLANAPA, 1949, p. 45, n. 3.
22. KÜRKMAN, 2006, p. 52, avec une reproduction du document original et une transcription en turc moderne, Archives ottomanes, *Mühimme*, no. 41, p. 85.
23. CARSWELL, 1972, II, p. 3, citant ÖZ, Ankara, p. 25-26.
24. CARSWELL, 1972, II, p. 7 note 3.
25. 1638-39 (1048 A.H.) date pour la parade de l'*esnaf* à Istanbul donnée par ROGERS, 2006, p. 282, en citant l'édition de la traduction du voyage de Çelebi par Orhan Gökay, Istanbul, 1996.
26. CARSWELL, 1972, II, p. 7-8 ; KÜRKMAN, 2006, p. 66-78, fournit de longs extraits en turc suivis par la traduction anglaise, du *Seyahatnamesi* de Çelebi, mais où la référence aux potiers dans un des quartiers des « infidèles » manque, même si les détails sur les marchandises de Kütahya sont intéressants.
27. ROGERS, 2006, p. 282, citant KÜTÜKOĞLU, 1983.
28. LANE, 1957 A, p. 63 ; cf. CARSWELL, 1972, II, p. 16. La source originale en est OMONT, 1902, I, p. 358-359 ; cf. ASLANAPA, 1949, p. 109.
29. DE PEYSSONNEL, 1787, I, p. 109-110, cité en partie dans CARSWELL, 1972, II, p. 16 ; ASLANAPA, 1949, p. 109-110.
30. KÜRKMAN, 2006, p. 108-115. Dans les deux cas la source provenait des procès-verbaux des séances de la Cour des Canons de Kütahya conservés à la Bibliothèque nationale d'Ankara : le premier daté de 1764, vol. 3, décision no. 229, le deuxième de 1766, accord de la corporation des producteurs de tasses, p. 57 d'un volume non spécifié des procès-verbaux de la séance des Canons.
31. Charles F. J. Dowsett (1924-1998) fut le premier professeur d'arménien titulaire de

- la Chaire Calouste Gulbenkian à l'Université d'Oxford. Il avait déjà déchiffré, dès les années 1950, les inscriptions sur des productions de Kütahya, comme noté ci-dessus dans la référence à Arthur Lane.
32. L'examen le plus récent des carreaux de Kütahya fut fait par COLOMBAN, DE LAVEAUCOUPET, MILANDE, 2005. Colomban examina aussi des carreaux d'Iznik par spectroscopie Raman : « L'exemple... montre la différenciation dans un même corpus de céramiques ottomanes entre les productions d'Iznik et celles de Kütahya, voire dans celles d'Iznik à différentes périodes. » Voir « Nouveaux outils et nouveaux concepts dans l'analyse Raman des verres », communication d'une conférence à Nancy en novembre 2006 intitulée « Verre, matériau fonctionnel du futur », p. 3, disponible (pdf) sur Internet.
33. Les plus importants : AGHAVNUNI, 1897-1898 ; KURDIAN, 1947 ; AK'IAN, 1960 ; ZORT'IAN, 1960 ; ALBOYADJIAN, 1961. On peut aussi ajouter à cette liste ZORT'IAN, 1923, p. 198-228.
34. Essentiellement REFIK, 1933 pour les documents officiels, maintenant complétés par divers articles de Mübahat Kütükoğlu sur les décrets impériaux et registres ottomans cité par KÜRKMAN, 2006, p. 285, 395.
35. John Carswell continua ses études sur la céramique tant de Kütahya que d'Iznik en apportant de nouvelles informations et analyses sur le sujet. Les plus importants de ses articles sont : CARSWELL, 1995 et CARSWELL, 1998.
36. CARSWELL, 1972, I, p. 12-13.
37. Travail soigneusement présenté et illustré en couleur, CARSWELL, 1972, I, chapitre II. « Les carreaux illustrés » et chapitre III. « Les inscriptions », p. 12-67 ; KÜRKMAN, 2006, avec d'excellentes photographies en couleur, p. 85-107.
38. Les trois carreaux furent minutieusement étudiés dans le contexte de la série entière, SOUSTIEL, 2009 et CARSWELL, 1972.
39. CARSWELL, 1972, II, présente tous les types avec des dessins de chacun.
40. CARSWELL, 1972, II, p. 39.
41. KÜRKMAN, 2006, p. 117-118, en citant DURUKAN, 2001, p. 36. Bien que Kürkman parle d'un potier et de trois apprentis, la liste qu'il donne ne mentionne que trois potiers.
42. ZIYA, 1910, cité par KÜRKMAN, 2006, p. 118-127, qui donne le rapport entier préparé par Mehmet Ziya dans la traduction anglaise, cf. KÉVORKIAN et PABOUDJIAN, 1992, p. 151.
43. Les biographies détaillées de chacun d'entre eux peuvent être trouvées dans KÜRKMAN, 2006, p. 183-200, avec un certain nombre de photographies des différents ateliers et de leurs patrons ; voir aussi CARSWELL, 1972, II, p. 39-41.

44. Selon Grigoris *vardapet* Balakian, arrêté le 24 avril 1915 à Istanbul, mais ayant survécu au génocide, il n'y avait plus d'Arméniens à Kütahya lorsqu'il y passa en septembre 1918, BALAKIAN, 2009 p. 406.

45. KÉVORKIAN, 1992, p. 151, où le nom est donné sous la forme de Fayik Ali Bey ; CARSWELL, 1972, II, p. 39.

46. Le meilleur récit se trouve dans l'introduction du catalogue de l'exposition de Tel-Aviv, OLENIK, 1986, p. 6-19 ; d'autres détails dans CARSWELL, 1972, II, p. 39-42 ; Carswell interrogea les fils des Balian et des Karakashian au cours des années 1960 lorsqu'il menait des recherches pour l'élaboration de son livre ; voir aussi la biographie d'Ohannessian dans KÜRKMAN, 2006, p. 195-200. Ironiquement, la restauration fut finalement réalisée en 1966 par des potiers turcs de Kütahya.

47. Garo Sandrouni rapporte, dans un courriel du 9 janvier 2010, que les Balian et les Karakashian restèrent associés jusqu'en 1962-1963 mais avaient quitté Ohannessian en 1935.

48. Sandrouni dans ce même courriel du 9 janvier 2010, apporte une variante, voir OLENIK, 1986, p. 15 et n. 6, les noms étant Hagop Antreassian et Harout Halebian dans la Vieille Ville et Haig Lepejian à Ramallah.

49. CROWE, 2006-2007, disponible sur Internet.

50. J'ai occasionnellement essayé de me confronter à ce dilemme, voir par exemple KOUYMJIAN, 1986, p. 6-10.

Contre point

1. TER PETROSYAN, 1976, p. 206.
2. SAGUEZYAN, 1933, octobre-décembre, page 34.
3. SIROUNI, 1988, IV, p. 215.
4. *Larousse illustré*, 1968, cité dans TOKAT, 2005, p. 281.
5. Théodik, *Agenda pour tous*, 1927, p. 288.

Chapitre 6

1. D'Ohsson, 1791, p. 81.
2. Cette « bonne parole » a même été reprise grâce à un lobbying habile par le comité français du café sur ses plaquettes publicitaires.
3. MATHIEU, 1859, p. 428.
4. Certains particuliers commerçants ou voyageurs ramenèrent dans leurs pénates du café. Il s'agissait là d'une sorte de trouvaille de vacances. Ainsi agit Rauwolff en Allemagne en 1573 ou Pietro Della Valle à Venise en 1615. Ces pratiques ponctuelles ne durèrent qu'un temps et ne dépassèrent pas le cercle de leurs familiers.
5. Archives départementales de l'Hérault, fond C 2629.

6. MATHOREZ, 1918, p. 7.
7. Saint-Simon, *Mémoires*, année 1700, éd. de Boislade, VII, p. 61.
8. LEMAIRE, 1997.

Chapitre 7

1. Ce chapitre est un résumé de l'introduction et de la conclusion de KÉVORKIAN, 1986.

Chapitre 8

1. Ce chapitre est un résumé des travaux de l'auteur présentés dans STÉPANIAN, 2001.

Contre point

1. PARIS, 2007, p. 22.
2. PARIS, 2007, p. 23.

Chapitre 9

1. CHARASSAN, 1915, p. 9 et SHARASAN, 2008, p. 18.
2. CHARASSAN, 1915, p. 18.
3. REFIK, 1934, p. 21.
4. STÉPANIAN, 1969, II, p. 54.
5. Parmi les œuvres principales on peut citer : « Les drames Le Pauvre enfant », « La patrie et Silistra » de Namek Kemal ; « Gyulnihar » d'Akef Bey ; « Le drame holâ peur », « La comédie la tête nue » d'Ahmed Midhat ; « Mort accidentelle » d'Epou Zia ; « Béssa » de Shemseddin Sami ; « le

drame Vusluat » de Rijaizadeh Ekrami qui a aussi traduit quelques pièces françaises par exemple Atala, Angélique etc. ; « Il ne peut pas prendre en main deux pastèques » d'Hamdi Efendi ; « Ayar Hamza » de Mehmed Ali ; « Les aventures d'un héros » d'Ali Haydar Bey ; « Osman Gazi, Ya gazi » de Manastrel Mehmet Rifati.

6. Rudolph TALASSO, *La Revue Théâtrale*, Paris, NS, 16, 1904, p. 382.
7. STÉPANIAN, 1983, p. 9 et FEHIM, 2002.
8. STÉPANIAN, 1983, p. 10.
9. STÉPANIAN, p. 50 et METIN, 1999.

Chapitre 10

1. TCHORMISSIAN, 1972, p. 55.
2. KHARATIAN, 2007, p. 51-67.
3. HAROUTIOUN, 1908.
4. *Histoire du peuple arménien*, tome IV, Erevan, 1972, page 310.
5. LÉO, 1984, p. 96-98, voir aussi le remarquable ouvrage de Pascal Carmont, CARMONT, 1999.
6. GHAZARIAN, 1967, p. 397.
7. *Le journal mensuel de la Famille Démirdjipachiants*, 1900, n° 1, p. 51-54.
8. AZATIAN, 1952.
9. ZARDARIAN, 1933, p. 54-58.
10. TCHORMISSIAN, 1972, p. 183.

11. TCHORMISSIAN, 1972, p. 187.
 12. TCHORMISSIAN, 1972, p. 182.
 13. *Histoire du peuple arménien*, tome VI, Erevan, 1981, p. 466-467.
 14. KIRAKOSSIAN, 1967, p. 88.
 15. *Histoire du peuple arménien*, tome VI, Erevan, 1981, p. 464.
 16. KIRAKOSSIAN, 1967, p. 88.
 17. TCHORMISSIAN, 1972, p. 181.
 18. *Les mémoires d'Abdul Hamid*, Horizon, 1913, n° 42.
 19. *Histoire du peuple arménien*, tome V, Erevan, 1975, p. 96-97.
 20. AZATIAN, 1944, p. 306.
 21. Meguerditch Potourian, *Encyclopédie arménienne*, Bucarest, 1939, p. 120-121.
 22. TER-MOVSISSIAN, 1927, p. 25-32.
 23. SIROUNI, 1988, tome IV, p. 265-266.
 24. SIROUNI, 1988, tome IV, p. 267.
 25. TOROSSIAN, 1936, n° 8-12, p. 331-334.
 26. SAMOUELIAN, 1912, n° 9, p. 513-520.
 27. KIRAKOSSIAN, 1967, p. 150.
 28. DADRIAN, 2004, p. 8-9.
 29. DADRIAN, 2004, p. 11.
 30. RIFAT, 1938, p. 160.
 31. *Le génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman, recueil de documents et d'informations*, 1991, p. 199.
 32. KIRAKOSSIAN, 1967, p. 91.
 33. TCHORMISSIAN, 1975, p. 146.
 34. KIRAKOSSIAN, 1967, p. 91.
 35. INDJIKIAN, 1984, p. 300.
 36. KALFAYAN, 1930, p. 110-143.
 37. INDJIKIAN, 1984, p. 301.
 38. GHAZARIAN, 1968, p. 226.
 39. *Les rapports des diplomates austro-hongrois concernant le génocide des Arméniens (recueil de documents) (1915-1918)*, 2004, p. 89-91.
 40. *Documents officiels*, 2004, p. 94.
 41. *Documents officiels*, 2004, p. 44.
 42. *Documents officiels*, 2004, p. 148.
 43. ÇETINOGHLU, 2006, p. 131.
 44. BARSEGHOV, 1999, p. 10.
- Contre point*
1. « Avédis Zildjian le plus célèbre industriel de cymbales au Monde », Maténadaran. Fonds Arshak Alboyadjian, document 37, preuve 65/329.
 2. BAKHTCHINIAN, 2002, p.47-48.

Notices des illustrations

Chaque monument ou objet porte un seul numéro qui est repris s'il est à nouveau utilisé dans l'ouvrage. Nous avons cherché à identifier aussi précisément que possible les origines des illustrations et les photographes. S'il y a des erreurs, merci de les signaler.

1. Porte de la madrasa appelée Indjèminareli Medressé à Konia (1264), MOZZATI, 2003, p. 160, cliché Luca Mozzati.
2. Mosquée de Manutché, à Ani, XII^e siècle, MOZZATI, 2003, p. 160, cliché Luca Mozzati.
3. Mosaïque de Jérusalem. Près de la porte de Damas a été découvert, en juillet 1894, une importante mosaïque arménienne. Texte : « À la mémoire et pour le salut de tous les Arméniens dont le Seigneur connaît le nom. » Cette mosaïque, des V^e-VI^e siècles, faisait probablement partie d'un des ensembles monastiques dont Anastase vardapet dresse la liste. Elle est une des nombreuses inscriptions qui témoignent de l'importance de la présence arménienne en Terre sainte, cf. YEVADIAN 2008, p. 458-461.
4. Firman de Saladin, parchemin, 529 x 29 cm, Patriarcat arménien de Jérusalem, cf. NARRISS, 1979, p. 12-13.
5. Firman de Mahomet, parchemin, 327 x 21,5 cm, Patriarcat arménien de Jérusalem, cf. NARRISS, 1979, p. 11.
6. Firman d'Ali, parchemin, 825 x 32,8 cm, Patriarcat arménien de Jérusalem, cf. NARRISS, 1979, p. 13.
7. Carte du monde seldjouke à sa plus grande expansion, cf. HATTSTEIN - DELIUS, 2008, p. 350, infographie : Rolf Krause.
8. Coupe de la mosquée de la citadelle d'Érzeroum, cf. ÜNAL, 1968, p. 20.
9. Coupe de la bibliothèque du monastère de Sanahin, cf. YEVADIAN, 2006, p. 32, d'après un relevé de V. Haroutounian.
10. Döner Künbet à Kayseri, cf. HATTSTEIN - DELIUS, 2008, p. 375, cliché Annie et Henri Stierlin.
11. Hatuniye Türbési, à Erzeroum, cf. MOZZATI, 2003, p. 171, cliché Luca Mozzati.
12. Monastère de Sanahin, cliché Maxime Yevadian.
13. Médaillon de la madrasa çifte Minareli, XIII^e siècle, cf. MOZZATI, 2003, p. 170, cliché Luca Mozzati.
14. Détail d'un khatchkar de Hovannavank, cliché Maxime Yevadian.

15. Détail de l'intérieur de la chapelle haute du monastère de Noravank, 1339, *cf.* YEVADIAN, 2006, p. 104-106, cliché Maxime Yevadian.
16. Intérieur de la mosquée d'Ala ad-Din de Nigde, 1228-1229, *cf.* HATTSTEIN - DELIUS, 2008, p. 371, cliché Annie et Henri Stierlin.
17. Le porche qui réunit deux des églises du monastère de Sanahin, cliché Zaven Sargsyan.
18. Reconstitution du mausolée de Rabia Hatun, XIII^e siècle, ÜNAL, 1968, p. 20.
19. Nécropole d'Akhlat, *cf.* MOZZATI, 2003, p. 179, cliché Luca Mozzati.
20. Ensemble khatchkars de Noradouz, *cf.* YEVADIAN, 2006, p. 66-67, cliché Maxime Yevadian.
21. Janissaire, d'après Nicolas de Nicolay, 1989, p. 161.
22. Le devshirmé, ou « ramassage » des enfants d'après l'ouvrage d'André Thevet, 1575, Bibliothèque nationale de France.
23. Gravure réalisée en 1712-1713 par l'artiste français Le Hay, dépeint le chef des janissaires au début du XVIII^e siècle, Bibliothèque nationale de France.
24. Carte de l'Empire ottoman, *cf.* HATTSTEIN - DELIUS, 2008, p. 538, infographie Rolf Krause.
25. Détail du pont Büyükcemece, *cf.* NECIPOGLU, 2005, p. 132.
26. Sceau de Sinan en 1565, *cf.* NECIPOGLU, 2005, p. 127, Archives du Musée du palais de Topkapi, Istanbul, D, 1461.
27. Complexe de la Süleymaniye, 1550-1557, *cf.* HATTSTEIN - DELIUS, 2008, p. 552.
28. Complexe de la Selimiye d'Edirne, 1574, *cf.* HATTSTEIN - DELIUS, 2008, p. 558, cliché Roland et Sabrina Michaud.
29. Sinan vers 1579, *cf.* NECIPOGLU, 2005, p. 135, Chester Beatty Library, Dublin, Ms T. 413, fol. 116 r.
30. Vue générale et plan du tombeau de Sinan, *cf.* NECIPOGLU, 2005, p. 150, cliché Reha Günay.
31. Intérieur du palais de Dolma Bahçe, *cf.* TUGHLACI, 1990, p. 149, cliché Pars Tughlaci.
32. Sarkis Bey Balian photographié par les frères Abdullah, *cf.* TUGHLACI, 1990, p. 433, cliché Pars Tughlaci.
- 33 et 34. Boîtes à cigarettes de facture arménienne, faites à Van, Collections particulières *cf.* TOKAT, 2005, p. 186-187, clichés Osep Tokat.
35. Pichet et inscription sur la base, Kütahya, 1510, *cf.* CARSWELL, 1972, p. 78-9, pl. 20 et KÜRKMAN, 2006, p. 53 et 247 ; ancienne collection Godman, British Museum, G, 1983.1, cliché Garo Kürkman.
36. Bouteille et inscription sur la base, Kütahya, 1529, *cf.* CARSWELL, 1972, p. 79-80, pl. 20 et KÜRKMAN, 2006, p. 56 et 246 ;

- Godman, British Museum, G, 1983.16, cliché Garo Kürkman.
37. Plat et monogramme d'Abraham vardapet, 1718-1719, Collection de la Congrégation arménienne des Pères Mekhitaristes, Venise, cliché Claude Mutafian et Dickran Kouymjian.
38. Firman, accord judiciaire de 1764 citant les noms des potiers arméniens, *cf.* KÜRKMAN, 2006, p. 109, cliché Garo Kürkman.
39. Carreaux représentant Basile de Césarée, saint Grégoire l'Illuminateur et saint Jean Chrysostome, avec le roi Tiridate avec une tête de sanglier et sa sœur Khosrovidukht, Kütahya, 1718-1719, collection particulière
40. Carreaux de Patriarcat arménien de Jérusalem, représentant Adam et Ève au Jardin d'Éden et David en prière, Kütahya, 1718-1719, cliché Dickran Kouymjian.
41. Carreau Kütahya, 1737, Watertown, Armenia Library and Museum of America (ALMA).
42. Œuf de suspension, Kütahya, XVIII^e siècle, collection A. et D. Kouymjian.
43. Poinçons des bijoutiers arméniens, *cf.* TOKAT, 2005, p. 233.
44. Vue des boulevards depuis le premier café, burin anonyme, vue d'optique XVIII^e siècle, Paris, Rehaussée de couleur, *cf.* BOGHOSSIAN, 1998, p. 370, n°1186, collection Sarkis Boghossian.
45. Intérieur du café Procope aujourd'hui, cliché Maxime Yevadian.
46. Plaque commémorative, cliché Maxime Yevadian.
47. Le café de Pascal, Bois de F. Moncharton, Paris à travers les siècles, vers 1860, 120 x 144, *cf.* BOGHOSSIAN, 1987, p. 394, n° 541, collection Sarkis Boghossian.
48. *Sourb Urbatagirk*, Venise, 1512, *cf.* KÉVORKIAN, 1986, n°1, Bibliothèque nationale de France, Rés. Des impr., p. V 105 [2].
49. Marque de la première imprimerie arménienne, Venise, 1511-1513, *cf.* KÉVORKIAN, 1986, p. 23.
50. *Histoire de Moïse de Khorène*, Amsterdam 1695, *cf.* KÉVORKIAN, 1986, n° 58, Bibliothèque nationale de France, Imp 8 ° O² b. 13.
51. Page de titre de la Bible d'Osman, *cf.* KÉVORKIAN, 1986, n° 21, Bibliothèque nationale de France, Rés. Des Impr., A 2319.
52. Premier planisphère arménien, Amsterdam, 1699, *cf.* KÉVORKIAN, 1986, n° 87, Bibliothèque nationale de France, Cartes et Plans Ge DD 2987 (103) B.
53. Couverture de la traduction turque de Don Quichotte effectuée par Hovannès Deroyents Tchamourdjian, *cf.* STÉPANIAN, 2005, p. 147, n° 544 et MARSEILLE, 2007, p. 343, Erevan, Bibliothèque nationale d'Arménie, n° 392.
54. Pages de la grammaire arménienne de Mékhitar de Sébaste en langue turque

publiée en 1727, cf. STÉPANIAN, 2005, p. 29, n° 1 et MARSEILLE, 2007, p. 339, Erevan, Bibliothèque nationale d'Arménie, n° 1691.

55. Page de la traduction turque de la Thébaïde de Racine due à Garabed Panosyan. cf. STÉPANIAN, 2005, p. 116, n° 391 et MARSEILLE, 2007, p. 342, Erevan, Bibliothèque nationale d'Arménie, n° 902.

56. Cartes de visite des frères Abdullah, collection Pierre de Gigord, Paris.

57. Femmes arméniennes tissant un tapis de soie, 1899 et 1900, cf. ARLES, 2007, p. 78, collection Pierre de Gigord, Paris.

58. Troupe arménienne de théâtre qui interprète les premiers opéras dans l'Empire ottoman, cliché d'Anna Aleksanian.

59. Affiche théâtrale arménienne, troupe officielle du « Théâtre ottoman » de 1879 à 1882, composée d'acteurs arméniens, cliché d'Anna Aleksanian.

60. Scène théâtrale arménienne, cliché Annā Aleksanian.

61. Scène théâtrale arménienne, cliché Anna Aleksanian.

62. Vue de Smyrne, vers 1850, Lithographie L. Sabatier, 35,5 x 52 cm, Bibliothèque nationale de France, Cabinet des Estampes, Vd7, t. IV (P180 838).

63. Carte de visite de la maison Papazian et Pervazian, cf. TERNON - KEBABDJIAN, 2009, p. 99.

64. Papier à cigarette ottoman, cf. TERNON - KEBABDJIAN, 2009, p. 99.

65. Atelier de chausseurs arméniens, cliché Anahit Astoyan.

66 à 68. Annonces publicitaires, clichés Anahit Astoyan.

69. Photographie de groupe devant l'entrée de l'Institut séricicole Kevork Torkomian, 29,5 x 38,7 cm. Extrait d'un album des frères Abdullah, cf. ARLES, 2007, p. 61, collection Pierre de Gigord, Paris.

70. Intérieur d'une filature de soie à Brousse, 25, 7 x 31,8 cm, Extrait d'un album des frères Abdullah, cf. ARLES, 2007, p. 60, Collection Pierre de Gigord, Paris.

71. « Le sultan hachant le peuple arménien », caricature parue dans *L'indiscret*, n° 54 du 28 janvier 1903, n° 54, p. 12, collection Vahan et Armen Gilibert.

72. « Le sultan se livrant à quelques réformes sur ses sujets », caricature parue dans *Le Rire*, n° 143 du 31 juillet 1897, p. 12, collection Vahan et Armen Gilibert.

73. Caravane de déportés, cliché Dr Armin T. Wegner.

74. Orphelins d'Alexandropol-Gioumri, collection des Archives de la Bibliothèque Noubar, Paris.

75. Atelier de confection de cymbales d'Avedis Zildjian, cliché Anahit Astoyan.

76. Logo de la Saison turque en France.

Couverture : *Carte particulière de la Méditerranée*, de François Ollive Marseille, 1662,68 x 97,5 cm, BNF, Carte et plan, S.H. Archivers n°43.

Bibliographie

Cette bibliographie s'efforce de donner au lecteur les outils qui permettent d'approfondir le sujet de chaque chapitre. Pour les titres parus en plusieurs volumes, l'abréviation note les dates extrêmes dans la bibliographie, mais seule la date du volume cité apparaît dans les notes. Seule la pagination des titres de moins de trois volumes est donnée, afin de ne pas allonger le propos. Les informations sont les plus précises possibles (prénoms développés, paginations, etc.) dans la mesure des données communiquées par les auteurs.

Sources

Asoghik, trad. Dulaurier, 1883

Dulaurier Édouard, *Étienne de Taron, Asoghik, Histoire universelle*, Paris, Leroux Ernest, 1883, 206 pages.

Asoghik, trad. Macler, 1917

Macler Frédéric, *Étienne, Asoghik de Taron, Histoire universelle*, 2^e partie, Livre III, Paris, Imprimerie Nationale, 1917, 216 pages.

Balakian, trad. Balakian et Sevag, 2009

Balakian Grigoris, *Armenian Golgotha*, trad. par Peter Balakian et Aris Sevag, New York, Alfred A. Knopf, 2009, xli-510 pages.

Chronique, éd. Zort'ian, 1960

Zort'ian Hamabartsum, *Kutinahay Zhamanakagrut'ion* (Chronique des Arméniens de Kütahya), Vienne, 1960.

D'Ohsson, 1791-1820

D'Ohsson Mouradgea Ignatius, *Tableau général de l'Empire ottoman divisé en deux*

parties, dont l'une comprend la législation mahométane, l'autre, l'histoire de l'Empire ottoman, Paris, Firmin Didot, 1787-1820.

Gabriel, éd. Srabian, 1907

Srabian Isaac, « Un témoin inconnu, le martyr Gabriel », *Handes Amsorea*, XXI, 1907, p. 61-62.

Hasselquist, 1769

Hasselquist Frédéric, *Voyage dans le Levant*, II volumes, Paris, Delalain, 1769, 206 et 204 pages.

Khach'ikyan, 1967

Khach'ikyan Levon, *XV daru hayeren jerageri hishatakaraner* (Colophons des manuscrits arméniens du XV^e siècle), vol. III, (1481-1500), Erevan, 1967.

Lastivert, trad. Canard - Berberian, 1973

Canard Marius et Berberian Haïg, *Aristakès de Lastivert, Récit des malheurs de la nation arménienne*, Bruxelles, Byzantion, « Bibliothèque de Byzantion n° 5 », 1973, 150 pages.

Nicolay, éd. Gomez-Géraud - Yérasimos, 1989

Gomez-Géraud Marie-Christine et Yerasimos Stéphane, *Nicolas de Nicolay, Dans l'empire de Soliman le Magnifique*, Paris, CNRS, 1989, 312 pages.

Sinan, éd.-trad. Necipoghlu, 2006

Crane Howard, Akin Esra et Necipoghlu Gülru, *Sinan's autobiographies, five sixteenth-century texts*, Leiden-Boston, Brill, 2006, xvi-637 pages.

Zacharie le Rhéteur, éd.-trad. Brooks, 1919-1924

Brooks E. W., *Historia ecclesiastica Zachariae Rhetori*, Syr. 39 et 42, Paris, J. Gabalda, CSCO 84 et 88, 1919-1924, IX-224 et 162 pages.

Zort'ian, 1960

Zort'ian Hambartsum, *Kutinahay Zhamanakagrut'awn* (Chronique des Arméniens de Kütahya), Vienne, 1960.

Catalogues

PARIS, 1996

Kévorkian Raymond H. (dir.), *Arménie entre Orient et Occident, trois mille ans de civilisation*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, du 12 juin au 20 octobre 1996, 258 pages.

PARIS, 2001

Kévorkian Raymond H. (dir.), *Ani : Capitale de l'Arménie en l'an mil*, Pavillon des Arts, Paris, 7 février-13 mai 2001, Paris-Musées 2001, 314 pages.

ARLES, 2007

Serena Dominique (dir.), *Trames d'Arménie, tapis et broderies sur les chemins de l'exil (1900-1940)*, Muséeon Arlaten, 15 juin 2007 - 6 janvier 2008, Arles, 240 pages.

MARSEILLE, 2007

Mutafian Claude (dir.), *Arménie : la magie de l'écrit*, 27 avril - 22 juillet 2007, La Vieille Charité, Marseille, Paris, Somogy, 2007, 432 pages.

PARIS, 2007

L'Orient des photographes arméniens, Institut du Monde Arabe, 21 février - 1^{er} avril 2007, Paris, IMA, 2001, 95 pages.

Études

ADJARIAN, 1942-1962

Adjarian Hradja, *Dictionnaire des noms propres arméniens*, Erevan, Académie des Sciences, 1942-1962, V volumes, en arménien.

AGHAVNUNI, 1897-1898

Aghavnuni Mkrtich', « K'et'ahioy hin jeragrere » (Les anciens manuscrits de Kütahya), *Byzantion*, n° 19-20, déc. 31 (1897), jan. 1 (1898).

AKÇAM, 2008

Akçam Taner, *Un acte honteux, le génocide arménien et la question de la responsabilité turque*, traduit de l'anglais par Odile Demange, Paris, Denoël, 2008, 492 pages.

AK'IAN, 1960

Ak'ian I., *Kat'oliké hayere Kutinayi* (Les Arméniens catholiques de Kütahya), Vienne, 1960.

ALBOYADJIAN, 1961

Alboyadjian Arshak, *Yushamadean Kutinahayeru* (Mémoires des Arméniens de Kütahya), Beyrouth, 1961.

AND, 1999

And Metin, *Osmanlı Tiyatrosu*, Ankara, Dost Kitabevi, 1999, 342 pages.

ASLANAPA, 1949

Aslanapa Oktay, *Osmanlılar Devrinde Kütahya Çimileri*, Istanbul, 1949.

AZATIAN, 1944

Azatian Toros, « Les fonctionnaires arméniens en Turquie, Aghatone Grigor », *Jamanak*, 1944, en arménien.

AZATIAN, 1952

Azatian Toros, *La famille Tanoyan et ses illustres figures*, Istanbul, 1952, en arménien.

BAKHTCHINIAN, 2002

Bakhtchinian Ardzvi, *Les personnalités d'origine arménienne depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, Erevan, 2002, 472 pages, en arménien.

BACHMANN, 1913

Bachmann Walter, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 1913, VI - 80 pages et 71 planches.

BARSEGHOV, 1999

Barseghov Youri, *Les responsabilités financières dans le génocide des Arméniens*, Erevan, 1999, en arménien.

BERBÉRIAN, 1954

Berbérian Haïk, « L'origine arménienne du maître architecte Sinan », *Revivre*, I, 2, 1954, p. 6-7.

BOGHOSSIAN, 1987-1998

Boghossian Sarkis, *Iconographie arménienne, Armenian iconography, catalogue de reproductions en noir et en couleurs de 720 et 756 pièces originales du XV au XX^e siècle*, 2 volumes, Paris, 1987 et 1998, 526 et 528 pages.

CARMONT, 1999

Carmont Pascal, *Les Amiras, Seigneurs de l'Arménie ottomane*, Paris, Salvator, 1999, 190 pages.

CARSWELL, 1972-2005

Carswell John, *Kütahya Tiles and Pottery from the Armenian Cathedral of St. James, Jerusalem, I, The Pictorial Tiles and Other Vessels*, with an edition of the Armenian texts by C. J. F. Dowsett, II, John Carswell, *A Historical Survey of the Kütahya Industry and A Catalogue of the Decorative Tiles*, Oxford, Clarendon Press, 1972 ; réédition dans un tome, Antélias, Catholicosat arménien, 2005.

CARSWELL, 1995

Carswell John, « C'est la gare ! », *Islamic Art in the Ashmolean Museum*, J. W. Allan (éd.), I, Oxford, 1995, p. 99-109.

CARSWELL, 1998

Carswell John, *Iznik Pottery*, Londres, British Museum, 1998. *Catalogue of the Godman Collection of Oriental and Spanish Pottery and Glass*, Londres, 1901, p. vii, 52, no. 7, pl. LV, no. 35.

ÇETİNOĞLU, 2006

Çetinoglu Sait, *Sermayenin Türkleştirilmesi, Resmi Tarih Tartışmaları, Bakaya*, Ankara, Özgür Üniversite Kitaplığı, 2006.

CHARASSAN, 1915

Charassan, *La scène turco-arménienne et ses hommes de théâtre (1850-1908)*, Constantinople, 1915, 195 pages, en arménien.

COLOMBAN - DE LAVEAUCOUPET - MILANDE, 2005

Colomban Philippe, de Laveaucoupet Raphaël, Milande Véronique, « On-site Raman spectroscopic analysis of Kütahya fritwares », *Journal of Raman Spectroscopy*, 36, 9, 2005, p. 857-863.

COLOMBAN, 2005

Colomban Philippe, « Nouveaux outils et concepts dans l'analyse Raman des verres », conférence de Nancy, novembre 2006, « Verre, matériau fonctionnel du futur ».

COUSIN, 1672-1674

Cousin Louis, *Histoire de Constantinople depuis le règne de l'Ancien Justin jusqu'à la fin de l'Empire*, VIII volumes, Paris, 1672-1674.

CROWE, 2002

Crowe Yolande, *Persia and China. Safavid Blue and White Ceramics in the Victoria & Albert Museum 1501-1738*, Genève, La Borie, 2002.

Crowe, 2006-2007

Crowe Yolande, « A Kütahya bowl with lid in the Walters Art Museum », *Journal of the Walters Art Museum*, vols. 64-65, 2006-2007, 8 pages.

DADRIAN, 2004

Dadrian Vahagn, *Réflexions à propos du génocide arménien*, Erevan, 2004, en arménien.

DE COURTOIS, 2002

De Courtois Sébastien, *Le génocide oublié, Chrétiens d'Orient, les derniers araméens*, Paris, Ellipses, 2002, 298 pages.

DE PEYSSONNEL, 1787

De Peyssonnel Claude Charles, *Traité sur le commerce de la Mer Noire*, Paris, 1787, réimpression 2001.

DONNER, 1981

Donner Fred, *The Early Islamic Conquests*, New York, Princeton University Press, 1981, 252 pages.

DURUKAN, 2001

Durukan Devri Topal, *Kütahya Kazasi Börekçiler, Maruf, Hisaralti, Pasham, Shehre Küstü, Mahallelerinin Temettuatına Dayanılarak İdarî*, Istanbul, İktisadi ve Sosyal Yapı, 2001.

ERDMANN, 1961-1976

Erdmann Kurt et Erdmann Hanna, *Das Anatolische Karavansaray des 13. Jahrhunderts*, III volumes, Berlin, G. Mann, Istanbul Forschungen, 1961-1976.

FEHİM, 2002

Fehim Ahmet, *Sahnedeki Elli Sene, Mitos Boyut Yayınları*, Istanbul, 2002, 160 pages.

GABRIEL, 1931-1934

Gabriel Albert, *Monuments turcs d'Anatolie*, II volumes, Paris, De Boccard, 1931-1934, VII-170 et III-204 pages, LXXIX planches.

GHAZARIAN, 1967

Ghazarian Hayk, *La situation socio-économique et politique des Arméniens occidentaux de 1800 à 1870*, Erevan, 1967, 670 pages, en arménien.

GHAZARIAN, 1968

Ghazarian Haygagn G., *Le turc génocidaire*, Beyrouth, 1968, 424 pages.

GÖKYAY, 1996

Gökyay Orhan, éd., *Evlîyâ Çelebi Seyahatnâmesi*, Istanbul, 1996.

GRENARD, 1900

Grenard Fernand, « Note sur les monuments seldjoukides de Siwâs », *Journal Asiatique*, XVI, 1900, p. 451-458.

GRENARD, 1901

Grenard Fernand, « Note sur les monuments du Moyen Âge de Malatia,

Dvighi, Siwâs, Darende, Amasia et Tokat ». *Journal Asiatique*, XVII, 1901, p. 549-558.

HASRATIAN, 2002

Hasratian Mourat, « L'architecture arménienne et les facteurs historico-géographiques et démographiques », *Pasmaveb*, 2002, pages 220-234.

HATTSTEIN - DELIUS, 2008

Hattstein Markus et Delius Peter (dir.), *L'Islam, arts et civilisations*, Cologne, Ullmann, 2008, 624 pages.

HILLENBRAND, 1990

Hillenbrand Robert, *Islamic architecture, form, function and meaning*, New York, Columbia University Press, 1994, 646 pages.

HUART, 1894-1896

Huart Clément, « Épigraphe arabe d'Asie Mineure », *Revue sémitique d'épigraphie et d'histoire ancienne*, série d'articles sur plusieurs fascicules, à cheval sur les volumes II, p. 61-75, 120-134, 235-241, 324-332 et III, p. 73-85, 175-182, 214-218, 344-371, ensemble de 69 inscriptions en arabe avec traduction française et commentaires, ultérieurement réunis en un volume.

INDJIKIAN, 1984

Indjikian Hovanès, *Le déclin de l'Empire ottoman*, Erevan, 1984, en arménien.

KALFAYAN, 1930

Kalfayan Aris T. K., *Tchomakhlou*, New York, 1930, 168 pages, *en arménien*.

KALUSTIAN, 2002

Kalustian Mark, *Did you know that... ?*, Arlington (Massachusetts), Armenian Cultural Fondation, 2002, 168 pages.

KÉVORKIAN, 1986

Kévorkian Raymond H., *Catalogue des « incunables » arméniens ou Chronique de l'imprimerie arménienne (1511-1695)*, Genève, Patrick Cramer, 1986, 204 pages.

KÉVORKIAN, 2006

Kévorkian Raymond H., *Le génocide arménien*, Paris, Odile Jacob, Histoire, 2006, 1008 pages.

KÉVORKIAN - MAHÉ, 1986

Kévorkian Raymond H., Mahé Jean-Pierre, *Le livre arménien à travers les âges*, Marseille-Venise, MAJC-Tipografia di San Lazzaro, 1986, 176 pages.

KÉVORKIAN - PABOUDJIAN, 1992

Kévorkian Raymond H. et Paboudjian Paul B., *Les Arméniens dans l'Empire ottoman à la veille du génocide*, Paris, ARHIS, 1992, 604 pages.

KIRAKOSSIAN, 1967

Kirakossian John, *La première guerre mondiale et les Arméniens occidentaux*, Erevan, 1967, 560 pages, *en arménien*.

KOUYMIJIAN, 1986

Kouymjian Dickran, « Reflections on Armenian Painting on the Occasion of an Exhibit », *Five West Coast Artists of Armenian Ancestry*, Fresno, Fresno Arts Center, 1983, p. 6-10.

KOUYMIJIAN, 1992

Kouymjian Dickran, *The Arts of Armenia*, Lisbonne, Fondation Calouste Gulbenkian, 1992.

KOUYMIJIAN, 1982-2007

Kouymjian Dickran, « Sous le joug des Turcomans et des Turcs ottomans (XV^e-XV^e siècle) », *Histoire du peuple arménien*, sous la direction de Gérard Dédéyan, Toulouse, Privat, 1982, réédition 2007, p. 377-411.

KURDIAN, 1947

Kurdian Haroutiun, « Kutinahay yakhchapakinere » (La céramique arménienne de Kütahya), *Geghuni*, 1947, p. 25-30.

KÜRKMAN, 2004

Kürkman Garo, *Armenian Painters in Ottoman Empire*, Istanbul, Matüsalem Publications, 2004, II volumes, 988 pages.

KÜRKMAN, 2006

Kürkman Garo, *Magic of Clay and Fire*, Istanbul, Matüsalem Publications, 2006.

KÜTÜKOĞHLU, 1983

Kütükoğlu Mübahat S., *Osmanlılarda narlı Müessesesi ve 1640 tarihli narlı defteri*, Istanbul, 1983.

LANE, 1957 A

Lane Arthur, *Later Islamic Pottery*, Londres, 1957.

LANE, 1957 B

Lane Arthur, « The Ottoman Pottery of Isnik », *Ars Orientalis*, II, 1957, p. 247-281.

LAURENT, 1980

Laurent Joseph, rééd. Marius Canard, *L'Arménie entre Byzance et l'Islam depuis la conquête arabe jusqu'en 886*, Lisbonne, Fondation C. Gulbenkian, « Bibliothèque arménienne », 1980, 758 pages.

LEMAIRE, 1997

Lemaire Gérard-Georges, *Les cafés littéraires, vies, morts et miracles*, Paris, La Différence, 1997, 544 pages.

LÉO, 1984

Léo, *Recueil de chants*, Erevan, 1984, 600 pages, *en arménien*.

MATHIEU, 1859

Mathieu Joseph, « Introduction du café et le premier café public à Marseille », *Revue de Marseille*, I, janvier 1859.

MATHOREZ, 1918

Mathorez Jules, « Les Arméniens en France, du XII^e au XVII^e siècle », *Revue historique*, 1918, 128, p. 1-19.

MERMERIAN, 1908

Mermérian Haroutioun, *Les anciens commerces et commerçants arméniens de Turquie*, Constantinople, 1908, 176 pages, *en arménien*.

MINGANA, 1930

Mingana Alphonse, « The early spread of Christianity in Central Asia and the Far East: a new document », *Bulletin of the John Rylands Library*, 9, 2, 1930, p. 297-371.

MORGENTHAU, 1919

Morgenthau Henry, *Mémoires de l'ambassadeur Morgenthau*, Paris, Payot, 1919, 348 pages.

MOZZATI, 2003

Mozzati Luca, *L'Art de l'Islam*, Paris, Mengès, 400 pages.

NARKISS, 1979

Narkiss Bezalel, *Armenian art treasures of Jerusalem*, avec la collaboration de Michael E. Stone et Avedis K. Sanjian, New Rochelle, Caratzas Brothers, 1979, 174 pages.

NECİPOĞHLU, 2006

Necipoglu Gülru, *The Age of Sinan, Architectural Culture in the Ottoman Empire*, Princeton et Oxford, Princeton University Press, 2006, 592 pages.

OLENIK, 1986

Olenik Yael, *The Armenian Pottery of Jerusalem*, Tel Aviv, Haaretz Museum, 1986.

OMONT, 1902

Omont Henri, *Missions archéologiques française en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I, Paris, 1902.

- Öz, Ankara**
Öz Tahsin, *Turkish Ceramics*, Ankara, sans date.
- REFİK, 1931**
Refik Ahmed, *Mimar Sinan (895-996)*, Istanbul, Kanaat Kitabev, 1931.
- REFİK, 1933**
Refik Ahmet, *Istanbul Hayati (901-1000 [A.H.])*, Istanbul, 1933.
- REFİK, 1934**
Refik Ahmet, *Türk tiyatrosu tarihi, ikinci cilt*, Istanbul, 1934, 96 pages.
- REFİK, 2004**
Refik Ahmet, *Fatma Sultan*, Istanbul, 2004.
- RENOUX, 1994**
Renoux Charles, « Langue et littérature arméniennes », in *Christianismes orientaux, introduction à l'étude des langues et des littératures*, Paris, Cerf-CNRS, 1994, pp. 109-166.
- RIFAT, 1938**
Rifat Mevlane Zadeh, *La révolution ottomane et ses zones sombres*, Beyrouth, 1938, 540 pages.
- ROGERS, 2006**
Rogers Michael, « Seven centuries of Ottoman architecture », dans KÜRKMAN, 2006, p. 274-285.
- SAGUEZYAN, 1933**
Saguezyan Armenag, « Les réalisations artistiques des Arméniens au temps des sultans d'Ikoniom et de Constantinople », *Anahit*, 1933, octobre-décembre, en arménien.
- SAKISIAN, 1936**
Sakisian Arménag, « Les questions de Kötahya et de Damas dans la céramique de Turquie », *Journal Asiatique*, avril-juin (1936), p. 257-279, reproduit comme « La question des faïences de Keutahia » dans SAKISIAN, 1940, p. 103-113.
- SAKISSIAN, 1940**
Sakissian Arménag, *Pages d'Art Arménien*, Paris, UGAB, 1940, 152 pages, 45 planches.
- SAMOUELIAN, 1912**
Samouélian H.P., *Hovanès Pasha Sagueuze, autobiographique, Handès Amsorya*, Vienne, 1912, n° 9.
- SANDRI - VAHRAMIAN, 1970**
Sandri M. Grazia, Vahramian Herman, *Caravanseraïl et turbés, Ricerca sull'Architettura Selugiuchide*, Milan, 1970.
- SARKISSIAN, 2005**
Sarkissian Vahan, *Pages de l'histoire du cervantisme arménien (documents et matériaux)*, Erevan, Asoghik, 2005, 224 pages, en arménien.
- SHAHIN, 1979-1980**
Shahin Faruk, « Kütahya'da çini-keramik sanati ve tarihininyeni buluntular açısından degherlendirilmesi », *Sanat Tarihi Yillighi*, vols 9-10, 1979-1980, p. 259-286.

- SHARASAN, 2008**
Sharasan, *Türkiye Ermenileri sahnesi ve çalishanlari*, Istanbul, bgst Yayinlari, Istanbul, 2008, 216 pages.
- SIROUNI, 1988**
Sirouni Hagop, *Constantinople et son rôle*, vol. II, Antélias, 1988, 478 pages, en arménien.
- SOUSTIEL, 2000**
Soustiel Laure, *Splendeurs de la céramique ottomane du XVI^e au XIX^e siècle*, Istanbul, Vehbi Koç Foundation, 2000.
- SOUSTIEL, 2009**
Soustiel Laure, « Kütahya-Jérusalem : Pérégrinations de trois carreaux arméniens », *Revue de la Société des Amis du musée national de Céramique de Sèvres*, n° 18, 2009, p. 57-67.
- STÉPANIAN, 2001**
Stépanian Hasmik A., *La littérature turque en lettres arméniennes (études et sources)*, Erevan, Presses de l'Université d'État, 2001, 272 pages, en arménien.
- STÉPANIAN, 2005**
Stépanian Hasmik A., *Ermeni harfli Türkçe kitaplar ve süreli yayinlar bibliyografyasi (1727 - 1968), Bibliyographie des Livres et de la Presse Arméno-Turque (1727 - 1968)*, Istanbul, Turkuaz Yayinlari, Bibliyografyalar, 2005, 652 pages.
- STÉPANYAN, 1969**
Stépanyan Garnik, *L'esquisse de l'histoire du théâtre arménien occidental*, II volumes, Erevan, 1969, 446 pages, en arménien.
- TCHORMISSIAN, 1972**
Tchormissian Lévon, *Description d'un siècle d'histoire des Arméniens occidentaux*, Beyrouth, 1972, 616 pages, en arménien.
- TERNON - KÉBABDJIAN, 2009**
Ternon Yves et Kébabdjian Jean-Claude, *L'Arménie d'Antan*, Paris, HC Éditions, 2009, 128 pages, 400 cartes postales anciennes et documents anciens.
- TER-MOVSISSIAN, 1927**
Ter-Movsissian Sahak, *Souvenirs d'Avam Yeram Effendi, Récits*, 1927, en arménien.
- TER PETROSYAN, 1976**
Ter Petrosyan Hovanès, *L'apport des Arméniens à la culture et à l'économie turques*, Le Caire, 1976, en arménien.
- THIERRY, 1985**
Thierry Jean-Michel, « À propos de quelques monuments chrétiens du vilayet de Kars (IV) », *Revue des Études Arméniennes*, NS, XIX, 1985, p. 285-323.
- TOKAT, 2005**
Tokat Osep, *Armenian Master Silversmiths*, Los Angeles, Van Publishing, 2005, 294, XXXVI pages.
- TOROSSIAN, 1936**
Torossian H.H., *Portougal Pasha Mickaël, récits*, 1936, en arménien.

TUGHLACI, 1990

Tughlaci Pars, *The role of the Balian family in the ottoman architecture*, Istanbul, Yeni çığır Bookstore, 1990, 744 pages.

ÛNAL, 1968

Ûnal Rahmi Hüseyin, *Les monuments islamiques anciens de la ville d'Erzurum et de sa région*, Préface de Janine Sourdel-Thomine, Paris, Maisonneuve, 1968, 166 pages, 139 figures, 50 planches hors texte.

VACALOPOULOS, 1976

Vacalopoulos Apostolos E., *The Greek nation, 1453-1669 : the cultural and economic background of modern Greek society*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1976, XIV-457 pages.

YETKIN, 1962

Yetkin Suut Kemal, *L'Architecture Turque en Turquie*, Paris, Maisonneuve et Larose, « Histoire du monde de l'Islam », 1962, 164 pages, 104 planches.

YEVADIAN, 2006

Yevadian Maxime, *Dentelles de pierre, d'étoffe, de parchemin et de métal, Les arts des chrétiens d'Arménie du Moyen Age, la grammaire ornementale arménienne*, Lyon, Sources d'Arménie, 2006, 168 pages.

YEVADIAN, 2008

Yevadian Maxime, *Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources, L'œuvre de*

saint Grégoire, II (du milieu du III^e siècle aux années 330), Armenia Christiana 2, Lyon, Sources d'Arménie, 2008, 540 pages.

ZARDARIAN, 1933

Zardarian Vahan, *Mémoires (1912-1933)*, Volume III, Le Caire, 1933, en arménien.

ZIYA, 1910

Ziya Mehmet, *Bursadan Konyaya Seyahat*, Istanbul, 1910.

ZORT'IAN, 1923

Zort'ian Hambartsum, « Yakhchapaki » (Céramiques), *T'ëotik amevun tarets'oyts'* (Almanach), 17 (1923), p. 198-228.

Recueil de documents en arménien

Le génocide des Arméniens dans l'Empire ottoman, recueil de documents et d'informations, Erevan, 1991, 796 pages.

Les rapports des diplomates austro-hongrois concernant le génocide des Arméniens (recueil de documents) (1915-1918), Erevan, 2004, 130 pages.

Documents officiels des États-Unis d'Amérique à propos du génocide des Arméniens, Erevan, 2004, 336 pages.



« Sources d'Arménie » est une association de loi 1901 fondée en 2006 dans un triple but :

– créer une structure permettant de publier une série suivie d'ouvrages sur l'Arménie et sa culture ;

– faire connaître à travers toutes sortes d'activités, d'actions et de publications la richesse de la culture arménienne au public français, européen et plus largement occidental ;

– offrir aux chercheurs de la République d'Arménie un cadre pour faire connaître leurs travaux.

Pour cela nous organisons des conférences publiques, expositions, voyages culturels et des publications d'ouvrages sur l'Arménie et sa culture sous toutes ses formes. Nous voulons d'une part reprendre toute une série de questions insuffisamment approfondies pour rendre accessibles les sources disponibles et surtout proposer au grand public des ouvrages clairs et lisibles. D'autre part, nous espérons pouvoir offrir aux chercheurs de la République d'Arménie un moyen de publier et de se faire connaître en Occident.

Chaque membre des « Sources d'Arménie » reçoit de droit l'ouvrage paru chaque année. Si vous avez quelque intérêt pour ces questions n'hésitez pas à nous rejoindre. Les tâches sont nombreuses, toutes les bonnes volontés sont les bienvenues... *la moisson est grande, mais il y a peu de moissonneurs !*

M. Y.

L'association Sources d'Arménie a mis en chantier quatre collections thématiques sur l'Arménie et sa culture.

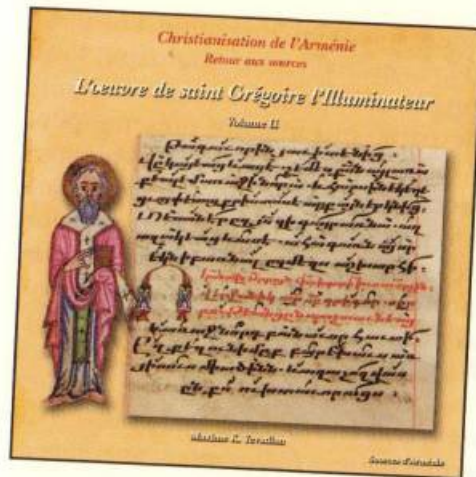
La première, consacrée à l'histoire de l'art, compte déjà un titre :



Dentelles de pierre, d'étoffe, de parchemin et de métal Les Arts des Chrétiens d'Arménie du Moyen Âge, la grammaire ornementale arménienne, Maxime K. YEVADIAN Lyon, Sources d'Arménie, 2006, 168 pages, 30 Euro, ISBN : 978-2-9527318-0-5

Le deuxième volume paraîtra en 2010, avec l'*Histoire de l'architecture des origines à nos jours* de Mourat Hasratian.

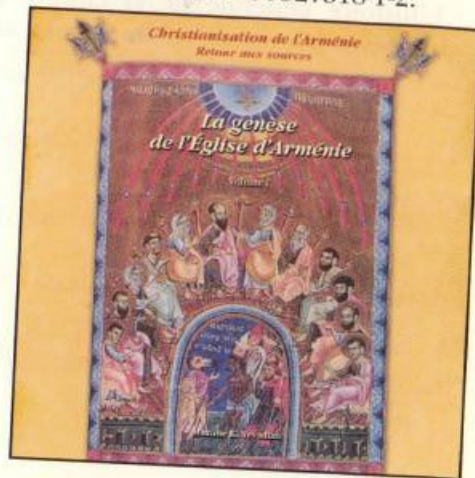
Couverture du premier ouvrage paru en 2006.



Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources, L'œuvre de saint Grégoire, Volume II (du milieu du III^e siècle aux années 330), Maxime K. Yevadian, Lyon, Sources d'Arménie, Armenia Christiana, n° 2, 2008, 36 Euro, 540 pages, ISBN : 978-2-9527318-2-9.

La deuxième est l'histoire du christianisme de l'Arménie, *Armenia Christiana*, que cette série de publications revisitera tant pour la formation et l'histoire de l'Église d'Arménie que sur les saints arméniens qui se sont illustrés hors de ce pays.

Christianisation de l'Arménie, Retour aux sources, La genèse de l'Église d'Arménie, Maxime K. Yevadian, Lyon, Sources d'Arménie, Armenia Christiana, n° 1, 2007, 288 pages, 30 Euro, ISBN : 978-2-9527318-1-2.



Ces volumes rassemblent pour la première fois la bibliographie, l'historiographie, et surtout les sources (totalisant près de 300 textes originaux) l'origine de la prédication chrétienne en Arménie à l'époque de saint Grégoire l'Illuminateur. Dans chaque volume. Une partie introductive présente pour un large public le contexte politique et religieux de la région. Des chapitres de synthèse tirent les conclusions de la documentation réunie en répondant aux principales questions posées par cette prédication jusqu'à la conversion du roi Tiridate III : date, acteurs, contexte et enjeux. Une nouvelle traduction des passages historiques de la source principale, l'*Histoire d'Arménie* d'Agathange, accompagne une analyse, accessible à tous, des principaux moments de l'œuvre de Grégoire présentée en 37 sections.

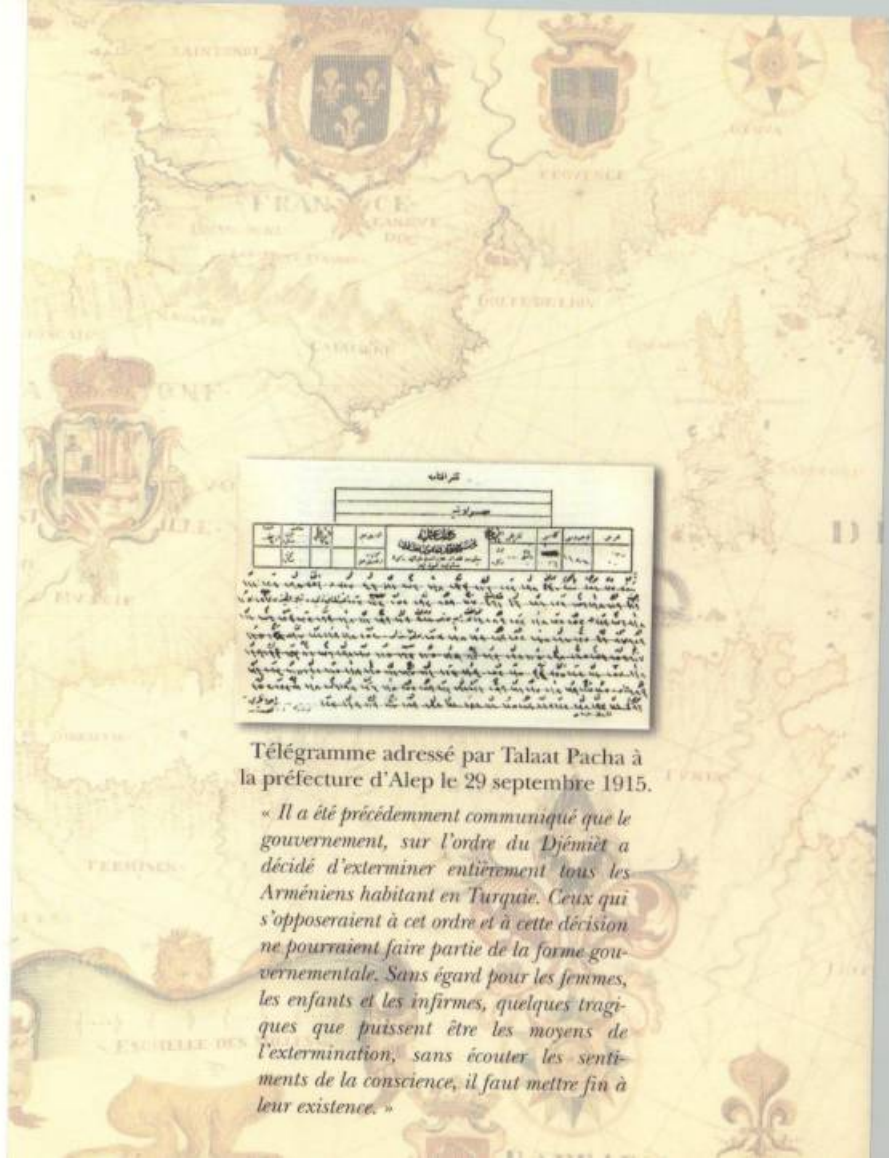
L'histoire générale de la culture arménienne, *L'Arménie... une histoire*, s'ouvre avec le présent volume. Deux autres sont en préparation.

Des serviteurs fidèles

Les enfants de l'Arménie au service de l'État turc

Introduction générale	1
Chapitre 1	13
Ainsi parlait le prophète, par Maxime Yevadian	
Chapitre 2	21
Les Seldjouks et les architectes arméniens, par Maxime Yevadian	
Le nom des architectes des monuments seldjouks (M. Y.)	
Chapitre 3	39
Les Janissaires ou comment détruire perpétuellement une élite ? par Maxime Yevadian	
Le destin de l'Arménien Gabriel, janissaire et martyr (M. Y.)	
Chapitre 4	49
Maître Sinan, père de l'architecture ottomane classique, par Maxime Yevadian	
Les architectes arméniens au service du sultan (XVI ^e -XX ^e siècles) (M. Y.)	
Chapitre 5	65
Le rôle des potiers arméniens de Kütahya dans l'histoire de la céramique ottomane, par Dikran Kouymjian	
Les bijoutiers arméniens (A. A.)	

Chapitre 6	89
Le café et son introduction en Europe, par Maxime Yevadian	
Chapitre 7	97
Les livres manuscrits et imprimés instruments de la renaissance arménienne, par Raymond Kévorkian	
Chapitre 8	105
La littérature turque en alphabet arménien, par Hasmik Stépanian Les frères Abdullah, la photographie (A. A. - M. Y.)	
Chapitre 9	117
Histoire de la création du théâtre arménien et turc dans l'empire ottoman, par Anna Aleksanian Les Zildjian, près de quatre siècles d'excellence en matière de cymbales (A. A.)	
Chapitre 10	127
Les Arméniens dans l'économie ottomane, par Anahit Astoyan	
Conclusion	149
Ara Toranian	
Annexe	155
Articles parus dans « Le Monde » pendant la saison turque	
Notes	155
Notices des illustrations	173
Bibliographie	177
Présentation	187





Durant des siècles – près d'un millénaire –, les Arméniens ont été présents dans les principaux secteurs des arts, des lettres et même de l'économie turque. Ils ont dominé des pans entiers de cette société comme le travail de la construction, puisque depuis le XII^e siècle la plupart des architectes des monuments turcs sont arméniens avec de grands génies tel Sinan le « père de l'architecture ottomane classique ». Les Turcs ont, en effet, conservé le métier des armes et de la haute administration, déléguant à leurs minorités tous les autres secteurs.

Cet ouvrage propose, pour la première fois en langue française, une synthèse sur les apports étonnamment nombreux et variés des Arméniens à l'État turc.

Sept chercheurs, parmi les meilleurs spécialistes de leur discipline, ont amené une contribution destinée au grand public.

Sources d'Arménie
 BP 2566, 69217 Lyon Cedex 02
www.sourcesdarmenie.com



9 782952 731843

15 €

BARBARIA